Universitäts
BIBLIOTHECA

L'INFLUENCE

DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE

SUR LE BONHEUR

DU GENRE-HUMAIN.

PAR M. l'Abbé GENTY, *Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au College Royal de la même Ville, & Secrétaire-Greffier de l'Assemblée Provinciale de l'Orléanois.*

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
JUV. *Lib. II. Sat. 6.*

PREMIERE PARTIE.

Univers[illegible]
BIBLIOTHECA
thuvensis

A PARIS,

Chez NYON l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

E
110
.F33
1788

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

DE ROQUELAURE,

EVEQUE DE SENLIS,

PREMIER AUMONIER DU ROI,

COMMANDEUR

DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

DÉLIVRÉ d'une maladie cruelle, je renais à la vie. Chaque jour, en développant mes forces, renouvelle en moi par degrés cette ſenſibilité exquiſe, dont la

nature ſe plaît à douer ſes favoris les plus chers. Tout me rappelle ces tems heureux de mon enfance, où ſous vos aîles protectrices mon cœur commençoit à s'ouvrir aux inſpirations de la vertu; ces momens enchanteurs, où vous faiſiez jaillir les premieres étincelles, qui ont allumé dans mon ſein le feu de l'amour patriotique. Tout ce qui eſt en moi, tout ce qui me touche & m'environne eſt plein de vos bienfaits. C'eſt votre bonté paternelle, qui m'a appellé aux douces jouiſſances des hommes ſenſibles; c'eſt de vous ſeul, que j'ai reçu la vie de l'ame.

Comment pourrois-je, MONSEIGNEUR, *ne pas vous conſacrer mes travaux? Vous les avez tous inſpirés d'avance. L'Ouvrage que je prends la liberté de vous préſenter aujourd'hui, eſt deſtiné à la recherche des moyens de guérir la plus grande plaie, qui ait jamais affligé le genre-humain: il n'a été entrepris que pour venger les droits de l'humanité avilie & de la Religion calomniée. Vous n'y appercevrez pas,* MONSEIGNEUR, *l'empreinte des grands talens ni du génie; mais vous y reconnoîtrez ſans peine les expreſſions d'un cœur, qui ſouffre des maux de ſes ſemblables; & c'eſt à ce titre qu'il doit vous intéreſſer. En daignant agréer qu'il parût ſous vos auſpices, vous avez comblé mes vœux. Je ſens tout le prix de cette faveur:*

c'eſt l'unique Dédicace que vous ayez voulu accepter. Puiſſe-t-elle être un monument durable du plus pur hommage & de la plus vive reconnoiſſance !

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

A Orléans le 10 Novembre 1787.

GENTY.

Questions proposées par l'Académie de Lyon.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre-humain ?

Si elle a été utile, quels sont les moyens d'en augmenter les avantages ?

Si elle a été nuisible, quels sont les moyens d'en diminuer les inconvéniens ?

AVERTISSEMENT.

UNE grande partie de ce Mémoire n'eſt ſortie de ma plume, que long-tems après le terme de rigueur que l'Académie de Lyon avoit fixé pour l'envoi des Ouvrages deſtinés au Concours. Je me ſuis en conſéquence affranchi des entraves du plan adopté par cette célebre Compagnie ; & conſidérant à ma maniere la Queſtion propoſée, j'ai préféré la ſérie d'idées, qui m'a paru la plus naturelle & la plus propre à me conduire à une ſolution complete. Je ne me mettrai pas en peine d'examiner ſi la route tracée par l'Académie étoit la plus droite & la plus sûre, ni ſi j'ai eu tort ou raiſon de ne pas la ſuivre : ce point ſe décidera peut-être de lui-même par la comparaiſon de mon Ouvrage avec le

Mémoire qui ſera couronné. Je me ſuis avancé d'un pas libre dans la carriere : c'eſt au Public à juger ſi je l'ai parcourue. J'attendrai ſon arrêt avec reſpect & ſoumiſſion.

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMERIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE HUMAIN.

QUELLE entrepriſe l'homme n'a-t-il pas oſé tenter pour agrandir ſon être & multiplier ſes jouiſſances ? Quels obſtacles peuvent déſormais étonner ſon courage & ralentir l'eſſor de ſon génie ? Il tient dans ſes chaînes tous les animaux, qui pouvoient lui diſputer l'empire de la terre ; il brave les fureurs de l'océan, & franchit les barrieres qui ſembloient ſéparer éternellement les deux mondes : ſon activité toujours infatigable fait raſſembler dans chaque climat les diverſes richeſſes diſtribuées ſur la ſurface du globe : il imite & dirige la foudre ; il s'éleve en triom-

phateur dans les hautes régions de l'air ; & voit les orages ſous ſes pieds : il a dompté tous les élémens. Sans ceſſe ſon avide curioſité interroge la nature & lui dérobe de nouveaux ſecrets. Il a deviné les reſſorts cachés qui animent l'univers, & s'eſt élancé dans l'infini. Au défaut de la réalité, ſon imagination féconde lui a créé des prodiges & des illuſions enchantereſſes. Rien n'a pu réſiſter à ſon audace ; tout s'eſt transformé au gré de ſes deſirs.

Croira-t-on, qu'après tant de merveilles & de conquêtes, il ne ſoit pas encore parvenu au comble de ſes vœux ? Nous cherchons par-tout le bonheur, & nous avons tout tenté, tout obtenu, hors les vrais moyens d'être heureux. Nos préjugés & nos erreurs ont empoiſonné tous les dons de la nature & du génie : l'homme eſt devenu pour l'homme l'ennemi le plus redoutable & le plus implacable. C'eſt un conquérant ſuperbe, qui ſait vaincre & triompher : mais loin de profiter de ſa victoire, il l'a preſque toujours tournée contre lui-même.

La découverte de l'Amérique, l'époque la plus brillante dont notre orgueil puiſſe ſe glorifier, nous offre l'exemple le plus frappant de ces vérités ; & rien n'eſt plus capable de mettre au grand jour la vanité des eſpérances, que l'ambition des rois & l'eſprit de conquête nous font con-

cevoir. Aucune révolution n'avoit encore ouvert un champ auſſi vaſte à l'induſtrie humaine, ni fourni d'auſſi puiſſans reſſorts à l'activité du commerce & de la politique. Jamais le temps n'avoit fait éclore à la fois tant de moyens de jouiſſance, de bonheur & de proſpérité. Les vérités pures & conſolantes de la morale évangélique annoncées à des peuples ſuperſtitieux & livrés à l'erreur; les ſecrets de nos arts & de nos ſciences révélés à des Sauvages plongés dans l'ignorance & dans la plus profonde miſere; le goût de la ſociabilité inſpiré à des cœurs, qui connoiſſoient à peine le prix des plus doux penchans de la nature; de nouvelles ſources de richeſſes, qui ſembloient jaillir de toutes parts; des terres d'une immenſe étendue, qui invitoient à la culture & promettoient les plus abondantes récoltes; une multitude innombrable de nouveaux objets d'échange; le domaine de l'homme accru tout-à-coup de moitié; tels ſont les avantages ineſtimables, que l'on devoit attendre de cette importante découverte. Cependant trois ſiecles ſe ſont écoulés, & les ſages demandent encore ſi elle fut utile ou nuiſible. Que dis-je? Parmi les écrivains, qui prendront la plume pour réſoudre une queſtion ſi étrange, un ſeul croira-t-il devoir féliciter le genre-humain ſur les fruits de cette conquête mémorable? S'en trouvera-t-il un ſeul, qui ne

déplore les maux ſans nombre dont elle inonda la ſurface de la terre ?

Il vaudroit mieux ſans doute ne point affliger nos regards du ſpectacle de tant de calamités, s'il ne devoit pas ſervir à l'inſtruction des générations préſentes & futures. Mais le temps viendra peut-être où les chefs des nations ſeront tentés de revenir ſur le paſſé, & de profiter des anciennes erreurs pour diriger plus ſûrement vers le bonheur général toutes les forces qui leur ſont confiées. Le moment eſt déja venu, où l'opinion, la reine des peuples & des rois, commence à dépouiller la fauſſe gloire de tout ce qu'elle a d'impoſant & de ſéduiſant pour le vulgaire. Déja la politique des nations tend à renfermer les empires dans leurs juſtes bornes, & à maintenir la paix & l'équilibre dans l'univers ; & c'eſt hâter les progrès de cette révolution ſalutaire, que de retracer les malheurs attachés aux anciennes maximes. C'eſt ſervir utilement le genre-humain, que de rechercher les cauſes, qui ont rendu funeſte un événement, dont on devoit recueillir des fruits ſi abondans & ſi doux.

Guidé par ce motif, le ſeul digne de quiconque entreprend de venger les droits de l'humanité, j'ai tâché de porter la lumiere dans toutes les parties de la queſtion propoſée. Je n'ai pu me défendre d'un effroi involontaire, en contemplant la

vaſte étendue de la carriere qu'il s'agiſſoit de parcourir, & les difficultés ſans nombre qui ſembloient en interdire l'entrée. Mais l'amour de mes ſemblables, l'eſpoir de contribuer à eſſuyer leurs larmes, le deſir ſi naturel & ſi vif dans les cœurs droits & ſenſibles de voir régner plus d'ordre dans le monde moral, ont ranimé mes efforts, & m'ont fait croire que je pourrois triompher de tous les obſtacles. Une autre conſidération eſt encore venue ſoutenir mon courage; c'eſt que l'éloquent hiſtorien, qui a propoſé ce problême politique, a pris ſoin de raſſembler d'avance la plupart des faits, propres à en préparer la ſolution. Muni d'un tel ſecours, je me ſuis avancé d'un pas plus ferme, & j'ai meſuré d'un œil moins étonné la grandeur de mon entrepriſe.

En employant les divers matériaux, que cet auteur, juſtement célebre, a mis ſous ma main, je ne me ſuis pas impoſé la loi d'embraſſer ſes opinions. J'ai voulu dans toutes mes recherches voir briller devant moi cette clarté vive, qui annonce la préſence de la vérité. Je n'ai pas ceſſé de conſulter la voix intérieure, qui trompe rarement, &, dans tout le cours de mon ouvrage, j'ai ſenti les traits de ce feu divin, dont la nature échauffe ſes vengeurs. Vérité, nature, religion ſainte, c'eſt votre cauſe que je vais défendre; c'eſt ſous votre égide que je vais com-

battre. Je vous consacre ma plume : elle ne fut jamais prostituée au mensonge, ni à l'esprit de système, ni à la flatterie, ni au vil intérêt.

Pour ne laisser échapper aucune partie essentielle du problême, qu'il s'agit de résoudre, j'ai cru le devoir considérer successivement par rapport aux différens peuples, sur lesquels la découverte de l'Amérique peut avoir eu de l'influence. Je développerai donc d'abord les grands avantages qu'elle auroit dû procurer aux divers habitans du nouveau monde ; & comparant ensuite ces avantages avec les faits historiques, j'examinerai si l'événement a rempli de si flatteuses espérances. Je suivrai la même marche, & j'établirai la même comparaison relativement aux conquérans & à la plupart des peuples de l'Europe. L'opposition constante que nous observerons entre les fruits qu'on devoit attendre de cette révolution, & ceux qu'on en a recueillis en effet, nous indiquera la route qu'il auroit fallu choisir, & celle qu'il faudroit suivre encore pour diminuer les inconvéniens & multiplier les avantages. Ainsi la chaîne de mes idées ne sera point rompue, & la derniere partie de mon discours ne sera que le développement & l'application des principes établis dans les premieres. Puisse le tableau fidele, que je vais tracer, nous convaincre que les actions les plus écla-

tantes des conquérans ſont un dédommagement bien foible pour les maux, dont ils affligent la malheureuſe humanité ! Puiſſe-t-il embrâſer tous les cœurs de l'amour de l'ordre, & faire luire à tous les yeux les rayons de cette raiſon univerſelle, qui rapproche tous les peuples & doit ſeule leur apprendre le véritable emploi de leur puiſſance !

I.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ſes anciens habitans ?

LES peuplades diſperſées ſur le vaſte continent de l'Amérique languiſſoient dans la premiere enfance de la vie ſociale, ſans connoître le prix des plus doux préſens de la nature. Elles ignoroient preſqu'entiérement l'art d'ouvrir & de féconder le ſein de la terre, qui étoit prête à leur prodiguer ſes richeſſes ; & cette mere bienfaiſante ſe conſumoit en vains efforts, s'épuiſoit par une végétation ſurabondante & ſouvent nuiſible. Sa ſurface cachée ſous des ronces, des liannes & d'autres plantes ſauvages & paraſites, nourriſſoit une multitude innombrable d'inſectes & de reptiles vénimeux. Des forêts immenſes, inac-

ceſſibles aux vents, impénétrables aux rayons du ſoleil, renfermoient un air humide & corrompu. Les plaines les plus fertiles, inondées par les débordemens des lacs & fleuves, & changées en marais fangeux, exhaloient des vapeurs peſtilentielles. Les animaux dégénérés étoient ſans force & ſans courage.

L'homme reſſentoit comme eux l'influence maligne du climat, & traînoit une exiſtence pénible & miſérable. La foibleſſe de ſes beſoins & de ſes deſirs répondoit à celle de ſes organes. A peine ſenſible à l'attrait impérieux & néceſſaire, qui unit les deux ſexes, il ne voyoit dans la femme qu'une eſclave deſtinée aux ſervices les plus abjects & aux travaux les plus pénibles. S'il étoit exempt des maladies qui aſſiegent la molleſſe, des paſſions petites & cruelles qui nous tourmentent au ſein même des jouiſſances & des honneurs; s'il ignoroit les ſoucis dévorans qu'enfante notre imagnation inquiete & dépravée, il étoit en proie à la faim, aux plus rudes fatigues, à la morſure des reptiles, à l'inclémence des ſaiſons, à la rage de ſes ennemis, à une foule de ſuperſtitions & de craintes chimériques. Son intelligence enveloppée d'épais nuages reſſerroit toutes ſes idées dans le cercle étroit de ſes beſoins préſens. Son défaut de prévoyance l'expoſoit ſans ceſſe aux alternatives les plus dangereuſes; & l'a-

bondance passagere des alimens, après une longue disette, soumettoit sa frêle constitution à des secousses violentes, souvent plus funestes que la faim. Isolé, taciturne, abandonné de toute la nature, il n'éprouvoit jamais ces tendres émotions, qui nous consolent & ouvrent nos cœurs à la bienfaisance; jamais la pitié ne lui faisoit verser de larmes; jamais il n'épanchoit ses douleurs dans le sein d'un ami; jamais l'adolescent ne sentoit les douces étreintes des bras paternels; & jamais la piété filiale ne fermoit les yeux du vieillard expirant.

L'Américain stupide ne savoit point goûter le plaisir de pardonner à un ennemi désarmé; & s'il sortoit de son état de langueur, d'indolence & d'insensibilité, c'étoit pour boire des liqueurs enivrantes, ou s'abandonner à la vengeance, la passion des ames foibles. Toute sa vertu consistoit dans la fureur guerriere, qui le portoit aux atrocités les plus révoltantes, & dans sa constance non moins atroce à chanter au milieu des tortures les plus affreuses, quand il tomboit en captivité, & à encourager lui-même ses bourreaux dans leur ingénieuse barbarie. Parmi certaines tribus, les vainqueurs buvoient dans le crâne de leurs ennemis, & s'abreuvoient de leur sang. Souvent les meres arrachoient les entrailles des prisonniers pour battre & teindre les joues

de leurs enfans, & pour perpétuer ainſi d'âge en âge la ſoif de la vengeance. On faiſoit un horrible feſtin de la chair de la victime, & l'on dévoroit avec avidité ſes membres palpitans. Tels étoient les plaiſirs & les vertus de l'homme ſauvage.

En vain l'orgueilleuſe philoſophie s'eſt-elle plue à nous vanter l'amour de l'indépendance, qui le caractériſe. Car cette paſſion eſt bien éloignée d'avoir une origine auſſi noble, & de produire d'auſſi bons effets dans le cœur du ſauvage que dans celui de l'homme civiliſé. Parmi nous, elle ſuppoſe une ame élevée, qui dédaigne les dons de la fortune, quand il faut les acheter par de baſſes intrigues: elle prend ſa ſource dans le ſentiment intime de la dignité de l'homme; elle excite en nous la bienfaiſance, le déſintéreſſement, la généroſité, la pitié, l'oubli & le pardon des injures. L'ame indépendante & dégagée des ſoins futiles & rampans, qui agitent le vulgaire, eſt toute entiere à la vertu, & devient ſublime comme elle. Mais l'averſion de l'Indien pour toute eſpece de contrainte, ſon goût exceſſif pour une liberté ſans bornes, viennent du défaut d'énergie & de ſenſibilité, & tendent à l'iſoler de plus en plus & à fermer ſon cœur à tous les ſentimens généreux. Toujours concentré en lui-même, il n'a jamais connu cette force expanſive, qui nous donne une ſeconde

vie dans nos semblables, qui nous identifie avec eux, nous fait partager leurs peines & leurs plaisirs, & devient le principe des plus héroïques vertus.

C'est le seul amour du paradoxe & de la nouveauté, qui a pu faire soutenir à quelques écrivains ingénieux, que la vie sauvage étoit préférable à l'état social; & je ne m'arrêterai pas davantage à faire voir le peu de solidité d'une telle opinion, qui n'est en effet qu'un jeu d'esprit. L'homme sauvage est un être imparfait, privé des plus éminentes qualités de son espece, inutile à ses semblables, le jouet des élémens & de toute la nature.

Non-seulement chaque individu ne jouit pas dans cet état du degré de bonheur, qui lui est destiné; mais le nombre des hommes y est incomparablement moindre que dans les sociétés civilisées. Tout concouroit en effet à retarder les progrès de la population dans les tribus Américaines. Les femmes épuisées par des travaux continuels & trop rudes pour leur constitution délicate, étoient pour la plupart infécondes, ou ne pouvoient nourrir & élever qu'un très-petit nombre d'enfans. Le tempérament foible & froid des hommes, leur insouciance & leur goût dominant pour l'oisiveté, l'extrême difficulté de se procurer des alimens, l'embarras de se charger de leurs enfans dans les courses & les chasses lointaines & de longue

durée, les disettes fréquentes occasionnées par leur stupide indolence & les ravages de la guerre, leur vengeance implacable qui ne pouvoit s'assouvir que par l'entiere extinction de la tribu ennemie, le triste & barbare plaisir qu'ils goûtoient à massacrer de sang froid leurs prisonniers, sont autant de causes puissantes, qui se joignoient à la premiere, pour s'opposer à la multiplication de l'espece humaine.

D'ailleurs, les moindres peuplades avoient besoin d'un vaste terrein pour subsister, & il falloit laisser pour leur chasse des déserts immenses, dont les limites éloignées & incertaines fournissoient des prétextes de guerre toujours renaissans. C'est ainsi que des contrées, qui sous les loix salutaires de la civilisation auroient pu contenir des nations nombreuses & fortunées, nourrissoient à peine quelques hordes de sauvages nuds & indigens, toujours prêts à s'entr'égorger. Il n'est donc pas possible de douter qu'en façonnant par degrés les tribus Américaines au travail & aux vertus sociales, & qu'en leur inspirant le goût & la connoissance des arts utiles, on n'eût en même temps augmenté le bonheur de chaque individu, & le nombre de ceux, qui eussent été appellés aux jouissances d'une vie plus douce, & qu'on n'eût procuré par-là au genre-humain des avantages inestimables.

La lente succession des temps eût peut-être préparé d'elle-même cette heureuse révolution, si le desir des conquêtes & des découvertes, qui tourmentoit l'Europe à la fin du quinzieme siecle, n'eût établi une communication entre elle & l'Amérique. Car parmi tant de peuplades sauvages, celles qui habitoient un terrein plus découvert, se livroient davantage aux travaux de l'agriculure, & commençoient à se soumettre aux loix d'une police plus réguliere & plus humaine. Quelques-unes même de ces tribus, moins adonnées aux courses de la chasse, connoissoient la distinction des rangs, & se laissoient gouverner par des chefs d'autant plus absolus, qu'ils parloient au nom de la divinité, & qu'ils avoient l'adresse de faire servir au maintien de leur autorité le respect & la terreur imprimés par une aveugle superstition. Tels étoient les Natchez & les habitans des grandes Isles; tels étoient sur-tout les sujets des deux plus grands empires de l'Amérique, les Mexicains & les Péruviens.

Je ne dirai point avec l'éloquent auteur de l'histoire philosophique, que *les Mexicains avoient autant de connoissances, de lumieres, d'industrie & de politesse, qu'il y en avoit alors en Europe.* (1) L'amour

(1) Voyez les premieres éditions de l'histoire philosophique, liv. VI.

de la vérité m'oblige d'avouer que leur agriculture étoit très-imparfaite & que les productions, qu'ils tiroient du sein de la terre, n'étoient suffisantes pour la nourriture d'un si grand peuple, qu'à cause de leur extrême frugalité, qui les entretenoit dans un état de foiblesse & de langueur. (1) J'avouerai avec la même fran-

---

Il paroît que M. l'abbé Raynal avoit adopté cette opinion sur le rapport de Cortez, qui avoit intérêt de rehausser dans ses lettres la gloire d'une conquête, qu'il n'avoit entreprise qu'en bravant l'autorité de Velasquez, son chef légitime. Peut-être ce célebre écrivain en a-t-il cru trop légérement les descriptions giganteſques & pleines d'exagérations d'Antonio Solis, qui assure, entr'autres mensonges, qu'il y avoit deux mille temples dans la seule ville de Mexico. Quoi qu'il en soit, M. l'abbé Raynal a changé lui-même de sentiment sur les Mexicains, & la bonne foi exige que j'avertisse que dans les nouvelles éditions de l'histoire philosophique il tient un langage absolument opposé. Je ne me suis apperçu de ce changement, qu'après avoir traité cette premiere partie de mon ouvrage.

(1) Un des plus grands obstacles que Cortez eut à vaincre dans la conquête du Mexique, fut de faire subsister sa petite troupe dans ses marches diverses. Le peu de culture de cet empire obligeoit souvent les Espagnols de se nourrir des productions spontanées de la terre, & il falloit autant d'alimens pour un Européen, que pour trois ou quatre Indiens. Les forces relatives de ces deux especes d'hommes étoient à-peu-près dans le même rapport.

chiſe que tous les autres arts étoient auſſi dans un état d'enfance. Ces villes ſi vantées par Cortez, pour donner plus d'importance à ſa conquête, n'étoient en effet qu'un vaſte aſſemblage de cabanes ruſtiques; ces palais & ces temples ſi riches & ſi majeſtueux étoient des maſſes énormes de terre dont il ne reſte aucun veſtige depuis long-temps. (1) Ces chefs-d'œuvres tant admirés de peinture & d'orfévrerie, dont on a conſervé quelques échantillons, étoient de groſſieres ébauches, qui ne ſont dignes d'attention, que pour marquer les progrès ſucceſſifs de l'induſtrie humaine. (2)

---

(1) Il ne reſte aucun veſtige du palais de Montézuma, ni du grand temple de Mexico, tandis qu'on voit encore aujourd'hui l'hôtel que Cortez fit bâtir à la hâte, lors de la conquête. Tant il eſt vrai que les monumens des Mexicains étoient au-deſſous de l'idée, que les hiſtoriens Eſpagnols ont voulu en donner, & des noms pompeux, dont ils les ont embellis.

(2) Les Mexicains ſe ſervoient d'écorces d'arbres & de peaux d'animaux, pour deſſiner à leur maniere les événemens, dont ils vouloient conſerver la mémoire. Quoique l'avide ſoldateſque, qui ſaccagea l'empire, fît peu de cas de ces recueils de peintures hiſtoriques, & que Sumarica, premier évêque de Mexico, crut devoir condamner aux flammes tous ceux qu'il put recueillir, il s'en eſt cependant conſervé un, que Cortez avoit envoyé en Europe pour contenter la curioſité de Charles-

Je ne dirai pas non plus avec le même auteur, *que les Mexicains n'avoient de*

Quint. Ce manuscrit fut d'abord à la merci d'un armateur françois, qui pilla le vaisseau expédié par Cortez Mais après avoir passé par beaucoup de mains, il tomba en la possession de Raleig. Thevenot fit imprimer dans son recueil des voyages toutes les figures de ce manuscrit au nombre de trois cents soixante. Il n'y a dans toutes ces peintures, dit l'auteur des recherches philosophiques sur les Américains, *aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la nature; & les objets sont tous sans vérité, comme sans proportion.* (Recherches philosop. cinquieme partie, Sect. premiere.) Purchas a publié aussi soixante-six planches des traits les plus remarquables de l'écriture Mexicaine. L'archevêque actuel de Tolede en a publié trente-deux planches, avec des explications fournies par des Indiens instruits dans cet art. Ces sortes de peintures s'appellent *écritures en tableaux*: elles représentent des choses, elles en offrent les images & n'ont aucun rapport à la langue.

On prétend que les Mexicains peignoient encore les objets d'une autre maniere, par le moyen de plumes diversement coloriées & nuancées. Mais il paroît qu'on n'a conservé aucune des peintures de cette espece.

On voit dans le cabinet du Roi d'Espagne plusieurs bijoux en or & en argent, & plusieurs ustensiles des Mexicains: *ce ne sont*, dit Robertson, *que des représentations informes d'objets communs & des figures grossieres d'hommes & d'animaux, sans vérité & sans grace.* (Hist. de l'Amérique, liv. VII, tom. IV, page 33.) Le Lord Archer possede une

barbare

barbare que leurs superstitions. (1) Ce n'étoit pas leur culte qui dans l'origine les avoit rendus barbares ; mais leur naturel féroce leur avoit fait inventer un culte sanguinaire & révoltant, qui, à son tour, nourrissoit dans leurs ames le goût de la cruauté. Avant que les Mexicains eussent fondé leur empire, la plupart des peuples de l'Amérique massacroient & mangeoient leurs prisonniers avec plus ou moins d'appareil : & si les prêtres du Mexique ont imaginé des dieux avides de sang humain, c'étoit pour flatter la passion dominante du peuple, en consacrant par la religion une coutume qui, malgré son atrocité, faisoit ses plus cheres délices. (2) C'est ainsi que Mahomet se fit aisément des prosélytes dans un climat brûlant, en fondant sa morale sur les plaisirs sensuels, & en promettant aux fideles observateurs de sa loi toutes les

---

coupe d'or fin qu'on prétend avoir appartenu à Montézume ; elle est ornée d'un relief dont les traits sont grossiers & mal dessinés.

(1) Voyez les premieres éditions de l'histoire philosophique, liv. VI.

(2) Pour prouver que toute la férocité des Mexicains ne consistoit pas dans leur culte, il suffit de dire que souvent leurs guerriers se revêtoient de la peau sanglante de leurs ennemis, & qu'ils se promenoient dans les places publiques couverts de ces horribles trophées.

jouiſſances de la volupté. C'eſt ainſi que le farouche Odin ſe fit mettre au rang des dieux, dans un climat triſte & barbare & chez des peuples qui ne vivoient que de meurtres & de rapines, en annonçant une religion de ſang & en déifiant tous les inſtrumens du carnage.

Mais, quoique les Mexicains euſſent conſervé quelques-uns des vices de l'état ſauvage, & qu'ils y euſſent ajouté ceux de la ſervitude, qui les ſoumettoient à un deſpote; ils avoient cependant fait pluſieurs pas qui les rapprochoient d'un état plus proſpere. La juſtice étoit adminiſtrée dans l'empire avec une ſageſſe admirable pour ces tems d'ignorance & de barbarie: l'agriculture, quoique très-imparfaite, y étoit cependant fort ſupérieure à celle des tribus errantes. Il y avoit à Mexico, & dans d'autres villes, des marchés très-fréquentés & garnis de toutes les productions de la terre & des arts: les noix de Cacao formoient une eſpece de monnoie qui facilitoit les échanges, & qui déterminoit la valeur relative des diverſes marchandiſes. Pluſieurs cités étoient très-peuplées, & il étoit impoſſible que du choc des opinions, parmi tant d'hommes raſſemblés, il ne jaillit pas de temps en temps quelques idées heureuſes & quelques étincelles de génie. Les rapports multipliés, qui commençoient à s'établir entre les ſujets de ce vaſte em-

pire, devoient reſſerrer les nœuds qui les uniſſoient, adoucir leurs mœurs par degrés, tempérer l'atrocité de leur religion & de leur caractere, faire naître parmi eux de nouveaux beſoins & de nouvelles jouiſſances. Enfin leurs progrès, que l'on peut regarder comme étonnans pour un état qui n'avoit pas un ſiecle & demi d'antiquité, devoient ſe communiquer de proche en proche aux nations voiſines; & ce peuple, en étendant ſa domination par des conquêtes, eut étendu plus rapidement encore l'influence de ſes arts & de ſes loix, s'il n'eût pas fait la guerre plutôt pour détruire & exterminer les vaincus que pour les éclairer & les gouverner.

Les Péruviens donnoient un autre exemple au midi de l'Amérique, & leur empire fondé ſur des loix plus ſages & appuyé d'une religion plus douce, devoit conduire tôt ou tard toute cette immenſe péninſule au plus haut degré de puiſſance & de proſpérité. L'adoration du ſoleil établie parmi eux, quatre ſiecles avant l'arrivée des Eſpagnols, eſt ſans doute la moins inſenſée & la plus excuſable des ſuperſtitions. Ce culte, en fixant les regards de l'homme ſur le principe de la lumiere, de la chaleur & de la vie, comme ſur l'objet le plus digne de ſes hommages, lui préſentoit l'univers ſous un aſpect plus conſolant, lui inſpiroit des penchans plus tendres & le ramenoit ſans

ceſſe aux doux ſentimens de la nature. Il l'avertiſſoit de tirer ſa nourriture du ſein de la terre embellie & fécondée par les rayons de la divinité ; ſans ceſſe il lui faiſoit ſentir qu'il avoit une origine & une deſtination commune avec tous ſes ſemblables, & reſſerroit ainſi à chaque inſtant les liens d'un amour mutuel. Auſſi les Péruviens ne formoient-ils qu'une ſociété de freres & d'amis, qu'une ſeule famille dont l'Empereur étoit le pere. Ils ignoroient les triſtes plaiſirs de la vengeance, ils avoient en horreur la cruauté des autres peuples de l'Amérique, & jamais leurs temples ne furent ſouillés de ſang humain.

Ce bon peuple chériſſoit le joug de ſa religion & celui de ſes maîtres, qu'il croyoit être enfans du ſoleil. Il recevoit les loix des Incas, comme émanées du ſein de Dieu même, & il les obſervoit avec une exactitude religieuſe, dont on chercheroit en vain un autre exemple dans les annales de toutes les nations. Au Pérou, l'agriculture n'étoit pas le partage des femmes, comme dans les autres peuplades ſauvages. C'étoit la plus noble occupation, le plus beau triomphe de l'homme ; & la famille même des Incas labouroit un champ près du temple du ſoleil. On faiſoit chaque année le partage des terres de tout l'empire, & elles étoient cultivées en commun au ſon des

inſtrumens & avec des chants d'allégreſſe. On labouroit avec une joie extrême les terres deſtinées au maintien de la force publique & de la ſplendeur du trône, à l'entretien des temples & des Vierges conſacrées au ſoleil, & ſur-tout celles qui devoient alimenter les familles indigentes.

Comme le terrein brûlant & aride du Pérou n'eſt gueres humecté par la pluie, ni arroſé par les rivieres qui ſont en petit nombre à l'occident des Andes, on avoit imaginé des moyens de retenir l'eau des torrens & de la diſtribuer avec économie dans toutes les provinces. Cette invention étoit une vraie conquête de l'homme ſur les élémens & elle ſuffiroit ſeule pour donner à ce peuple la prééminence ſur toute l'Amérique. Les ſoins paternels des Incas ne ſe bornoient pas aux beſoins préſens de leurs ſujets ; ils avoient établi des magaſins publics pour les années de diſette, & cette prévoyance étoit encore un des caracteres diſtinctifs des Péruviens. Je voudrois décrire ici leurs palais & leurs temples ſolidemens bâtis & richement décorés, leurs grands chemins qui traverſoient l'empire, & qui offroient aux voyageurs des agrémens que l'on ſoupçonneroit à peine chez un peuple ſi nouveau ; leurs ponts jettés ſur des fleuves & établis ſur de longues treſſes de liannes fixées aux deux rives oppoſées, tous leurs monumens dont les débris atteſtent encore

la durée, & je dirois presque la magnificence. (1) Mais tous ces détails, que

(1) L'auteur des recherches philosophiques sur les Américains prétend que les Péruviens ne l'emportoient pas sur les Mexicains, *soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instrumens.* (Cinquieme partie, Section premiere.) Mais Robertson pense le contraire, & il appuye son opinion sur des raisons si solides, & sur des autorités si respectables, qu'il n'est guères possible de ne pas se ranger de son parti. (Voyez l'histoire de l'Amérique, tome IV, page 81 & suivantes.) Les magasins publics, nommés *Tambos*, pour prévenir la disette; les canaux artificiels, pratiqués pour distribuer les eaux des torrens & arroser les terres; les honneurs rendus à l'agriculture par les Incas, qui l'appelloient *le triomphe de l'homme sur la terre*; l'art d'employer la bêche; les édifices, dont les ruines ont été reconnues & décrites par M. de la Condamine & par d'autres savans dignes de foi; les deux grands chemins de Cusco à Quito; les ponts de liannes jettés sur les torrens, sont autant de preuves de la supériorité des Péruviens.

Il est vrai que l'auteur des recherches philosophiques regarde la plupart de ces inventions *comme des monumens éternels de la stupidité de cette nation.* (Voyez la défense des recherches philosophiques, Chap. XXIX & XXX.) Et ses raisons pourroient être plausibles, s'il falloit en juger par comparaison avec notre architecture. Mais, pour estimer le degré de mérite des ouvrages d'un peuple à demi-sauvage, il faut suivre les progrès lents & successifs de l'esprit humain, & ne pas raisonner de son industrie d'après les découvertes

l'on peut voir ailleurs, ralentiroient la marche de ce discours & pourroient nuire à la liaison & au développement de mes idées. Il me suffira de conclure de toutes ces marques de l'industrie des Péruviens, qu'ils avançoient à grands pas vers la civilisation, & qu'au tems de la conquête, c'étoit peut-être déja le peuple le plus heureux de l'univers.

Comment du sein de tant d'erreurs, de superstitions, d'ignorance & de barbarie, où toutes les nations de l'Amérique étoient plongées, Manco-Capac a-t-il pu s'élever à une politique à la fois si simple & si sublime? Par quel enchantement a-t-il pu donner des loix à des sauvages errans & si fiers de leur indépendance, & leur faire goûter des maximes si oppofées à leurs penchans & à leurs aveugles préjugés? Quel divin génie lui a révélé les moyens d'unir tellement le souverain à ses sujets, qu'il ne fût jamais tenté d'abuser du pouvoir sans bornes qui lui étoit confié? Telle fut en effet l'influence des préceptes de ce législateur, que les douze Incas qui lui ont succédé, ne cesserent pendant quatre siecles de s'occuper du bonheur public & de se faire adorer par

---

de nos arts & les méthodes ingénieuses, qu'une longue pratique & la communication des idées ont pu nous faire imaginer.

leur tendre ſollicitude & leur bienfaiſance. Cette longue ſuite de bons rois eſt un préſent que la nature n'a voulu faire qu'aux ſeuls Péruviens & qu'elle a refuſé aux nations les plus floriſſantes & les plus vantées pour leur ſageſſe ; & c'eſt ſans doute le plus doux ſpectacle qui puiſſe s'offrir aux méditations de la philoſophie & à la mémoire des hommes ſenſibles.

Cependant tous ces rois furent des conquérans ; & le Pérou qui conſiſtoit d'abord dans quelques peuplades ſorties des forêts à la voix de Manco-Capac & raſſemblées aux environs du Cuſco, s'étendit ſous chaque regne, & devint par degrés un très-vaſte empire ſoumis aux mêmes loix & au même ſouverain. Mais la plupart de ces conquêtes n'étoient point achetées au prix du ſang humain, ni des gémiſſemens des peuples. La ſeule ambition des Incas étoit d'augmenter le nombre des adorateurs du ſoleil, de propager les vérités utiles & d'apprendre à leurs voiſins les vrais moyens d'être heureux. Souvent le ſeul deſir de participer aux avantages de leur gouvernement paternel leur ſoumettoit de nouvelles provinces, & la douce perſuaſion faiſoit tomber les armes des mains de leurs ennemis. Voilà les ſeules victoires qui ſoient vraiment dignes d'une ame grande & généreuſe ; c'eſt d'arracher l'homme à la miſere, à l'oiſiveté, à la barbarie, à l'empire des paſſions

passions aveugles & brutales ; c'est de le conquérir pour lui ouvrir les trésors de la nature, pour développer sa raison, pour exciter en lui les mouvemens de la sensibilité, pour courber sa fiere indépendance sous le joug de la sagesse. O conquérans superbes ! ce n'est point dans ces champs trop célebres, trop illustrés par votre valeur & votre funeste génie que l'on trouvera la vraie gloire & les vrais modeles ; c'est aux plaines riches & fécondes du Pérou : c'est au sein d'un peuple encore dans l'enfance que vous apprendrez à vaincre par le seul ascendant de la vertu, & à mériter nos hommages !

On ne pouvoit rien desirer de plus pour le bonheur de toute l'Amérique, que d'augmenter la prospérité de l'Empire des Péruviens, & d'étendre l'influence de leurs mœurs & de leur gouvernement sur un plus grand nombre de nations. Mais plusieurs obstacles sembloient encore devoir s'opposer aux progrès de leur puissance ; & les moyens qui avoient jusqu'alors assuré leur bonheur, étoient insuffisans pour l'entretien d'une population florissante & nombreuse. La simplicité des mœurs, le respect pour les loix & la justice, la honte attachée à l'oisiveté, les liens multipliés qui unissoient les citoyens entr'eux & à la patrie, avoient jusqu'à ce moment servi de supplément à la propriété exclusive qu'ils ne connoissoient pas

encore. Or, ces liens sacrés doivent se relâcher à mesure que la population fait des progrès, & il est difficile que l'intérêt personnel ne prenne pas la place des sentimens patriotiques, lorsque la multiplication des hommes fait sentir chaque jour de nouveaux besoins. A mesure que l'empire s'étend & que le nombre des citoyens s'augmente, le rapport des forces de chaque individu avec la puissance publique s'altere & s'affoiblit par degrés; on s'habitue insensiblement à ne plus voir son unique bonheur dans celui de l'état, & tous les principes de l'activité générale perdent bientôt leur énergie.

D'ailleurs la communauté du travail est très-propre à éteindre toute espece d'émulation, parce que le plus fort ne devant pas être mieux partagé que les autres dans la distribution des fruits, doit mesurer l'emploi de ses forces sur celles du plus foible : elle est aussi très-propre à étouffer le génie de l'invention, parce qu'elle condamne chaque particulier à une routine aveugle & qu'en le forçans d'obéir à l'impulsion générale, elle l'empêche de se livrer aux diverses épreuves nécessaires pour la perfection des arts. Si l'amour de la patrie est la base des sociétés naissantes, la propriété exclusive doit être celle de la prospérité des grands états; & c'est un ressort qui manquoit au développement de la puissance des Péruviens.

Le défaut de propriété rendoit le commerce inutile & sans objet, & à cet égard ils étoient beaucoup moins avancés que les Mexicains mêmes. Chaque province se contentoit de ses productions particulieres, & ne se mettoit pas en peine de faire naître du superflu, pour l'échanger avec des productions utiles d'une autre province : chaque particulier faisoit tous les divers ouvrages nécessaires pour son propre entretien ; & les arts toujours retenus par ce moyen dans un état d'enfance, ne fournissoient aucun objet d'échange. Il n'y avoit donc parmi eux aucun motif qui pût éveiller l'émulation ni aiguiser l'industrie.

Tous les ressorts de leur activité étoient encore très-imparfaits. Ils ignoroient l'usage du fer & la maniere de fabriquer les métaux pour fournir aux arts des instrumens. Ils manquoient en conséquence des plus puissans moyens de féconder le sein de la terre ; & leur agriculture foible & languissante, eu égard à la fertilité naturelle du sol, exigeoit de leur part des travaux plus pénibles, qui n'étoient jamais récompensés par des moissons aussi riches que dans nos climats. Ils se voyoient chaque année dans la nécessité de laisser sans culture une grande partie de leurs champs, & les progrès de la population, quoique rapides, étoient bien éloignés de se proportionner à l'étendue de l'empire. Leurs

divers monumens & toutes les productions de leurs arts n'étoient dûs qu'à des efforts prodigieux de patience & d'industrie : la plus grande partie de l'activité nationale se consumoit inutilement, faute d'instrumens propres à la diriger, & à en multiplier les effets.

Les divers peuples de l'Amérique soupçonnoient à peine l'empire que l'homme a droit de s'arroger sur les animaux, & les seuls Péruviens dans toute cette partie du monde avoient su forcer le Lama à partager leurs fatigues. Encore n'en tiroient-ils que de foibles services & ne l'employoient-ils que pour le transport des fardeaux légers. L'homme dans ces contrées étoit donc privé du diadême : il n'avoit jamais su jouir de sa plus belle prérogative, qui soumet à son espece tous les autres habitans de la terre. Reduit aux seuls efforts de ses bras, il ignoroit l'art heureux de multiplier de mille manieres les ressorts de son activité, par l'emploi des animaux les plus vigoureux. L'empire des Incas manquoit donc des moyens les plus efficaces pour acquérir toute la force qui doit signaler l'époque de la jeunesse & de la virilité des états.

Si les Péruviens, dira-t-on, étoient heureux dans leur état d'ignorance & de foiblesse, pourquoi devoient-ils desirer d'accroître leur puissance & de s'enrichir de connoissances nouvelles, qu'ils n'eus-

ſent peut-être acquiſes qu'aux dépens de leur bonheur ? J'avouerai que le ſeul but de toute légiſlation ſage eſt d'aſſurer la félicité publique, & qu'aucun peuple n'avoit peut-être mieux atteint juſqu'alors ce but tant deſiré. Mais ils touchoient à l'époque, où les liens qui les avoient retenus dans le devoir commençoient à ſe relâcher, & où l'autorité des loix qui avoient adouci leurs mœurs, s'alteroit par degrés inſenſibles. Déja l'intérêt perſonnel faiſoit taire la voix de la patrie : déja la guerre civile s'étoit allumée d'un bout de l'empire à l'autre. Deux freres alloient combattre avec toutes les forces de la nation, pour ſe diſputer le trône, & cette terre ſacrée alloit être profanée par des forfaits & trempée du ſang des enfans du ſoleil. De même que les motifs qui animent tous les mouvemens de l'enfance, qui enchantent & embelliſſent tous ſes inſtans, deviennent inſuffiſans & perdent leur charme, quand la raiſon & les forces ſe développent ; les loix qui ont raſſemblé des peuples épars, qui ont fléchi leur caractere indépendant, en échauffant leurs cœurs d'un amour mutuel, ne peuvent plus les contenir & reſtent ſans vigueur, quand le temps a augmenté la population & reculé les bornes de l'empire. Pour fixer le bonheur parmi les Péruviens, ſans renouveller les reſſorts de leur puiſſance, il auroit fallu perpétuer

parmi eux l'état de l'enfance ſociale & empêcher les développemens du corps politique. Mais le temps, & ſur-tout les maximes des Incas, qui les portoient ſans ceſſe à de nouvelles conquêtes, euſſent bientôt triomphé de cette fauſſe ſageſſe.

D'ailleurs nous ne conſidérons ici le gouvernement des Incas que par rapport à toute l'Amérique ; il eſt clair que, faute de moyens aſſez puiſſans, ils n'auroient pu la conduire à une civiliſation parfaite qu'avec une extrême lenteur. Il ſe ſeroit encore écoulé une très-longue ſuite de ſiecles, avant que les hommes euſſent joui, dans cette partie du monde, du degré de bonheur qui leur eſt aſſigné par la nature, & avant que la population eût pu ſe mettre au niveau de l'étendue & de la fertilité des terres. Il n'eſt donc pas poſſible de douter que la découverte de l'Amérique n'eût dû être très-utile au genre-humain, en hâtant les progrès de cette révolution par l'influence de nos arts & de nos connoiſſances religieuſes, politiques & morales. Voilà le principal effet qu'auroit dû produire cette découverte, ſi les conquérans du nouveau Monde n'euſſent été les plus méchans des hommes.

II.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible à ses anciens habitans ?

FAudra-t-il donc la décrire cette révolution trop célebre, qui fera rougir à jamais de honte & d'indignation toutes les générations futures ? Faudra-t-il peindre ces nombreux massacres, ces scenes révoltantes, où tout ce que la barbarie a de plus atroce, tout ce que l'avarice & la lâcheté ont de plus hideux fut mis en œuvre contre des nations timides & sans défense ? Faudra-t-il retracer cette longue chaîne de crimes, de perfidie & d'oppression, qui effaça des peuples entiers de dessus la terre ? Puis-je avoir le triste courage de sonder cette plaie douloureuse de l'humanité, qui saigne encore dans tous les cœurs sensibles & que le tems ne fermera jamais ? Assez d'autres sans doute ont rappellé à la mémoire des hommes tous les détails de ces cruels ravages, & je me bornerai à rapporter les faits qui s'offriront sous ma plume & qui me paroîtront nécessaires pour instruire la cause impor-

tante, que j'ose présenter au tribunal de la postérité.

Quand des navigateurs abordent dans une isle déserte, les oiseaux s'empressent de venir à leur rencontre : exempts de défiance & de crainte, ils ne voient dans l'homme qu'un objet d'admiration & de curiosité ; ils sont bien éloignés de reconnoître dans ses traits un maître sanguinaire & destructeur. Tel fut l'empressement des Insulaires de l'Amérique à la premiere apparition des Espagnols. Si les habitans de quelques isles ont d'abord témoigné de la frayeur & se sont retirés avec précipitation, il ne faut attribuer leur fuite qu'à la terreur que leur imprimoient les Caraïbes, qui faisoient chez eux des descentes très-fréquentes pour y exercer les plus affreuses barbaries. Eh quoi! l'homme devroit-il donc jamais craindre l'approche de son semblable, & le seul penchant de la nature ne devroit-il pas suffire pour le rassurer? Ces bras formés pour les étreintes de l'amitié ; cette flamme douce qui brille dans ses regards ; cette heureuse physionomie qui porte l'empreinte des mouvemens de l'ame ; cette voix qui retentit au fond du cœur & qui fait peindre la pensée ; ces entrailles qui s'émeuvent ; ces larmes qui coulent à la vue d'un être souffrant ; le besoin de se communiquer, de faire partager ses peines & ses plaisirs, tout ne s'accorde-t-il pas à prouver que

l'homme doit être naturellement ſenſible & généreux? La nouveauté du ſpectacle que devoit offrir la flotte Eſpagnole, la magnificence de leurs habits, la pompe guerriere qui les accompagnoit, le bruit & l'effet de leurs armes concourroient à perſuader qu'ils étoient doués des plus éminentes qualités, & qu'ils commandoient à la nature même. C'étoit des Génies bienfaiſans, des Dieux tutélaires, que le ciel envoyoit à ces nations paiſibles pour les défendre de leurs ennemis, pour leur dévoiler de nouveaux ſecrets, pour les combler de richeſſes & de bonheur. Hélas! c'étoit le milan qui engageoit les colombes timides & trop crédules à ſe ranger ſous ſon empire.

Avec quelle ardeur les habitans de la grande Iſle de Hayti (1) allerent-ils au-devant des chaînes qui leur étoient préſentées? Ils éleverent ſous la conduite des Eſpagnols un fort qui devoit être le premier inſtrument de leur ſervitude. Ils s'empreſſerent de leur fournir des vivres & de leur procurer toutes les jouiſſances qu'une tendre ſollicitude pouvoit leur faire imaginer. Ils leur donnoient chaque jour tant de marques d'amitié, de bienveillance & de généroſité, qu'il eſt étrange que leurs

(1) Appellée par les Européens l'Iſle Eſpagnole, & depuis Saint-Domingue.

nouveaux hôtes n'aient pas été tentés de renoncer à leur projets barbares, & chercher à rendre heureuse une nation si digne de l'être.

Tous les moyens sembloient s'offrir d'eux-mêmes. Ces Insulaires n'étoient point attachés à leurs opinions ni à leur culte : leurs ames encore neuves & presque vuides de préjugés se fussent ouvertes à l'instruction & à la persuasion, si les vérités pures & saintes du Christianisme leur eussent été annoncées sous le jour le plus favorable & avec cette douceur & cette modération touchante, qui doit être le premier caractere d'une religion de paix. Un climat propre à la maturité des fruits, un terrein vaste & fertile sembloient inviter à la culture & promettre des richesses inépuisables. La population de l'Isle qui montoit à un million d'habitans (1), offroit déja des ressources puissantes, si l'on se fût mis en peine de vaincre leur goût dominant pour l'oisiveté, par l'accroissement de leurs forces, par de nouveaux desirs & de nouveaux

(1) Quelques historiens Espagnols, qui ont mis beaucoup d'exagération dans leurs récits, ont avancé que Saint-Domingue avoit deux & même trois millions d'habitans. Mais, d'après l'estimation des meilleurs critiques, il paroît que la population de cette Isle se bornoit à un million d'hommes.

beſoins ; ſi l'on eût pris ſoin de développer leurs membres par un travail ſalutaire & gradué, & de leur donner une vigueur nouvelle en faiſant naître des alimens plus ſubſtantiels & plus abondans ; ſi l'on ſe fût étudié à ſeconder leurs efforts par le ſecours des animaux domeſtiques, par l'uſage des métaux & les diverſes inventions des arts de l'Europe.

Mais les Eſpagnols, guidés par la ſoif de l'or & livrés aux paſſions les plus aveugles, étoient bien éloignés de s'occuper du bonheur de ces nations, auxquelles ils en avoient d'abord impoſé par des dehors ſi ſéduiſans. Leurs intentions perverſes ſe manifeſterent bientôt par des excès qui laſſerent la patience des naturels du pays, & qui les obligerent de recourir à une juſte défenſe. A ce ſignal, des ruiſſeaux de ſang coulerent de toutes parts. Hélas ! que pouvoit la juſtice timide & défendue par l'ignorance & la foibleſſe, contre la diſcipline, la force, la ruſe & la cruauté ? Les armes & les perfidies Européennes triompherent bientôt du nombre, & tous les Inſulaires furent maſſacrés ou réduits au plus affreux eſclavage. Les guerriers Eſpagnols s'aſſocierent d'énormes chiens qui déchiroient les membres nuds de ces malheureuſes victimes, & qu'on avoit dreſſés à cet uſage, par un art à jamais déteſtable.....,

en les enivrant de sang humain. (1) On vit des prodiges, je ne dirai point de valeur & de courage, mais de la plus lâche barbarie. On ouvrit les prisons de la Castille, & on livra les infortunés indiens à la foule d'assassins & de brigands qu'elles réceloient ; & c'est en vain qu'on voudroit imputer uniquement à de tels scélérats la plupart des crimes qui souillerent cette conquête ; c'est en vain qu'on saisiroit ce prétexte pour absoudre la nation Espagnole. Eh quoi ! celui qui tiendroit des bêtes féroces enchaînées & qui briseroit leurs fers pour les lâcher sur les passans, ne seroit-il donc pas coupable des ravages qu'elles exerceroient pour assouvir leur faim, & du sang qu'elles répandroient dans leur fureur ?

---

(1) On prétend que les Espagnols tirerent plus de service de leurs dogues & de leurs lévriers que de leur artillerie. Ceux de l'armée de Vasco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains. Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de l'armée de Pizarre étoit formée par des chiens ; on assure même que la Cour d'Espagne, charmée de leurs exploits, leur faisoit payer une solde réguliere ; & l'ancien état militaire de ce temps-là, fait mention du dogue *Berecillo*, qui gagnoit deux réaux par mois ; on a aussi conservé le nom d'un lévrier de la grande espece, appellé *Brutus*, qui se signala dans la conquête de la Floride. (Voyez les réflexions philosophiques sur les Américains, tom. I, partie premiere, pag. 65.)

Disons la vérité, la politique avide & basse de Ferdinand fut la principale cause des maux dont on accabla les Indiens qui étoient échappés aux premiers massacres. Sa jalousie, son ingratitude & son avarice obligerent Colomb de les condamner aux travaux des mines, & de leur imposer un joug insupportable, eu égard sur-tout à leur constitution foible & à leur naturel indolent. Ce sont ces passions honteuses du souverain, qui firent dépouiller de ses dignités & mettre aux fers un si grand homme, & qui lui donnerent pour successeurs Bovadilla, Ovando, Albukerque, tyrans éphémeres, qui furent rassembler sous le gouvernement d'un jour toutes les calamités d'un long regne. Ces ambitieux & vils despotes distribuerent les Indiens à leurs amis, ou les vendirent à l'encan comme des pieces de bétail : ils inventerent mille moyens odieux d'avoir de l'or, pour couvrir leur crime & obtenir l'impunité. (1) L'excès du travail, la

(1) Parmi les traits de perfidie, qui signalerent le gouvernement d'Ovando, je ne dois pas passer sous silence la fin malheureuse du Cacique de la province de Higuey, qui fut condamné à un supplice ignominieux, pour avoir défendu courageusement sa liberté & celle de ses sujets dans une guerre entreprise par les Espagnols contre la foi des traités. Je ne dois point oublier la trop généreuse Anacoana, qui fut prise & indignement

rigueur de la ſervitude & des châtimens; la famine, le déſeſpoir changerent bientôt cette grande iſle en un vaſte déſert. Quinze ans après la découverte, la population étoit déja tombée d'un million à ſoixante mille hommes, qui, dans l'eſpace de dix nouvelles années, ſe réduiſirent à quatorze mille; quoique dans ce dernier intervalle, on eut cherché à réparer de telles pertes en enlevant inhumainement quarante mille Indiens des iſles Lucaies. Ces triſtes reſtes ſe diſſiperent en peu de tems par l'avarice & les cruautés d'Albukerque.

Vélaſquez ſuivit les mêmes principes d'injuſtice, de perfidie & d'inhumanité, dans la conquête de Cuba, qui fut ſuivie des mêmes déſaſtres & de la même dépopulation. (1) La généroſité dont les

---

trahie au milieu d'une fête qu'elle donnoit à Ovando & à ſes compagnons. Cette princeſſe eut la douleur de voir brûler ſa maiſon, où les Eſpagnols avoient eu ſoin de renfermer ſes principaux ſujets, & elle fut elle-même accuſée de trahiſon & attachée à un gibet infâme ſur la ſeule délation des lâches qui avoient auſſi cruellement abuſé de ſa confiance & de ſon amitié.

(1) C'eſt dans la conquête de Cuba, que le brave Cacique Hatuey fut brûlé vif, ſans autre crime que de s'être défendu contre les exterminateurs de ſa nation. Comme un Moine Franciſcain l'exhortoit à ſe faire chrétien, au moment de ſon ſupplice, & l'aſſuroit que ſon ame iroit ſur le champ

ſauvages de la Jamaïque avoient uſé envers Colomb, quand il fut jetté ſur leurs côtes par la tempête, n'empêcha point le fils de cet homme illuſtre d'envoyer des brigands d'Europe pour les ſubjuguer. Et le féroce d'Eſquimel, chargé en chef de l'expédition, ne remit l'épée dans le fourreau qu'après l'entiere extinction de ce peuple nombreux & ſi digne d'un meilleur ſort. Vers le même tems, Pédrarias d'Avila, que la jalouſie toujours conſtante de Ferdinand avoit ſubſtitué au généreux & infortuné Balboa dans le gouvernement du Darien, ravageoit l'iſthme qui ſépare en deux parties le continent de l'Amérique, & ſembloit vouloir enchérir ſur la cruauté de tous les autres Eſpagnols. Mais tous ces triſtes événemens n'étoient encore que le prélude de nouvelles calamités; la barbarie des Caſtillans alloit bientôt s'exercer ſur un plus vaſte théâtre, & déja Fernand Cortez avoit entrepris la conquête du Mexique.

Si l'on compare la grandeur & la difficulté de cette entrepriſe avec le petit

---

dans un ſéjour délicieux, il lui demanda s'il y avoit des Eſpagnols dans ce lieu de volupté. Oui, dit le Moine; mais il n'y a que ceux qui ſont juſtes & bons. Le meilleur, répartit l'infortuné Cacique, ne peut être ni bon ni juſte, & je ne veux pas m'expoſer à voir dans l'autre monde un ſeul homme de cette race déteſtable.

nombre de bras & la foibleſſe des moyens employés pour l'exécuter, on ſe croira tranſporté dans ces tems fabuleux où un ſeul Héros mettoit une armée entiere en déroute, où l'audace & la valeur d'un Guerrier fixoient le deſtin d'un grand Empire. Quel homme que celui qui, à peine revêtu d'un pouvoir précaire & bientôt révoqué, s'en ſert pour braver les menaces & la jalouſie de ſon chef; s'embarque à la tête d'une poignée d'aventuriers, attachés la plupart à ſon ennemi par intérêt & par reconnoiſſance; aborde ſur les confins d'une terre inconnue, habitée par des peuples nombreux & puiſſans; brûle ſes vaiſſeaux pour ôter tout eſpoir de retour à ſes compagnons, toujours prêts d'attenter à ſa vie; ſurmonte tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſa marche; pénetre juſqu'au centre de l'Empire & s'empare avec audace de la perſonne du Souverain; diviſe ſes forces, & va combattre une armée de ſes compatriotes envoyée pour le dépouiller & le punir; revient triomphant dans la Capitale de ſon captif; & après mille alternatives & mille aventures périlleuſes acheve glorieuſement ſa conquête? Tel fut Cortez. Faut-il que tant de vertus ſoient ſouillées par tant de crimes, & que cette longue ſuite d'actions héroïques ſoit marquée par des ruiſſeaux de ſang humain! Qui pourroit nombrer les victimes ſacrifiées

fiées à l'ambition, à la vengeance, à la politique & à l'insatiable avidité de ce vainqueur farouche, & des brigands qui l'accompagnoient ? Les Prêtres & les plus riches citoyens de Mexico inhumainement égorgés dans le Temple, au milieu d'une fête publique & au mépris des droits les plus saints de l'hospitalité ; les rues de cette Ville trop célebre cent fois jonchées de morts ; les chefs de l'Empire brûlés vifs, avec les vaines formalités de la justice, sans autre crime que d'avoir exécuté les ordres de leur Souverain légitime ; cinquante mille Indiens massacrés dans une seule attaque ; des cadavres amoncelés, & en assez grand nombre pour combler les brêches profondes de la chaussée du grands lac, & favoriser la retraite des Espagnols ; le magnanime Guatimosin étendu sur des charbons ardens, & ensuite attaché à un infâme gibet, sans égard pour son rang ni pour ses vertus ; (1) des tortures inouies, des supplices sans nombre inventés par la rage & l'ivresse de la fureur, pour obliger les vaincus à découvrir leurs trésors, qu'ils avoient jettés dans

(1) Guatimosin ne laissa pas échapper un soupir dans les tortures cruelles qu'on lui fit éprouver. Entendant les cris d'un de ses favoris, qui étoit comme lui étendu sur des charbons ardens, il lui dit avec douceur : *& moi suis-je sur des roses ?*

les lacs & les fleuves, ou qui n'exiſtoient que dans l'imagination de leurs bourreaux; des jeux horribles où le chef & les ſoldats outrageoient à l'envi la nature & l'humanité, & cherchoient à ſe vaincre mutuellement par les rafinemens de la plus déteſtable barbarie; des exécutions ſanglantes faites de ſang-froid, après la conquête, ſous les prétextes les plus frivoles; des provinces entieres dévaſtées ou réduites au plus dur & au plus injuſte eſclavage: voilà les trophées qui atteſtent à l'Univers les brillans avantages de cette révolution.

Lorſque dans le cours de cette fatale conquête, on croit les Eſpagnols expoſés à de grands périls, le cœur ſoulagé d'une longue oppreſſion treſſaille & ſe livre à l'eſpérance de les voir bientôt les victimes de leur audace & de leur perfidie. Comment ne point partager le noble dévouement de ces deux jeunes Indiens, qui embraſſent les genoux de Cortez, & ſe précipitent du haut d'une tour, pour l'entraîner dans leur chûte? Avec quelle douce émotion de plaiſir on entend les inſtrumens guerriers des Mexicains, qui interrompent tout-à-coup le ſilence de la nuit pour annoncer aux Caſtillans dans leur retraite, que l'heure de la vengeance eſt enfin arrivée, & qu'aucun d'eux ne peut échapper au carnage ou au ſupplice! Quels regrets de voir les projets les

mieux concertés échouer constamment contre la fortune de ces hommes téméraires & cruels ! O vallée d'Otumba, tu devois être le théâtre de leur honte & de leur entiere défaite ! Fatigués de meurtres, couverts de blessures, épuisés par une longue marche & par la faim, ils alloient être enveloppés, ils devoient enfin succomber sous la multitude de leurs ennemis. Pourquoi faut-il qu'une superstition puérile, (1) que le coup du sort le plus inattendu fasse passer la victoire dans leurs rangs, & répande tout-à-coup dans les bataillons Indiens la confusion & la terreur ? Et vous, murs de Zempoalla, vous deviez être les témoins de la destruction de ces brigands qui sembloient acharnés à s'entr'égorger dans votre enceinte ! Hélas ! dès le premier choc vous les avez vus s'appaiser & mettre bas les armes ! Ces loups affamés déposent entre eux toute leur férocité : ils ne la reprennent que pour dévorer de concert l'agneau paisible & sans défense.

Les Mexicains privés de leurs Caciques & de leurs Prêtres, & réduits à un très-

(1) Les Mexicains croyoient que le sort des batailles étoit attaché à l'étendart Royal. Ce Drapeau fatal flottoit près de Cortez, qui s'élança pour le prendre. Un Espagnol fut assez adroit pour le saisir & tout-à-coup les Indiens jetterent leurs armes & prirent la fuite.

petit nombre après la conquête, ont encore lutté pendant long-tems contre l'oppreſſion. Toujours vaincus, ils étoient impitoyablement maſſacrés, ou condamnés à l'eſclavage. Sans ceſſe le déſeſpoir les portoit à ſecouer le joug intolérable que leurs maîtres farouches leur avoient impoſé; mais chaque tentative les replongeoit dans des malheurs toujours plus affreux, & faiſoit éclore de nouveaux rafinemens de barbarie. Souvent même l'orgueil & la défiance de leurs tyrans leur ſuppoſoient des crimes: ſouvent leurs gémiſſemens, leurs ſoupirs & leur regrets étoient regardés comme des ſignes de révolte, & tout-à-coup le ſang de ces infortunés recommençoit à couler d'un bout de l'Empire à l'autre. Les ſeuls Chichemecas ſûrent éviter les fers qui leur étoient deſtinés. Ces peuples qui habitoient autrefois les pleines les plus fertiles de ces vaſtes contrées, & qui avoient juſqu'alors conſervé leur indépendance, ſe réfugierent dans des cavernes, où la fierté de leur naturel dégénéra bientôt en férocité: ils devoient recevoir des Européens des mœurs plus douces, des inſtitutions plus ſalutaires, des loix plus ſages, des modeles d'une vertu plus éclairée; ils n'en reçurent que des exemples d'injuſtice & de cruauté, qui aigrirent leur caractere indomptable, les exciterent à des repréſailles, & les habituerent à

l'effusion du sang & aux ravages.

Si toute la nation Mexicaine ne fut pas entiérement exterminée, comme les habitans des premieres isles découvertes par les Espagnols, ce n'est point à la clémence ni à la justice des conquérans qu'il faut attribuer cette différence ; c'est à leur ignorance dans l'art de découvrir & d'exploiter les mines, & au défaut d'avances nécessaires pour former en ce genre de grandes entreprises. Une partie des Indiens fut d'abord employée à laver les terres entraînées des montagnes par les fleuves & les torrens, pour en retirer des grains d'or, & le reste fut réservé pour la culture & attaché à la glebe. Leur sort fut si déplorable, que c'étoit pour eux un véritable soulagement dans leur misere que d'être réduits à la condition la plus abjecte qui dans nos climats ait pu naître de l'anarchie féodale. Les terres, avec un nombre de serfs proportionné à leur étendue, furent distribuées aux conquérans, selon leurs services, leurs rangs & la faveur dont ils jouissoient auprès du chef de la conquête, ou du ministere de Madrid. Chacun ne devoit jouir de ces domaines que pendant quelques générations, & le seul Cortez obtint des possessions à perpétuité.

C'eût été un grand avantage pour les Indiens que d'être attachés à des terres héréditaires. Car, tandis que des maîtres

inhumains, qui n'avoient aucun espoir de les conserver pour leur postérité, les faisoient périr sous leurs coups, ou succomber sous l'excès du travail, Cortez que l'on ne soupçonnera pas d'avoir été trop enclin à la pitié, usa envers les siens de quelque ménagemens. L'intérêt & peut-être l'amour d'un nom célebre tinrent lieu de vertu dans cette ame sanguinaire & dans celle de ses descendans; & les vingt-trois mille Indiens qu'il avoit eus en partage, n'étoient encore réduits qu'à seize mille vers le milieu de notre siecle.

La dépopulation du Mexique a fait des progrès d'autant plus rapides, que dans le siecle même de la conquête, il éprouva deux épidémies successives, causées principalement par la nourriture mal-saine des esclaves, & par les mauvais traitemens qu'on leur faisoit subir. Elle s'est accrue par les ravages de la petite vérole, dont le levain s'est développé dans le nouveau Monde avec une violence extrême; présent funeste que l'Europe a fait à l'Amérique, (1) en échange des maladies hon-

(1) Quetlavaca, qui succéda à Montézume dans le trône du Mexique, fut une des premieres victimes de la petite vérole; & quoique Guatimosin, élu en sa place, ne lui céda gueres pour la prudence & la bravoure, on doit cependant regarder cet accident comme une des causes de la destruction de l'empire.

teuſes & cruelles, qui attaquent les principes même de la génération, & corrompent juſque dans ſa ſource l'attrait attaché à la perpétuité de l'eſpece humaine.

Ces fléaux meurtriers furent encore moins nuiſibles à la population que l'exploitation des mines abondantes renfermées dans le ſein des montagnes du Mexique. Il eſt vrai qu'à l'époque de la découverte de ces fatales richeſſes, on commençoit à croire en Eſpagne que les Indiens étoient des hommes & qu'il étoit convenable de les traiter avec quelque apparence de juſtice & d'humanité. Mais malgré les beaux réglemens émanés du conſeil de Madrid, ces malheureux enſevelis dans les entrailles de la terre, ne reſpirant qu'un air épais & chargé de vapeurs peſtilentielles, ſans ceſſe en butte à l'avarice & à la brutale inſolence de leurs tyrans, tomboient comme les épis ſous la faulx du moiſſonneur, & leur nombre s'eſt diminué dans une progreſſion effrayante. On eut cependant pluſieurs fois recours à la ruſe & à la perfidie pour faire des eſclaves dans des contrées éloignées & fournir de nouvelles victimes aux mines du Mexique. Au mépris de tous les droits de l'hoſpitalité, un grand nombre de Sauvages de la Floride attirés par de feintes careſſes ſur des vaiſſeaux Eſpagnols, fut mis aux fers & enlevé pour repeupler ces ſouterrains deſtructeurs. Mais de tels ſo-

cours achetés par un crime bas & détestable, ne pouvoient offrir qu'un vain palliatif, incapable d'arrêter sensiblement les progrès du mal.

A la fin du seizieme siecle, les indigenes du Mexique ne formoient déja qu'une très-petite partie de la population, qui, lors de la conquête, couvroit les plaines de cet Empire : & des dénombremens exacts démontrent que plus des trois quarts de ces foibles restes se sont encore dissipés dans les deux siecles suivans. La guerre, la famine, la peste sont des calamités passageres, qui ne reparoissent qu'après de longs intervalles, & qui laissent au genre-humain le tems de réparer ses pertes, mais une oppression constante abat les forces & le courage, détruit l'émulation & l'espérance, éloigne à jamais toute espece de ressources, flétrit & dessèche sans retour les germes de la vie & de la fécondité.

La conquête du nouveau Mexique commencée près d'un siecle après celle de l'ancien, fut moins sanglante & moins fertile en événemens mémorables ; parce qu'elle fut entreprise avec de plus grandes forces & sur des peuples moins nombreux & moins aguerris. Mais elle fut presque aussi funeste aux Indiens, qui furent également réduits à l'état de bêtes de somme, & condamnés à l'esclavage & aux travaux des mines. La nouvelle Navarre éprouva le même sort, ainsi que les habitans

bitans de Sonora, de Mayo, de Cinaloa, & généralement tous les peuples ſitués à l'oueſt, entre le nouveau & l'ancien Mexique, juſqu'au bord oriental de la mer vermeille. Toutes ces nations ſe courberent ſous le joug après une foible réſiſtance : il n'y eut que les Apaches qui vendirent cher leur liberté & leur vie. Les Eſpagnols ne pouvant eſpérer de ſoumettre ce peuple fier & courageux, réſolurent de l'exterminer, & lui firent, de nos jours, une guerre vive & cruelle, ſans lui donner aucun relâche pendant trois années entieres. C'eſt ainſi que ſe combla la meſure des calamités qui affligerent ces immenſes contrées depuis l'arrivée des Caſtillans.

De nouvelles ſcenes d'horreur s'ouvrent à nos regards, & le midi de l'Amérique eſt ravagé par des avanturiers plus féroces que ceux qui ont porté la déſolation dans le nord. Deux hommes obſcurs, dont le courage n'a jamais fléchi ſous les loix de la contrainte, & dont la rudeſſe native n'a point été adoucie par l'éducation, ni amollie par la jouiſſance d'un vie aiſée ; deux hommes en proie à ces bouillans deſirs, qui caractériſent l'ignorance, lorſqu'elle eſt éveillée par de vaſtes eſpérances & accompagnée du génie, conçoivent, ſur les plus foibles indices, l'idée d'envahir un puiſſant Empire & de moiſſonner plus de gloire & richeſſes, que le conquérant du Mexique. Ils ſe jurent mutuellement de

n'épargner ni leur sang ni celui des Indiens, pour l'exécution de ce grand projet : & afin de rendre leur union plus étroite & leurs nœuds plus indissolubles, ils s'associent un Prêtre ambitieux & sacrilége, que scelle une telle alliance par la consécration & le partage d'une hostie. François Pizarre, le moins riche des trois, le plus ardent & le plus endurci aux travaux de la guerre, prend pour sa part la fatigue & les dangers, tandis qu'Almagro & Ferdinand de Luques lui fourniſſent tous les secours d'hommes & d'argent qu'ils peuvent rassembler. En vain dans l'Isthme de Panama, où le projet s'est formé, regarde-t-on comme chimérique l'existence même de cette terre couverte de richesses, qui fait l'objet de tant de vœux. En vain le gouverneur, pour ne pas prodiguer inutilement le sang des Espagnols, s'oppose-t-il à la levée & à l'embarquement des troupes destinées à cette expédition. En vain d'habiles navigateurs ont-ils été rébutés & entiérement découragés par des tentatives malheureuses & sans succès. En vain Pizarre lui-même après les plus grands efforts de courage, se voit-il repoussé par les naturels du pays & par les élémens, abandonné de la plupart des siens, retenu dans une isle déserte, exposé à la faim & à l'insalubrité de l'air, sous un climat triste & affreux, condamné à l'inaction, le comble de tous les maux pour un cœur dévoré de l'ambition la plus

active. Tous ces obſtacles, tous ces tourmens dont le moindre ſuffiroit pour arrêter & abattre un ame vulgaire, loin d'ébranler ſa conſtance, ne font que l'affermir dans ſon deſſein.

C'eſt au ſein des ſouffrances & de l'adverſité qu'un ame forte s'éprouve, & que, repliée ſur elle-même, elle acquiert cette vigueur qui étonne & ſemble l'élever au-deſſus de la nature. Mais les effets de cette épreuve difficile participent à l'excellence ou à la perverſité du caractere : ils charment ou rempliſſent d'horreur, ſelon que la vertu ou le crime les dirige. Pizarre, échappé de l'iſle Gorgone, eſt un tigre, qui après avoir été long-tems retenu dans ſon antre par une bleſſure dangereuſe, ne reſpire que la carnage pour aſſouvir à la fois ſa faim & ſa fureur.

Il arrive enfin dans cette terre tant deſirée, où tant de richeſſes abondent, & la trouve déſolée par la guerre civile. Deux freres, Huaſcar & Atahualpa, ont combattu pour l'Empire des Incas. Atahualpa, le plus jeune, a fait un affreux maſſacre des enfans du Soleil & tient ſon rival en captivité. Pizarre profite habilement de cette conjoncture pour accabler à la fois les deux partis. Par les proteſtations d'une amitié feinte, par les démonſtrations trompeuſes de la bienveillance, & ſous le nom d'Ambaſſadeur d'un grand Prince, il obtient une entrevue avec le vainqueur. L'In-

ca vient le visiter, & deploie toute sa magnificence, pour le combler d'honneurs, de caresses & de présens. Mais tandis que cet infortuné Monarque donne à ses hôtes des marques si éclatantes de sa générosité, tandis qu'il se livre sans contrainte aux transports d'une joie franche & à l'effusion de son cœur généreux, le Moine Valverde, instruit des desseins perfides de son chef, s'avance, un Crucifix à la main, & révele aux Péruviens les mysteres les plus incompréhensibles de la religion. En témoignage des vérités qu'il annonce, il présente son Bréviaire à l'Empereur étonné, qui ayant parcouru des yeux ce livre fatal, & l'ayant porté à son oreille, le laisse tomber avec dédain. Valverde crie au sacrilége, & Pizarre saisit ce moment pour donner le signal à ses soldats. Les Péruviens attiré à cette fête par la curiosité, ou par l'intérêt que les Espagnols leur avoient inspiré, les grands de l'Inca, qui étoient tous sans armes & sans défiance, sont inhumainement & lâchement égorgés. L'Empereur couvert du sang de ses sujets, qui lui avoient long-tems servi de rempart, est indignement arraché de son trône & chargé de fers. Les cris lamentables de tant de victimes innocentes ne peuvent émouvoir la pitié des assassins; ils en deviennent au contraire plus furieux & plus avides de meurtres. Quand leurs bras lassés semblent se refuser aux transports de leur rage; l'impie, le

déteſtable Valverde les exhorte d'une voix terrible à ſe ſervir de la pointe de leurs épées, pour ménager leurs forces & faire des bleſſures plus profondes. Tout fuit devant eux, & cette infâme boucherie ne ceſſe point encore; on pourſuit les fuyards, on les maſſacre ſans autre motif, que l'inconcevable plaiſir de verſer du ſang, & la nuit ſeule peut mettre fin à tant d'atrocités. O Dieu bon & clément! toi, qui as mis dans nos cœurs un penchant irréſiſtible à la bienfaiſance; toi, qui fais couler mes larmes à la vue d'un être ſouffrant; toi, qui dès cette vie attaches un prix ſi doux à la vertu, eſt-ce donc à ton image que tu as créé ces lâches brigands? Puis-je reconnoître dans de tels monſtres l'empreinte de ta main adorable, le ſceau de ta ſageſſe & de ta bonté? Ces tigres altérés de ſang ſont-ils donc mes ſemblables? Jamais les droits ſacrés de l'hoſpitalité n'ont été plus horriblement profanés. Jamais la voix de la nature n'a été plus méconnue; jamais l'humanité ſainte n'a été plus outragée ni plus avilie; jamais les paſſions brutales & inſenſées n'ont effacé juſqu'à ce point les traits de la divinité dans le cœur de l'homme.

Les Eſpagnols dépouillerent les morts & les mourans avec une joie barbare qui completa dignement une telle victoire; & le trop crédule Atahualpa, témoin de leur avidité pour l'or, obtint l'aſſurance de ſa

liberté, en s'engageant pour sa rançon à remplir de ce précieux métal une espace d'environ deux mille cinq cens pieds cubes. (1) Quand il eut épuisé tous les trésors de

(1) Robertson & Raynal s'accordent à dire, d'après les auteurs Espagnols, que cet Empereur avoit promis de remplir un espace de 22 pieds de long sur 16 pieds de large, jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre avec la main, hauteur qui doit être à-peu-près de 7 pieds. Or, un espace, qui auroit ces trois dimensions, contiendroit 2464 pieds cubes. Une masse d'or de ce volume formeroit une somme prodigieuse, qui surpasseroit quatre milliards de notre monnoie. Mais, 1°. il faut remarquer que cet espace ne fut pas entiérement rempli. L'impatience des brigands, qui accompagnoient Pizarre, ne leur permit pas d'attendre, pour faire le partage, l'entiere exécution des promesses d'Atahualpa. 2°. Il ne s'agit pas ici d'une masse d'or; mais d'une collection d'ustensiles de ce métal, qui devoient être de différentes formes & laisser entr'eux beaucoup d'espaces vuides. 2°. La plupart de ces ustensiles étoient des vases & ils n'offroient pas une masse pleine.

Pour fixer l'idée qu'on doit avoir de cette rançon, il suffit d'évaluer le partage qui en fut fait. Or, nous voyons qu'après avoir mis à part quelques vases curieux pour le Roi d'Espagne & le quint du reste comme dû à la couronne, & encore 100 mille pesos pour les soldats d'Almagro, il resta 1,528,500 pesos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Ces trois sommes réunies forment 2,035,625 pesos.

Et, comme Robertson prétend que chaque pesos de ces temps-là vaut environ une livre sterling de

son Empire, pour former cet amas prodigieux, Pizarre lui reprocha sans pudeur des crimes imaginaires, & mêlant à la perfidie une hypocrisie basse & puérile, il lui donna des Avocats pour sa défense. Le procès fut instruit dans toutes les formes juridiques; & le dénouement de cette scene, qui seroit ridicule, si elle n'étoit pas si atroce, fut la mort d'Atahualpa. Ses Juges le condamnerent à être brûlé vif; mais en se faisant chrétien, il obtint qu'on adouciroit la rigueur de son supplice, & il fut étranglé dans sa prison, pendant que Valverde lui versoit les eaux du baptême.

La guerre civile se ralluma avec plus de fureur, après la mort de ce malheureux Prince; parce que les Péruviens privés de leurs chefs naturels se livrerent à des ambitieux qui vouloient s'élever sur les débris de la patrie, & s'emparer de l'autorité suprême. L'Empire des Incas en proie à des convulsions si douloureuses, ébranlé par des secousses si violentes, n'offrit bientôt plus aux Espagnols qu'une conquête facile & sans gloire. Pizarre, en s'avançant vers la capitale du Pérou, livra plusieurs combats, où il fit un grand massacre des Indiens, & tout l'Empire fut subjugué.

---

notre siecle, il s'ensuit que la rançon totale d'Atahualpa ne peut gueres surpasser 50 millions de livres tournois de notre monnoie actuelle.

Les Péruviens firent cependant pour recouvrer leur liberté un dernier effort qui étoit digne d'un meilleur succès & qui devoit les délivrer à jamais de l'oppression. Tandis que les troupes Castillannes étoient dispersées & occupées à des expéditions lointaines, ils formerent une conspiration, qui fut conduite avec un secret impénétrable & une adresse qu'on n'auroit pas soupçonnée chez un peuple si peu avancé dans la civilisation & si peu exercé dans l'art de tromper les hommes. La révolte fut générale & elle embrassoit toutes les provinces, depuis Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Tout-à-coup l'étendard de la guerre se déploie & les campagnes sont couvertes de combattans. Plusieurs détachemens Espagnols, qui marchent sans défiance, sont accablés par le nombre & massacrés sans pitié. Manco-Capac, frere d'Huascar, monte à cheval, & la lance en arrêt, se met à la tête de deux cent mille hommes, pour aller assiéger Cusco. Une autre armée d'Indiens investit Lima nouvellement bâtie par Pizarre. Toute communication est interrompue entre ces deux villes, qui semblent devoir être le tombeau des tyrans. Tout annonce que la fortune va enfin se ranger du parti de la justice : mais la constance des assiégés, & le retour successif des petites armées qu'on avoit imprudemment éloignées du centre de l'Empire, ramenent la victoire sous les drapeaux des Castillans,

& les vaincus retombent dans leur misere & sont asservis sans retour.

En vain la discorde & la soif de l'autorité détruisent-elles les forces des conquérans, en les tournant contre eux-mêmes : en vain les plaines de Cusco sont-elles inondées de leur sang criminel. Les Péruviens, qui des hauteurs voisines observent leur dispersion & leur carnage, demeurent tranquilles spectateurs de ces cruels débats & n'ont pas le courage de profiter d'une occasion si favorable pour les exterminer. Depuis cette époque, les Indiens enterrés dans les mines, condamnés à des corvées arbitraires, abrutis par le despotisme, n'ont pas cessé de traîner une vie misérable & abjecte ; ils n'ont pas cessé d'être le rebut de toutes les classes d'hommes blancs, noirs ou bazannés, qui végetent au Pérou.

Les autres régions de l'Amérique méridionale nous offrent constamment les mêmes traces d'injustice & de perfidie ; & partout les Indiens sont les victimes d'une ambition brutale & d'une insatiable cupidité. La côte septentrionale de cette péninsule avoit été ravagée avant la conquête du Pérou, & la plupart de ses habitans avoient été massacrés ou arrachés de leur terre natale, pour repeupler Cuba & Saint-Domingue, que des atrocités plus anciennes avoient rendu déserts. Le Darien avoit été changé en une affreuse solitude par les brigandages & l'infatigable barbarie de Pédrarias d'A-

vila. En vain les peuplades de la province de Carthagene avoient-elles défendu leur liberté contre les premiers avanturiers, qui étoient venu fondre ſur elles ; on les vit bientôt ſuccomber ſous des forces ſupérieures, & recevoir des chaînes. La province de Sainte-Marthe, tant de fois dépouillée, tant de fois enſanglantée, ne nourrit plus qu'un petit nombre de Sauvages indépendans, rendus féroces par l'exemple des Européens ; & les cruautés ſans nombre exercées dans celle de Cumana avoient tellement révolté ſes habitans naturellement doux & humains, que les ſoins tendres & paternels qui leur furent prodigués par le généreux Las-Cazas, ne purent jamais les rendre ſenſibles aux charmes de la vie ſociale.

Qui pourroit ne pas frémir de l'odieux marché que fit Charles-Quint avec les Velſers d'Ausbourg, en leur vendant la malheureuſe province de Venezuela ? Ces marchands avides ne regardant leurs nouveaux ſujets que comme des objets de commerce, les livrerent à la férocité de ſoldats mercénaires, pris dans le rébut des armées d'Allemagne. Un tel ramas de brigands, attiré au-delà des mers par le ſeul goût de la rapine & du meurtre, ne fut que trop fidele à l'exemple des premiers conquérans de l'Amérique. Tout fut pillé & ſaccagé : les Indiens, qui échapperent au glaive & à la flamme, furent chargés de

vivres & de bagages & entraînés à la suite de la troupe : on les massacroit à mesure qu'ils tomboient de fatigue, & ils étoient remplacés par d'autres infortunés, qui devoient subir le même sort. Quand tout l'or du pays fut enlevé, les Velsers abandonnerent leur conquête, comme leur devant être désormais inutile, & la laisserent rentrer sous la domination des Espagnols, qui trouverent encore des atrocités à commettre dans une contrée dévastée & presque déserte. Les sommes énormes que Charles-Quint avoit reçues pour prix de tant de victimes, ne servirent qu'à troubler l'Europe & à la remplir de dueil & de carnage. Que sont donc les hommes sous le sceptre d'un despote enivré de sa gloire & jaloux de son autorité ? Une vile denrée, qu'il vend, achete & consomme au gré de ses caprices & de ses projets ambitieux. Et nous admirons les vastes combinaisons de sa politique ! Et nous tombons aux pieds des statues que la flatterie lui érige ! Et nous formons un concert immortel de louanges pour célébrer sa puissance & ses victoires !

Les habitans des provinces de l'Amérique qui sont traversées par de hautes montagnes, étoient plus aguerris que ceux des plaines, & opposerent aux Espagnols une résistance bien plus vigoureuse. C'est ce qu'ont éprouvé tous les conqué-

rans, qui ont voulu ravager le monde. Les montagnes ſont le vrai ſéjour de l'indépendance. L'air pur & libre, qu'on y reſpire, éleve le courage : les formes majeſtueuſes, qu'elles offrent de toutes parts, donnent à l'homme une haute idée de lui-même & lui inſpirent une noble fierté : les changemens ſubits de la température, qu'on y éprouve, endurciſſent à la fatigue & fortifient contre l'inclémence des ſaiſons : la variété prodigieuſe des ſites, la mobilité continuelle du ſpectacle donnent du reſſort à l'imagination & entretiennent l'activité de l'ame : la chûte des torrens, les lavanges & les nombreux accidens occaſionnés par la fonte des neiges, les maſſes énormes qui s'affaiſſent ou s'éboulent avec fracas, les rochers qui ſe détachent & roulent dans les vallées, les vents impétueux qui ſemblent ébranler les fondemens du monde, les fréquens orages, les éclats du tonnerre mille fois répétés par les échos, les irruptions des volcans, la terre qui tremble & mugit dans ſes entrailles ; tous ces phénomenes impoſans & ſouvent redoutables prémuniſſent contre les vaines terreurs & impriment un caractere d'énergie & d'intrépidité. Les flancs caverneux des montagnes ſervent de remparts contre la tyrannie & fourniſſent des retraites à l'eſclave, qui a ſu rompre ſes chaînes. Telles ſont les principales cauſes, qui

conſerverent la liberté à la plupart des peuples de l'empire de Bogota, ou qui leur donnerent les moyens de la recouvrer peu de tems après la conquête. Mais malgré cet avantage, l'arrivée des Eſpagnols doit être regardée comme le fléau le plus deſtructeur, qui ait jamais frappé les habitans de cette vaſte province, connue maintenant ſous le nom de nouvelle-Grenade. La défenſe courageuſe & opiniâtre de ces braves Indiens n'empêcha point qu'on n'en fit un grand maſſacre; & ceux qui échapperent au carnage & qui purent éviter la ſervitude ou ſecouer le joug, furent contraints d'abandonner leurs habitations & leurs champs fertiles, pour ſe retirer ſur la crête aride des Cordilieres & dans le creux des rochers. De là ils deſcendent dans les vallées pour égorger les voyageurs & pour fondre inopinément ſur les établiſſemens Eſpagnols. De ſorte que la plus puiſſante nation de l'Amérique, après le Mexique & le Pérou, fut réduite par la conquête à quelques foibles tribus, qui ſont privées de toutes les douceurs de la vie & qui ne ſubſiſtent que de meurtres & de rapines.

Les peuples valeureux du Chili & du Paraguai ſubirent un pareil ſort. Comme dans cette partie de l'Amérique le continent ſe retrécit ſenſiblement, la chaîne des Andes, qui le traverſe du nord au midi, eſt moins éloignée de la mer, &

laiſſant moins de largeur aux campagnes, elle doit influer davantage ſur les mœurs & le caractere de leurs habitans, & leur offrir un refuge aſſuré contre l'oppreſſion. Auſſi les Indiens de cette contrée, qui furent d'abord en partie ſubjugués par l'irruption ſoudaine & la diſcipline des Caſtillans, s'en vengerent-ils avec éclat, dès qu'ils furent revenus de leur ſurpriſe. Ils firent pendant dix ans ſans interruption une guerre vive & ſanglante, oſant défier leurs ennemis en raſe campagne, & ſe croyant vainqueurs, quand ils pouvoient abattre une tête d'Eſpagnol, au prix de cents têtes de ſauvages. Ils parvinrent enfin à exterminer la troupe de brigands, qui étoit venue les attaquer; & le fier Valvidia, le chef de cette expédition malheureuſe, fut comme ſes compagnons la victime du reſſentiment, qu'il avoit provoqué par des cruautés inouies. De nouvelles troupes arrivées du Pérou recommencerent la guerre, & depuis cette époque juſqu'à nos jours on ne mit bas les armes que pendant quelques tréves, que la laſſitude & la foibleſſe des deux partis rendoient néceſſaires. Encore ces ſuſpenſions paſſageres ſont-elles toujours ſollicitées par les Européens, & jamais la haine des Américains de ces contrées ne peut conſentir à en faire les premieres propoſitions.

Au milieu de tant de combats, les

Eſpagnols formerent dans les vallées quelques établiſſemens, qui furent mille fois dévoués à la flamme & aux ravages. Mais quels biens les naturels du pays reçurent-ils en échange des campagnes fortunées qui les avoient vu naître ? Quel eſt le fruit de tant de fatigues & de tant d'efforts de courage ? Quel eſt le prix de leur ſang, qui fut verſé à grands flots, pendant plus de deux ſiecles ? Réduits à un très-petit nombre après tant de pertes, condamnés à une vie miſérable & devenus féroces par l'exemple de leurs ennemis, ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des forêts & ſe réfugient ſur des montagnes incultes & inacceſſibles. Et c'eſt envain qu'on vanteroit les avantages de leur commerce avec les Eſpagnols, pendant les intervalles de la guerre. Les miroirs & les autres bagatelles d'europe, qu'on leur donne pour leurs étoffes groſſieres, peuvent-ils entrer dans la balance contre le moindre des maux qu'ils ont reçus ? Les liqueurs fortes, qu'on leur vendoit autrefois, & dont ils ſont ſi avides, doivent-elles être regardées comme un bienfait de l'ancien monde ? Ce préſent perfide ſe tournoit ſouvent contre les Eſpagnols par les guerres cruelles qu'il faiſoit ſans ceſſe renaître & par les excès de barbarie où les ſauvages ſe portoient dans leur ivreſſe : mais il étoit encore plus funeſte aux ſauvages mêmes, dont il aliénoit la raiſon, dont il énervoit

la vigueur & abrégeoit la vie. « Ces » boiſſons, dit l'auteur de l'hiſtoire phi- » loſophique, n'ont été gueres moins » deſtructives de ces peuples que nos » armes ; & l'on ne peut s'empêcher de » les placer au nombre des calamités, » dont nous avons inondé cet autre hé- » miſphere. »

Voilà donc l'influence de la découverte du nouveau Monde ſur le bonheur des peuples conquis par les Eſpagnols. Le plus grand nombre fut lâchement & inhumainement égorgé : ceux qui furent aſſez malheureux pour échapper au glaive, périrent dans les ſupplices, ou éprouverent des outrages mille fois plus affreux que la mort; ils languirent, ainſi que leur poſtérité dans les angoiſſes de la miſere, de l'opprobre & de la ſervitude. Si quelques peuplades ſurent éviter des chaînes, ou ſecouer le joug qu'elles avoient déja ſubi, elles acheterent leur liberté au prix de leur ſang & par le ſacrifice de toutes les douceurs de la vie : & la divine Providence qui regle la diſtribution des biens & des maux ſelon les vues impénétrables de ſa ſageſſe, ne daigna offrir à ces peuples malheureux aucun dédommagement pour tant de calamités.

Par quel étrange aveuglement les Portugais, malgré leur averſion & leur haine implacable contre les Eſpagnols, ont-ils été leurs fideles imitateurs dans l'Amérique ?

que ? Ce peuple fier & intrépide étoit éclairé d'avance par le génie du Prince Henri, & sembloit précéder son siecle dans les connoissances de l'Astronomie, de la navigation & du commerce. Parvenu au comble de l'opulence & de la gloire par la sagesse & les exploits du grand Albukerque, il avoit appris l'art de former au loin des établissemens riches & utiles. Pourquoi ne cherchoit-il donc que des mines d'or & d'argent dans le Brésil, & commença-t-il par dédaigner sa conquête ; quoiqu'il y trouvât des terres immenses & fertiles, sous un climat sain & propre à la culture ? Cette contrée ne fut d'abord jugée digne que de servir d'égoût à la Métropole & de recevoir son écume & ses immondices. On y débarquoit chaque année toutes les femmes perdues, tous les mal-faiteurs flétris par la justice, qu'on pouvoit rassembler des diverses parties du royaume ; sans chercher à réprimer la licence ni à punir les nouveaux crimes de cette race dépravée, qu'on abandonnoit ainsi à elle-même. Il se trouva parmi tous ces bannis un grand nombre de juifs condamnés par l'inquisition, qui conserverent le goût d'une vie active & qui cultiverent des terres pour leur nourriture. Les abondantes récoltes, qui récompenserent leurs travaux, firent enfin ouvrir les yeux & l'on soupçonna dès-lors qu'une colonie établie au Brésil

pourroit prospérer & devenir utile au Portugal. Pour réaliser ce projet, le gouvernement accorda à chaque Seigneur Portugais autant de terres qu'il pourroit en conquérir, & ce fut là l'origine de tous les malheurs, qui vinrent fondre en foule sur les naturels du pays. D'un côté, ces grands, avides de richesses & jaloux de tout asservir, porterent la désolation dans ces climats & firent pendant soixante ans une guerre sanglante, qui dépeupla les campagnes & rélégua les vaincus dans les forêts & les rochers. D'un autre côté, les brigands qu'on jettoit chaque année sur les côtes, s'étoient trop accoutumés à la débauche & à tous les abus d'une liberté sans bornes, pour souffrir le frein d'aucune loi : ils se rassemblerent dans une contrée éloignée de la mer, afin de se soustraire à la domination des conquérans ; & ils formerent une espece de république, connue dans ces tems sous le nom de *Paulistes*. Jusqu'à cette époque leur perversité n'avoit été funeste qu'à eux-mêmes, & ces ames lâches & rampantes n'avoient encore rien entrepris contre la liberté ni la vie des Brésiliens. Mais alors le levain actif & corrompu, qui fermentoit en silence depuis tant d'années, se développa avec fureur : les Paulistes se firent des loix de sang & ne vécurent plus que de brigandages. Ils parcoururent tout l'intérieur du

Bréſil, maſſacrant les ſauvages, qui faiſoient réſiſtance, & aſſerviſſant ceux qui préféroient à la mort un eſclavage honteux & cruel. Si de tels maux étoient ſuſceptibles de s'accroître, on pourroit croire que le ſort des Indiens devint encore plus déplorable par les guerres ſanglantes des européens, dont le Bréſil fut le théâtre. Ces infortunés preſſés de tous côtés par les Portugais, les Hollandois & les François, obligés ſucceſſivement de ſuivre l'étendard du vainqueur, ſe virent ſouvent réduits à s'entr'égorger pour le choix de leurs tyrans & de leurs bourreaux.

Je parcours envain toutes les contrées de l'Amérique, pour chercher une nation, qui puiſſe ne pas déteſter le jour de l'arrivée des européens. Je conſulte les annales des divers peuples, qui ont formé des établiſſemens dans ce malheureux hémiſphere, & je retrouve par-tout les mêmes injuſtices & les mêmes crimes. Les Eſpagnols avoient annéanti les nations nombreuſes & paiſibles des grandes Antilles. Mais ils avoient négligé, ou dédaigné de conquérir la plupart des petites, connues d'abord ſous le nom d'Iſles des Caraïbes. Trois raiſons ſembloient concourir à les dégoûter d'une telle conquête. Ces Iſles n'offroient point d'or à leur avidité : les eſclaves, qu'on pouvoit y faire, ne rendoient aucun ſervice & périſſoient en très-peu de temps ſous le

poids de leurs chaînes : enfin, les Caraïbes, doués d'un caractere fier & mélancolique, se défendoient avec constance & sembloient disposés à vendre cher leur vie & leur liberté.

Les Anglois & les François, pour cette fois d'intelligence, se chargerent dans la suite du soin de détruire ces nations courageuses. Elles furent en grande partie exterminées dans la Guianne, leur berceau & leur commune patrie, par le cruel Poncet de Bretigni & par d'autres, qui ne lui cédoient gueres en férocité. Elles furent attaquées dans les Isles par l'Anglois Warner & le François Dénambuc. Ces deux chefs arriverent le même jour à Saint-Christophe, chacun à la tête d'un petit nombre d'avanturiers de sa nation ; ils partagerent entre eux les côtes, sans aucune résistance de la part des naturels du pays, qui se retirerent au milieu des terres. Rien ne sembloit devoir troubler la paix, & les insulaires s'éloignoient à proportion que leurs nouveaux hôtes vouloient étendre leurs domaines. Ces sauvages étoient naturellement paisibles & humains. Ils ne se portoient à des violences que dans l'ivresse, ou dans les accès passagers de leur humeur sombre & taciturne. C'est alors qu'ils faisoient des descentes dans le continent & sur les côtes des grandes Isles, pour tout ravager & se baigner dans le sang. Ils ne s'étoient

rendus coupables d'aucun crime envers les étrangers avides, qui étoient venus s'emparer de leurs terres : mais on prétendit qu'ils méditoient une trahiſon & l'on fondit ſur eux, ſans aucun préliminaire ni déclaration de guerre : le plus grand nombre fut maſſacré & le reſte fut obligé de prendre la fuite. Sous le vain prétexte que les habitans des Iſles voiſines étoient de la même nation, ils furent accuſés d'avoir eu part au complot, & le carnage s'étendit bientôt ſur tous les Caraïbes. Les hoſtilités devinrent atroces de part & d'autre, & chaque parti ſe livra à tous les excès de la rage & de la vengeance.

Dénambuc ſuivit dans la conquête de la Martinique la même marche que dans celle de Saint-Chriſtophe. A l'exemple de la lice, qui arrive en ſuppliante & finit par chaſſer la maîtreſſe du logis, il fut d'abord ſouple, pacifique & modéré : il devint par degrés plus entreprenant, & ne tarda pas à convaincre les Indiens, qu'il vouloit tout envahir. Les Caraïbes prirent donc les armes pour éviter une entiere deſtruction : mais ils laiſſerent ſur le champ de bataille l'élite de leurs guerriers, & ſe virent contraints d'implorer la clémence du vainqueur. Après une réconciliation paſſagere, les François abuſerent ſi étrangement de leurs avantages & pouſſerent ſi loin leurs injuſtes préten-

tions, que les ſauvages leur dreſſerent des embuſcades, & eurent recours à la ruſe au défaut de la force. Alors on maſſacra les Caraïbes, ſans épargner le ſexe ni l'âge ; on brûla leurs carbets, & cette malheureuſe nation fut chaſſée pour toujours de la Martinique.

Le crime des Avanturiers François ou Anglois, qui dépeuplerent les Iſles de la Guadelouppe, de Marie-Galante, de Saint-Barthelemy, de la Barbade & de Monſerrat fut lavé dans le ſang de ces cruels raviſſeurs. Ils périrent ſous la maſſue ou par les fléches empoiſonnées des Caraïbes, ou dans les tourmens de la famine & du déſeſpoir. Mais ce juſte châtiment du ciel fut une perte de plus pour l'humanité. Il ne rendit point la vie aux nombreuſes victimes égorgées dans les combats ou dans la fureur des répréſailles. De nouveaux brigands d'europe vinrent remplacer les premiers ; & les Caraïbes, dont la population s'étendoit auparavant dans toutes les Iſles du vent, furent concentrés à Saint-Vincent & à la Dominique, & réduits au nombre de ſix mille.

Ces foibles reſtes d'une nation nombreuſe commençoient à oublier leurs malheurs au ſein de la paix & de l'indépendance : ils s'étoient accrus par une multitude de Negres, fugitifs ou échappés au naufrage, qu'ils avoient accueillis en fre-

res & avec lesquels ils n'avoient pas dédaigné de s'unir par les liens du sang : il étoit sorti de ce mélange une race de mulâtres, que l'on appelloit Caraïbes noirs pour les distinguer des vrais indigenes, qui reçurent le nom de Caraïbes rouges. Malgré la diversité de couleurs, de statures, de forces & d'inclinations, ces deux especes de sauvages vivoient ensemble dans l'union la plus douce & la plus étroite, sans jalousie & sans aucune distinction de rangs. Mais le génie de l'europe leur dévoila les funestes secrets de la cupidité & soufla bientôt parmi eux les germes de la discorde & de la haine. Des colons de la Martinique proposerent aux Caraïbes rouges de leur acheter des fonds de terre pour former des établissemens sur les côtes de Saint-Vincent ; & ces sauvages étonnés d'apprendre que la terre n'appartenoit pas également à tous les hommes, dont elle est la mere commune, accepterent avec joie le prix qu'on venoit leur offrir. Les traités se conclurent d'abord paisiblement ; & les Caraïbes noirs, loin d'y apporter le moindre trouble, s'enfoncerent dans les bois, pour éviter l'horreur & la honte de se voir confondus, à cause de leur couleur, avec les esclaves negres, que les nouveaux colons traînoient à leur suite. Le sentiment intime de l'indépendance leur inspira l'idée singuliere & noble d'imprimer à toute leur

race une marque distinctive & ineffaçable, en applatissant le visage de tous leurs enfans nouveaux nés. On vit par la suite sortir des forêts une nouvelle génération d'hommes robustes & fiers de porter sur leur front le signe de la liberté : les Caraïbes noirs ainsi transformés planterent des cabanes sur le rivage, & bientôt jaloux des jouissances, que le prix de la vente des terres procuroit aux Caraïbes rouges, ils s'empresserent d'en revendiquer leur part. Le refus, qu'on en fit, devint le signal d'une guerre sanglante, qui acheva presque d'éteindre la race des Caraïbes indigenes. Le ressentiment du vainqueur s'étendit sur les François, qui avoient d'abord favorisé les Caraïbes rouges, pour les abandonner ensuite dans leur malheur. La plupart des Colons furent contraints d'acheter de nouveau leurs terres, & se virent long-temps exposés à des ravages. Mais les renforts arrivés successivement de la Martinique firent avec le temps changer la fortune ; & les cruautés que les Anglois, devenus depuis les maîtres de Saint-Vincent, exercerent contre les Caraïbes, vengerent assez la fierté européenne des vexations passageres, qu'elle avoit eues à souffrir.

Quels biens les François envoyés par Coligni dans la Floride ont-ils procuré à l'habitant paisible de cette vaste contrée, pour lui faire oublier les sanglans outrages

ges qu'il avoit déja reçus des conquérans du Mexique ? Hélas ! s'il eſt vrai qu'on éprouve une douce jouiſſance en voyant égorger & expirer dans les tourmens des ennemis malheureux & déſarmés, les Floridiens n'ont que trop goûté ce triſte plaiſir. Graces à l'eſprit perſécuteur & farouche du fils de Charles-Quint, ils ont vu tous les François, qui avoient formé des établiſſemens parmi eux, maſſacrés ſans pitié ou attachés à des gibets infâmes avec cette inſcription : *non comme François, mais comme hérétiques.* Graces à la valeur intrépide & à l'amour de la vengeance, qui animoient le Gaſcon Dominique de Gourgue, ils ont vu les Eſpagnols ſuſpendus à leur tour à des arbres, qui portoient l'inſcription : *non comme Eſpagnols, mais comme aſſaſſins.* Voilà les ſpectacles conſolans, les beaux exemples d'humanité, de clémence & de vertu, que nous leur avons offerts. Voilà les ſeuls dédommagemens qu'ils ont reçus pour tant d'affronts & de calamités.

L'arrivée des Européens dans le Canada fut-elle ſignalée par de plus grands bienfaits, & notre politique y déploya-t-elle en faveur des naturels du pays de plus grands moyens de bonheur & de proſpérité ? Les peuples de cette région s'étoient livré des guerres longues & cruelles, avant l'époque où Samuel de Champlain jetta les premiers fondemens de

Quebec. Mais alors les cinq tribus des Iroquois toujours victorieuſes contenoient toutes les autres dans l'humiliation & dans la crainte ; &, parmi tant de haines nationales, l'inégalité des forces avoit fait naître un calme apparent, qui pouvoit être durable, & ſe changer en une paix ſolide. Loin de profiter de cette conjoncture pour affermir la tranquillité dans ces climats, & pour y adoucir la férocité des mœurs, Champlain apprit aux Algonquins, aux Hurons & aux Montagnez l'uſage des armes à feu, & ſe mit à leur tête pour attaquer leur ennemi commun. Les Iroquois, fiers de leurs nombreux ſuccès, virent naître avec joie cette nouvelle occaſion d'exercer leur courage, & coururent au combat comme à une victoire aſſurée. Mais leurs chefs étendus ſur la pouſſiere les avertirent bientôt qu'ils avoient à combattre de nouveaux ennemis & à ſe défendre contre de nouvelles armes : leur confiance audacieuſe fit place à la terreur, & ils ſe déroberent par la fuite à un maſſacre général. En vain dans la campagne ſuivante, eſſayerent-ils de ſe retrancher & de ſoutenir avec conſtance le choc de leurs ennemis & le feu des arquebuſes : une réſiſtance opiniâtre ne ſervit qu'à échauffer le carnage & à completter leur défaite. Cette nation belliqueuſe, devenue la plus foible à ſon tour, dévoroit ſon injure en ſilence, & ſe voyoit dans l'impoſſibilité abſolue de ſe venger, lorſque

les Hollandois établis à la Nouvelle-Belge lui rendirent sa supériorité en lui fournissant des armes. Alors les guerres se rallumerent, & les foibles Alliés de la France, exposés à la rage d'un ennemi féroce & implacable, éprouverent tant de pertes, qu'ils ne furent plus en état de tenir la campagne. Les François eux-mêmes ne pouvoient plus sortir de leurs forts, sans être massacrés ou enlevés pour subir une mort cruelle. Il fallut essuyer ces outrages avec patience & attendre que de nouvelles forces de l'Europe vinssent rétablir l'équilibre. Ce fut une alternative continuelle de bons & de mauvais succès; un tissu horrible de vengeances, de représailles, de parjures & de perfidies.

Les Iroquois se défendirent & attaquerent tour-à-tour avec d'autant plus d'audace, qu'ils furent soutenus & encouragés par les Anglois, qui s'étoient emparés de la Nouvelle-Belge, appellée depuis la Nouvelle-Yorck. Ils n'ont presque pas cessé dans la suite de prendre le parti de l'Angleterre & de verser leur sang dans toutes ses guerres avec la France; jusqu'à ce que des traitemens inouis eussent changé leur prédilection pour les Anglois en une haine implacable. Le ressentiment des injures avoit tellement ulcéré leurs cœurs, qu'ils ne respiroient plus que le carnage: ils alloient à la chasse des Anglois, comme à celle des bêtes féroces.

Tel eſt l'effet des vertus, que les Européens ont pratiquées parmi ces peuples. En les aſſociant à notre gloire, à nos ſuccès paſſagers & à nos longs malheurs, nous les avons fait ſervir d'inſtrumens à nos injuſtices & à nos projets ambitieux. Après avoir pris part à nos débats, ils ſe ſont vus trahis & opprimés, par ceux-mêmes qu'ils avoient ſauvés, au péril de leur vie & au prix des plus grands ſacrifices. Nous avons aigri leurs cœurs farouches, nous avons exalté leur caractere naturellement fier & vindicatif : & leur penchant pour la guerre s'eſt changé par nos ſoins en rage & en ſoif du ſang humain. Non contens de les avoir rendus plus méchans & plus malheureux, nous les avons preſque entiérement détruits. L'Europe a ſi bien ſecondé les deſirs des nations du Canada ; elle les a ſecourues ſi à propos dans leurs infortunes ; elle leur a dévoilé les ſecrets d'une politique ſi utile & ſi ſublime ; elle leur a fourni ſi libéralement des munitions de guerre & des liqueurs enivrantes, que les plus foibles d'entre elles ſont anéanties, & que les plus nombreuſes ſont réduites au douzieme de ce qu'elles étoient à l'époque de notre arrivée.

Les peuples indigenes de la Nouvelle-Angleterre ne furent pas plus épargnés. Graces à nos inſtructions ſalutaires & à notre rivalité jalouſe, les Abenaquis firent

de cruels dégâts dans les établiſſemens de Maſſachuſſet & provoquerent le courroux des Anglois, qui s'en ſont vengés par des cruautés plus grandes & par l'extinction preſque entiere de cette nation nombreuſe. L'Iſle-Longue ne s'eſt peuplée d'Européens qu'après le maſſacre & la diſperſion de tous ſes anciens habitans ; & de nos jours une colonie Angloiſe a exterminé & chaſſé les Micmacks de l'Acadie par la ſeule raiſon que ces ſauvages occupoient la place dont elle vouloit s'emparer. C'eſt par des guerres continuelles avec les Saweneſes, c'eſt en dépouillant & diſſipant toutes les nations indigenes, que les colons de la Virginie ſont parvenus à l'envahir & à y former des établiſſemens. Qui pouvoit s'attendre que la Caroline ſeroit dès ſon berceau un champ de meurtres & de carnage, & que ſes premiers fondemens ſeroient cimentés par le ſang de tous les naturels du pays ? Cette colonie devoit être l'aſyle de la vertu proſcrite, de l'humanité outragée ; elle avoit reçu ſes loix du ſage Locke, d'un philoſophe ami des hommes & de la juſtice. Par quelle étrange frénéſie dévoua-t-elle au glaive un ſi grand nombre de victimes, qui étoient reſtées paiſibles & n'oppoſoient aucun obſtacle à ſes progrès ?

Il faut l'avouer avec franchiſe, & tout intérêt national doit ſe taire en préſence de la vérité ; nous n'avons pas été plus

juſtes envers les ſauvages de la Louiſianne. Par une ſuite non interrompue de vexations nous avons jetté les Natchez, nos bienfaiteurs & nos amis, dans le plus affreux déſeſpoir. Ces peuples généreux, après avoir eu vainement recours à la plainte & à la priere, ſe ſont vus forcés de prendre les armes & de devenir auſſi cruels que nous; & en vertu du droit odieux de repréſailles, nous les avons paſſés au fil de l'épée, ou réduits en ſervitude. On a même pouſſé la vengeance, juſqu'à vouloir exiger des braves Chicachas, qu'ils nous livraſſent les infortunés reſtes de cette nation, qui s'étoient réfugiés parmi eux. Périſſe à jamais la mémoire de l'indigne chef, qui a déshonoré le nom François dans ces climats par une demande ſi révoltante, & qui n'a pas eu honte d'employer nos armes pour la faire exécuter. Cette propoſition outrageante & lâche n'a été reçue qu'avec mépris par les ſauvages. Ils ont ſu défendre les droits de l'hoſpitalité; ils ont lavé dans notre ſang leur injure & celle de leurs malheureux amis; & pour cette fois les horreurs de la guerre ont ſervi un moment à ſécher les pleurs de l'humanité.

C'eſt cependant le dix-huitieme ſiecle, ſi vanté pour ſes lumieres & ſa philoſophie, qui a donné ce ſpectacle à l'Amérique. C'eſt à la fin du dix-ſeptieme, que le perfide Dénonville attira les chefs

des Iroquois à une conférence par de fausses propositions de paix, & qu'il fit charger de chaînes & embarquer pour les galeres ces guerriers trop généreux pour soupçonner une telle trahison. C'est de nos jours que les Anglois ont tué de sang-froid toute la famille du brave Logan, & que ce chef des Saweneses a fait rougir de honte le gouverneur de la Virginie, en lui reprochant l'ingratitude & les cruautés de sa nation. Dirai-je que dans notre siecle la province de Massachusset encourageoit le massacre des sauvages par des primes exhorbitantes; & que l'infâme Jonh-Lovewel, excité par l'appas du gain, soudoyoit une troupe d'assassins pour aller à la chasse de ces malheureux (1)?

(1) L'auteur des recherches philosophiques trouve tout naturel de mettre à prix la tête des sauvages, parce qu'ils ne se battent pas en rase campagne, & qu'on ne peut les détruire sans les forcer dans leurs retraites, comme on force les sangliers & les ours. (Voyez la défense de l'auteur, pag. 231.) Il faut bien, dira-t-on, changer les loix ordinaires de la guerre envers de pareils ennemis. Ils commettent les plus horribles dégâts dans toutes les Colonies Angloises, & se retirent ensuite dans des antres & des déserts impraticables, comment pourroit-on conserver les habitations sans exterminer ces loups affamés? ..... Mais pourquoi sont-ils devenus des loups? Pourquoi sont-ils affamés? Pourquoi sont-ils altérés de sang & de vengeance? Ne sont-ils pas dans

Dirai-je que cet homme de sang égorgea dix Indiens endormis autour d'un feu & qu'il entra dans Boston, leur chevelure à la main, pour demander son salaire, qui lui fut délivré sur le champ? Dirai-je.....? Non: ma plume se lasse de n'avoir que des atrocités & des infortunes à peindre, & le spectacle de la nature toujours outragée, toujours avilie, porte malgré moi dans mon ame l'indignation & le dégoût. En vain pour éloigner de moi des scenes si déchirantes & me délivrer de sentimens si pénibles, je me hâte de parcourir cet hémisphere dévoué au malheur. Mes tristes regards ne rencontrent par-tout que les mêmes per-

---

l'affreuse nécessité de ne vivre que de brigandages? Et qui les a réduits à cet état cruel? Jusques à quand punira-t-on les Américains des crimes, qu'on les force de commettre?

Les Quakers, dira-t-on encore, n'ont pas été plus épargnés que leurs voisins, dans les derniers temps, quoiqu'ils eussent toujours traité les sauvages avec justice & humanité. Mais ne sait-on pas que des peuples chassés de leur terre natale & dépouillés de tout ce qui pouvoit leur faire supporter la vie, devoient confondre dans leur haine toute la nation de leurs oppresseurs? D'ailleurs, la misere & la faim les obligeoient de se jetter avec fureur sur tous les établissemens, qui étoient à leur proximité, & ces besoins si pressans ne leur laissoient aucune liberté dans le choix de leurs ennemis.

fidies & les mêmes crimes. Révolté par une ſi longue chaîne d'injuſtices & de lâches attentats, mon cœur ne peut plus s'ouvrir aux douces émotions de la pitié, & mes yeux ne trouvent plus de larmes pour déplorer les maux de tant de victimes. Découragé par des exemples ſi multipliés de la perverſité humaine, je n'éprouve plus ces nobles élans, qui avertiſſent l'homme de ſa dignité, qui l'élevent vers ſa ſource & le conſolent dans les tribulations de la vie. J'ai honte de mes ſemblables : je rougis de partager les attributs de l'humanité avec tant de monſtres enivrés de ſang..... Eh quoi la foibleſſe & l'innocence opprimées ne trouveront-elles pas un ſeul vengeur ? Parmi tous ces guerriers avides de conquêtes & de gloire, parmi tous ces héros dont la conſtance eſt éprouvée par de ſi rudes fatigues, dont le courage a triomphé de tant de périls, ne ſe trouvera-t-il pas un ſeul ami des hommes, un ſeul défenſeur de la juſtice ? Hélas ! ils ſont tous ſans entrailles : la ſoif exécrable de l'or les a tous rendus ſourds aux gémiſſemens & à la voix plaintive de la nature.

Toi, que les cruels oppreſſeurs du nouveau Monde ont ſi ſouvent invoquée dans leur délire, pour t'aſſocier à leur barbarie & couvrir de ton nom ſacré les horreurs dont ils étoient ſouillés ; toi, que des eſprits téméraires & aveuglés par leur

audace oſent encore accuſer de tant de crimes ; religion, c'eſt toi ſeule, qui a pris la defenſe des infortunés Américains. Dès l'origine de leurs calamités, tu as refuſé tes ſecours ſalutaires & conſolans aux hommes farouches, qui les faiſoient gémir ſous un joug de fer : tu as enflammé tes miniſtres d'un zele ardent pour la cauſe de l'humanité. Les apôtres de la premiere Colonie Eſpagnole, les Dominicains, remplis de ton eſprit divin ont combattu ſous ton égide : ils n'ont pas ceſſé d'employer le glaive de la parole, le ſeul que tu leur aies confié, pour diſſiper les maximes d'une avarice brutale & les prétentions d'un orgueil cruel & inſenſé. Les temples & les places publiques ont retenti de leurs réclamations vigoureuſes contre les atteintes portées aux droits impreſcriptibles de la nature. Ils ont par-tout fait entendre les menaces d'un Dieu vengeur du crime & protecteur de l'innocence. Leurs plaintes ont pénétré dans les palais & au milieu des Conſeils des rois : leurs cris ont rempli l'Europe d'indignation. Ils ont bravé les fureurs de la tyrannie & l'ont fait frémir dans l'attente de ſe voir arracher ſa proie. Ton triomphe, ô religion ſainte, étoit prêt d'éclater ; l'éloquence impétueuſe de Montéſino entraînoit tous les eſprits ; la charité brûlante de Las-Cazas embrâſoit tous les cœurs : les chaînes de l'eſclavage alloient

être rompues ; le nom chéri de la liberté volant de bouche en bouche, faiſoit luire dans l'ame flétrie des Indiens quelques rayons d'eſpérance. Mais enfin les intérêts d'une politique avide & inhumaine ont prévalu ſur tes bienfaits : les clameurs odieuſes de la cupidité ſont parvenues à étouffer ta voix ; & la méchanceté des hommes a remporté la victoire.

Si la religion n'a pu ſouſtraire à l'oppreſſion des Européens les innombrables victimes, qui gémiſſoient dans leurs fers, elle a ſu par ſes tendres ſoins conſoler & enlever à l'ignorance & à la ſuperſtition quelques peuplades que les traits des conquérans n'avoient pu atteindre ou chez leſquelles ils n'avoient point encore porté leurs pas ſanglans. Les côtes arides & eſcarpées de la Californie, les montagnes élevées qui l'attachent au continent, les bords d'une mer fertile en écueils & célebres par de fréquens naufrages avoient rejetté loin de cette péninſule tous les avanturiers, qui avoient entrepris d'y former des établiſſemens : & les indigenes du pays devoient à ces remparts naturels & peut-être en partie à la ſtérilité du climat, l'avantage d'avoir évité pendant près de deux ſiecles le joug des tyrans de la Nouvelle-Eſpagne. Mais ils languiſſoient dans la privation de toutes les jouiſſances de la vie, & dans une pareſſe & une inſenſibilité ſtupides, vraiment dignes

de pitié. Ce fut le zele des Miſſionnaires Jéſuites, qui changea le ſort de ces ſauvages. (1) La charité chrétienne, qui s'allume & s'alimente par les obſtacles, ſut franchir toutes les barrieres, vaincre par degrés la haine des Californiens pour le nom Eſpagnol, les arracher à l'indigence & les conquérir pour le bonheur & la vertu.

Pendant les démêlés ſanglans & interminables des Caſtillans avec les ſauvages du Chili, les Iſles de Chiloë n'avoient point frappé les yeux, & l'on en ſoupçon-

---

(1) L'auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains prétend que le plus grand malheur qui ſoit arrivé aux Guaranis & aux Californiens, c'eſt d'avoir été civiliſés & gouvernés par les Jéſuites. Il avance, ſur des ſoupçons plutôt que ſur des preuves, que ces Miſſionnaires ſe ſont rendus coupables d'une multitude d'actes d'oppreſſion & de tyrannie envers leurs Néophites; mais il en parle avec tant de prévention, qu'il n'eſt gueres poſſible de s'arrêter à ſon ſentiment. Pour mettre mon lecteur à portée de juger du ton d'humeur que ce philoſophe prend au ſujet des Jéſuites, il ſuffira de rapporter la phraſe, qui termine ſon Chapitre ſur le Paraguai. « En vérité, dit-il, je » n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus » grands détails ſur la malheureuſe condition des » habitans du Paraguai, tyranniſés par des maî- » tres, que perſonne ne voudroit avoir pour » valets. » (Recherches philoſophiques ſur les Américains, tom. II, pag. 304.)

noit à peine l'exiſtence. Mais l'infatigable activité des mêmes Miſſionnaires, leurs tendres ſollicitudes les ont portés dans ces Iſles abandonnées. Ils ont réuni les habitans ſous l'étendard de la Croix; & les peuples du continent voiſin, que la force & les armes de l'Europe n'avoient pu reduire, venoient en foule ſe jetter dans les bras de ces hommes bienfaiſans & ſe ranger ſous leurs loix.

Les Bréſiliens échappés au glaive des Portugais, & réfugiés dans des montagnes inacceſſibles, ne reſpirent que la vengeance; & la férocité de leur caractere s'eſt accrue par le reſſentiment des injures & par les maux dont ils ſont accablés: les Indiens du Bogota, qui ont ſurvécu aux déſaſtres de leur patrie, ne trouvent de ſoulagement dans leur affreuſe retraite, qu'en ravageant les habitations Eſpagnoles & qu'en déchirant les flancs des voyageurs. Voilà les infortunés que la religion va chercher pour répandre dans leurs cœurs ulcérés le beaume de la conſolation: voilà ſes plaies profondes & envenimées qu'elle ſe plaît à guérir. Elle envoie ſes miniſtres au milieu des forêts, dans les cavernes obſcures, ſur la pointe des rochers, ſur le bord des précipices, pour y faire entendre les doux noms de paix, de bienfaiſance & d'amour. Si, en récompenſe de leurs fatigues & de leurs travaux héroïques, ils ſont dévorés par des bêtes féro-

ces, s'ils ſont maſſacrés par les ſauvages; elle les remplace bientôt par d'autres martyrs, qui parlent le même langage, qui témoignent la même douceur, ſans aucun mêlange de plaintes ni de reproches. Tant de conſtance, tant de grandeur d'ame étonne & confond des peuples, qui n'ont jamais ſu pardonner. Leurs cœurs s'ouvrent à la perſuaſion; les armes s'échappent de leurs mains ſanglantes; ils tombent aux pieds de l'envoyé du ciel, qui vient ſécher leurs larmes & leur donner l'exemple de vertus ſi nouvelles & ſi ſublimes. Ils écoutent avec avidité ſes inſtructions & ſes conſeils: ils ne l'appellent plus que du nom tendre & chéri de pere; c'eſt leur conſolateur, leur ami, leur ſouverain. Tel eſt l'effet infaillible de la vraie charité; elle déſarme la vengeance, elle calme les tourmens de la haine, elle amollit & ſubjugue ſans retour les cœurs les plus durs & plus rebelles.

Que ne puis-je ſuivre les généreux apôtres de la religion & de l'humanité ſur les rives du Napo, du Maragnon, de l'Orenoque & du Fleuve Saint-Laurent, au milieu des glaces & des forêts impénétrables du Nord, ſur le ſommet & dans les gorges des montagnes de la Zône torride? Que ne puis-je rendre l'univers témoin des ſacrifices & des efforts prodigieux d'un zele qui embraſſe toutes les contrées, qui voudroit étancher le ſang

de toutes les bleſſures, rappeller le ſentiment & la vie dans tous les membres privés de mouvement ou engourdis par la douleur, diſſiper à jamais le levain de la diſcorde, faire oublier à l'Amérique toutes ſes injures & ſes calamités ! Mais ces actions d'héroïſme, pratiquées dans les déſerts, demeurent obſcures & n'ont que le ciel pour témoin. La rénommée a cent bouches pour célébrer les forfaits, qui enſanglantent le monde ; elle en trouve à peine une ſeule pour publier les vertus qui le conſolent.

Fixons un moment nos regards ſur les bords de l'Uruguai & du Parana ; c'eſt-là que la religion a élevé le plus beau monument à ſa gloire, en y raſſemblant les Guaranis ſous l'ombre de ſes aîles. Non contente de les avoir garantis des chaînes que leur préparoient les dévaſtateurs du Bréſil & du Chili, elle les a délivrés de la miſere & des maux inſéparables de la vie ſauvage. Elle les a courbés ſous ſon joug ſalutaire : elle leur a fait chérir ſes loix, en leur inſpirant le goût des travaux utiles & les penchans tendres & généreux d'un amour mutuel. En faiſant régner l'égalité parmi eux, en attachant par les liens les plus forts le bonheur de chaque Guaranis à la proſpérité publique, elle en a fait une ſociété de freres & d'amis. En confondant l'autorité de ſes ſaints préceptes avec celle des loix civiles, elle a

établi la conſcience le juge ſuprême de tous les délits & de tous les intérêts, elle a conſervé l'innocence & l'heureuſe ſimplicité des mœurs, elle a allumé l'amour de la patrie au feu de l'amour divin.

Comme un voyageur égaré dans les déſerts, fatigué d'une longue marche au milieu des ſables brûlans & des rochers arides, expoſé aux bêtes féroces & aux périls de toute eſpece, en proie aux tourmens de la faim, de la ſoif & de l'incertitude, ſent tout-à-coup ſon cœur ſe dilater à la vue d'une vallée riche & fertile, qui offre un ombrage frais, une eau tranſparente & des fruits délicieux; mon ame oppreſſée ſe ſoulage & ſe repoſe avec une volupté pure ſur ces rives fortunées. Après avoir contemplé ſi long-temps les cruels outrages faits à la nature, qu'il eſt conſolant de jetter les yeux ſur un peuple, qui coule à l'abri de la tyrannie des jours ſéreins & innocens! Après avoir écouté les plaintes de l'humanité, les cris déchirans de tant de victimes, qu'il eſt doux d'entendre les noms de concorde & d'amour, les chants d'allégreſſe & les cantiques d'actions de graces!

Il n'entre pas dans mon plan de faire la ſatire, ni d'entreprendre l'apologie de l'ordre trop fameux, qui a donné des légiſlateurs au Paraguai. Il ſeroit ſans doute difficile de pénétrer les vrais motifs, qui animoient les Jéſuites dans les derniers temps

temps de leur existence, & de décider si leur ambition, assez connue d'ailleurs, ne les a pas engagés à altérer les loix primitives de cette république & à porter atteinte à son bonheur. Sous le spécieux prétexte de la conserver dans l'heureuse ignorance des rafinemens de la volupté, & d'éloigner de son sein les mœurs & les maximes corrompues des colonies du nouveau Monde, ils en ont soigneusement interdit l'entrée à tous les étrangers. Ils ont même quelquefois repoussé à main armée les envoyés du gouvernement Espagnol, qui ont voulu jetter sur leur conduite & sur les ressources de l'état un œil trop attentif & trop curieux. Mais, malgré les soupçons bien ou mal fondés, que ces précautions mystérieuses ont pu faire naître, il est impossible de ne pas avouer que les Guaranis ont été, sans aucune comparaison, les plus heureux de tous les sauvages de l'Amérique, depuis la conquête. D'ailleurs toutes les conjectures de la politique & de la malignité, sur les projets orgueilleux ou intéressés des Jésuites de nos jours, ne parviendront jamais à obscurcir la gloire des fondateurs & des premiers apôtres du Paraguai. Jamais je ne croirai que des hommes, qui se sont dévoués aux plus rudes fatigues, & privés de toutes les douceurs de la vie, pour arracher leurs semblables à l'ignorance, à la superstition & à la misere,

n'étoient que des fourbes dangereux & des tyrans avides. Laiſſons à l'envie le triſte & odieux plaiſir de répandre ſon venin ſur les actions les plus héroïques & d'en ternir l'éclat par ſon ſouffle infecté : laiſſons aux ames froides & incapables d'aucun effort de vrai courage, le ſoin pénible de ſonder les replis le plus cachés des cœurs généreux, pour y découvrir des motifs d'ambition ou d'intérêt. Non, les ſacrifices d'une charité ardente ne peuvent ſortir que d'une ſource noble & pure; non, les tendres ſollicitudes de la bienfaiſance ne ſont pas de vaines chimeres. Et quand il ſeroit vrai que des ſentimens ſi réels & ſi précieux ne ſont que des illuſions, il faudroit encore les chérir. Je ſens que le plaiſir le plus doux, le beſoin le plus preſſant de mon cœur, c'eſt de croire à la vertu.

Si dans l'eſpece humaine il ſe trouvoit des êtres aſſez mal nés pour n'y pas croire, s'il s'en trouvoit d'aſſez mélancoliques pour s'affliger du ſpectacle du bonheur & de la bienfaiſance ; qu'ils ſe raſſurent en comparant le nombre des ſauvages civiliſés par les Miſſionnaires, avec celui des victimes de notre avarice, de notre cruauté, de notre tyrannie. Qu'ils voient les plaines de l'Amérique inondées du ſang de ſes premiers habitans : qu'ils contemplent les diverſes contrées de cet hémiſphere, & ſur-tout les rives du Pa-

rana désolées, dépeuplées par les ravages de la petite vérole, qu'ils jettent les yeux sur le sort des Indiens échappés aux massacres; ils veront les uns chargés de chaînes, ensévelis dans les entrailles de la terre, condamnés aux travaux les plus rudes & les plus destructeurs, réservés aux occupations les plus abjectes, abandonnés à l'indigence & au mépris : ils verront les autres chassés de leur terre natale, relégués dans les forêts & les rochers, réduits à disputer leur nourriture avec les ours ou à vivre de brigandages, abrutis par l'usage des liqueurs enivrantes, devenus féroces par le sentiment de leur misere & par le souvenir des injures de toute espece. Si la réunion de tant de calamités ne peut leur suffire, qu'ils considerent la main d'un Dieu vengeur appésantie sur les oppresseurs de l'Amérique & le déluge de maux, qui est venu fondre sur ses nouveaux habitans.

III.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ſes nouveaux habitans ?

TOUT invitoit les Européens à former des colonies dans le nouveau Monde : tout ſembloit devoir conſpirer à faire fleurir ces établiſſemens & à leur aſſurer une félicité durable. Quels ſont en effet les moyens de proſpérité, que l'on doit principalement rechercher dans la fondation d'une colonie nouvelle ? Des campagnes vaſtes, fertiles & capables de nourrir une grande population ; un climat propre à la conſervation des hommes & des animaux & à la maturité des fruits, une ſituation favorable au commerce & à l'induſtrie, la tranquillité & la paix avec les peuples indigenes. Or pluſieurs contrées de l'Amérique offroient aux Européens tous ces avantages réunis.

Les premiers regards des Eſpagnols, en arrivant dans le nouveau Monde, ſont tombés ſur les bords riches & féconds de l'Artibonite. Leurs premiers pas ont foulé les plaines de l'Iſabelique, de Porto de Plata & de Vega-Réal, celles qui ſont arroſées par la riviere de Monte-

Chriſto, par la Lozama, la Macouſſis & la Rumana. Toutes ces terres de l'Iſle de Saint-Domingue nourriſſoient déja un million d'hommes, & elles attendoient que des bras plus nerveux & des inſtrumens plus ſolides & plus tranchans ouvriſſent leur ſein pour prodiguer de nouvelles richeſſes & faire naître de nombreuſes générations. Le Mexique préſentoit dans ſa vaſte étendue un grand nombre de campagnes fertiles ; & celles de Guatimala, de Nicaragua, de la Nouvelle-Galice, de l'Yucatan & de Tlaſcala invitoient de toutes parts à la culture. On a éprouvé dans notre ſiecle, que la plupart des terres de la Louiſianne & de la Floride occidentale, & ſur-tout celles des bords rians du Miſſiſſipi, ne trompoient preſque jamais l'eſpérance du laboureur. *La nature*, dit M. l'abbé Raynal, *déployoit au Canada un luxe de fécondité, une magnificence, une majeſté qui commandoient la vénération.* Elle étaloit ſes dons les plus précieux dans les parties voiſines des lacs & du fleuve Saint-Laurent, & ſur-tout dans la contrée du Détroit, près du lac Erié. La baſe immenſe & les gorges multipliées des montagnes du Pérou, cultivées en partie par les enfans du Soleil, promettoient à une nouvelle colonie des reſſources de toute eſpece, par la variété des couches de terre, par les différens degrés de la température & de l'inclinaiſon des ſurfaces.

Dans quels lieux la main libérale de la providence s'eſt-elle montrée plus magnifique que dans la vallée de Quito ? Pendant tout le cours de l'année le printems y répand le parfum des fleurs, ſans ceſſe l'été y fait jaunir des moiſſons abondantes & l'automne y mûrit ſans ceſſe les fruits les plus délicieux. Les terres de la grande province de Tucuman, arroſées par une multitude de ruiſſeaux, ſont couvertes de gras pâturages & fourniſſent des productions excellentes en tout genre. Les rives de la Tarija, celles de la Pilcomayo, dans le beau pays de Chaco, ne le cédent pour la fécondité à aucune province de l'Europe, & aucun terrein de l'univers ne peut entrer en comparaiſon avec les plaines du Chili, pour la richeſſe des récoltes & la variété des fruits. Les diverſes parties du Bréſil, coupées en tous ſens par des rivieres, offriroient un champ ſans bornes au travail de l'homme & lui rendroient au centuple le prix de ſes avances & de ſes fatigues.

Toutes ces contrées & beaucoup d'autres, dont les noms ne ſe ſont pas rangés ſous ma plume, ſuffiroient pour faire ſubſiſter trente Royaumes peuplés comme la France, ſi l'agriculture étoit portée dans le nouveau Monde au degré de perfection, qu'elle a acquis dans nos climats. Une grande partie du terrein de l'Amériqus eſt demeurée vierge, & n'a pas en-

core été ouverte par la main de l'homme, pour recevoir aucune ſemence. Les dépouilles annuelles des arbres indigenes, amoncelées depuis l'origine du monde, les débris de leurs troncs & des plantes paraſites ont formé une couche épaiſſe de terre végétale, qui doit être une ſource inépuiſable d'abondance. Ce ſédiment précieux s'enrichit continuellement de tous les principes fécondans répandus dans l'air; parce que les forêts les pompent ſans ceſſe & qu'elles en empêchent l'évaporation en les fixant ſous leur ombrage & en les dépoſant dans leur ſein impénétrable aux rayons du ſoleil. Les ſeules matrices propres aux productions ſpontanées ont été miſes en œuvre, & toutes celles qui ſont analogues aux germes des plantes cultivées ont été réſervées & accumulées dans ces magaſins immenſes de la fécondité. On devroit donc, dans les premieres années après le défrichement, craindre plutôt l'exubérance de la végétation, que la ſtérilité de la plupart des champs de l'Amérique: & bien loin que des colonies nouvelles euſſent eu lieu de ſe plaindre de la foibleſſe & de l'avarice de la nature, elles auroient dû employer une partie de leurs efforts pour modérer ſa vigueur & mettre des bornes à ſes largeſſes.

Il ne faut cependant pas croire que tous les terreins vierges de l'Amérique ſoient

ſuſceptibles de culture. Il s'y trouve comme dans les autres parties du monde des rochers arides, des veines d'un ſol maigre & condamné à une éternelle ſtérilité, des ſables qui ne peuvent retenir aucun principe fécondant, & qui n'ont jamais donné naiſſance qu'à des joncs, à des pins & à quelques cédres épars. Telle eſt une grande partie de la Floride orientale, des deux Carolines & de la Nouvelle-Angleterre : telle eſt toute la côte du Pérou, depuis la mer juſqu'aux vallées. On rencontre auſſi dans le nouveau Monde des terreins bas & marécageux, ſouvent inondés par des torrens de pluie & par le débordement des fleuves : les germes des plantes s'y pourriſſent au lieu de ſe développer; & quelquefois la végétation qui agit par ſecouſſes, y devient tellement ſurabondante, que la plupart des légumes forcent & montent en graines. Telles ſont toutes les côtes de la Guiane, les contrées voiſines de l'embouchure du Miſſiſſipi & toute la baſſe-Louiſianne; telles ſont, à quelques différences près, les côtes de la Géorgie & de la Caroline méridionale, qui ne peuvent ſervir qu'à la production du riz & d'un indigo d'une qualité très-inférieure. Les terres de la haute-Guiane, continuellement dégradées par les pluies & les ravines, ſont bientôt dépouillées de tous leurs ſucs, dès qu'elles ſont diviſées par la culture, & elles deviennent abſolument

lument infécondes, quelques années après leur défrichement. Une malheureuſe expérience prouve auſſi que le degré de fertilité des meilleures terres des Provinces-Unies de l'Amérique ſeptentrionale diminue rapidement : elles ſont aſſez généralement légeres & peu profondes, & elles diſſipent en un petit nombre d'années de travail, les matrices amaſſées dans leur ſein pendant un repos d'un grand nombre de ſiecles.

Mais rien n'empêchoit les premiers Européens, qui ont fait des découvertes dans l'Amérique de choiſir par préférence le ſol, dont la couche végétale étoit la plus épaiſſe & la plus abondante, le moins expoſé aux inondations & le moins ſuſceptible de s'épuiſer & de ſe dégrader. Quand les terreins les plus précieux auroient été employés & couverts d'une population proportionnée à leur richeſſe, on auroit cultivé ſucceſſivement ceux d'un moindre degré de fertilité ; & par le ſecours de l'induſtrie & du commerce, qui ſervent ſouvent de ſupplément à l'agriculture & même quelquefois en tiennent abſolument lieu, on ſeroit parvenu à peupler les contrées les plus ſtériles & les moins favoriſées de la nature.

On auroit pu ſuivre la même marche relativement aux divers climats du nouveau Monde, & choiſir d'abord les plus ſalubres & les plus agréables. Je ne diſſi-

mulerai pas que plusieurs contrées de cet hémisphere étoient très-mal-saines, surtout à l'époque de la conquête. Toutes celles qui étoient couvertes d'épaisses forêts n'offroient qu'un air concentré, humide & sans ressort, & nourrissoient une multitude effrayante d'insectes & de reptiles mal-faisans. Parmi les Isles de la Zône torride, celles que le souffle du vent d'Est ne peut rafraîchir ni purifier, sont exposées à des chaleurs excessives & à des pluies abondantes, qui altérent les germes, corrompent les alimens & portent des atteintes funestes aux tempéramens les plus vigoureux. Outre les effets pernicieux de la chaleur & de la pluie, elles ont encore à redouter les raz de marée, les ouragans, les tremblemens de terre, qui bouleversent tous les élémens dans ces parages & y exercent la fureur la plus destructive. L'air constamment humide & chaud, qui regne à Carthagêne, y engendre une lépre hideuse & incurable, dont aucune condition n'est exempte. Celui de l'Isthme de Panama, & sur-tout de Porto-Bello, est tellement corrompu, qu'il donne aux habitans une couleur pâle & livide, & détruit en peu de jours tous les principes de la force & de la vie. (1) Les

(1) Thomas Gage assure que pendant les quinze jours que duroit la grande Foire de Porto-Bello,

parties de Saint-Dominique & des autres Isles, submergées par des fleuves, les marais fangeux de Cayenne, de la basse-Guiane & des côtes de Sainte Lucie, produisent des exhalaisons fétides, qui dévorent leurs malheureux habitans & qui les font périr dans les ardeurs de la fievre ou dans les langueurs de l'hydropisie.

Mais il y avoit aussi dans le nouveau Monde, même au temps de la découverte, des contrées immenses, qui réunissoient le double avantage de la fertilité du sol & de la salubrité de l'air. Toutes celles de l'Amérique méridionale, qui sont situées à l'oueſt des Cordilieres, sans en excepter même les parties les plus voisines de l'Equateur, conservent pendant toute l'année une température saine & agréable. On n'y éprouve point ces déluges de pluie, qui dans les régions de l'est donnent naissance à tant d'insectes dégoûtans, voraces & incommodes. Des nuages épais, qui s'élevent régulièrement vers le milieu du jour, brisent & tempérent dans ces climats les rayons d'un soleil brûlant, & l'haleine douce & suave du vent du sud-oueſt y entretient presque toujours une fraîcheur délicieuse. Telle est la température de toutes les vallées du Pérou, de

il mouroit toujours six cens hommes. Ce pays est infecté d'une quantité prodigieuse de crapauds.

Universitäts BIBLIOTHECA

Tucuman & du Chili. S'il regne dans les gorges des montagnes, des fievres putrides & souvent épidémiques, ce fléau n'est pas propre au climat. On l'éprouve depuis qu'on y cultive des cannes à sucre; parce que la terre humectée par cette culture laisse exhaler des vapeurs infectes, dont l'air qui ne se renouvelle point dans ces étroits passages, ne peut se dégager que très-lentement. (1)

Tous les animaux de l'Europe prospérent au Chili & dans le Tucuman, toutes les races s'y perfectionnent & s'y multiplient à un degré qui tient du prodige; nos grains, nos légumes & nos arbres s'y cultivent avec le plus grand succès; tous nos fruits y mûrissent & y acquierent une saveur exquise. Quoique le climat du Brésil soit généralement plus chaud que celui des contrées occidentales, cependant on respire dans la plupart de ses provinces un air pur & serein, & la nature y fait naître toutes les productions, qui peuvent satisfaire aux besoins de l'homme & contribuer à ses délices. (2)

---

(1) Dans quelques parties du Pérou on éprouve en arrivant une maladie, qui ressemble au mal de mer. Mais c'est une indisposition passagere, qui n'attaque pas les principes de la vie.

(2) On prétend qu'en débarquant pour la premiere fois au Brésil, on est atteint du mal de Siam. Mais un fléau qui est plus général dans cette partie

C'eſt ſur-tout dans ces régions fortunées, qu'on auroit pu, dès l'origine de la conquête, établir des colonies floriſſantes. C'eſt dans les riches vallées du Pérou & de Chaco, que les malheureux habitans du royaume de Grenade auroient dû chercher une ſeconde patrie, un aſyle contre le bigotiſme perſécuteur d'Iſabelle & le zele inflexible & outré de Ximenès. C'eſt dans les prairies émaillées & les forêts odorantes de Tucuman, que les peuples des pays-bas auroient dû fuir, pour tromper la barbarie de l'infâme Duc d'Albe. C'eſt dans les campagnes enchantées du Chili, dans les plaines immenſes du Bréſil que les Eſpagnols & les Portugais auroient dû arriver en foule, pour ſe ſouſtraire au ſceptre enſanglanté de Philippe II, & au joug odieux de l'inquiſition.

Après avoir établi de grands états dans ces climats heureux, on auroit pu défricher de nouveaux terreins de proche en proche & donner par degrès de la ſalubrité à de nouvelles provinces; en procurant de l'écoulement aux eaux ſtagnantes, & en détruiſant les forêts qui em-

---

du nouveau Monde, & qui y cauſe les plus grands dégâts, c'eſt la multitude prodigieuſe des fourmis. Elles dévorent les fruits & détruiſent ſouvent les plus riches moiſſons.

pêchent la libre circulation de l'air ; détournent l'effet des rayons vivifians du soleil & fixent une éternelle humidité sous leur ombre épaisse. Comme ces grandes entreprises n'auroient été faites que graduellement, par des peuples voisins & déja puissans, les hommes qu'on y auroit employés, acclimatés d'avance & à portée d'être secourus dans tous leurs besoins, auroient surmonté sans peine tous les obstacles & les dangers. On auroit choisi les saisons les plus favorables, on se seroit éclairé sur les moyens de ne pas exposer la vie des hommes, & l'on seroit ainsi parvenu à livrer à la culture tous les champs du nouveau Monde, sans avoir fait verser de larmes à l'humanité, & sans qu'elle eût eu à gémir d'aucun sacrifice.

Le climat n'auroit pas opposé plus d'obstacles à la population dans l'Amérique septentrionale que dans les régions du midi. Quoique la basse-Louisianne soit souvent inondée, l'air qu'on y respire est salubre & doux : il ne seroit pas moins salubre sur les côtes humides de la Géorgie & de la Caroline, sans le riz qu'on y cultive, & qui produit des vapeurs pestilentielles. Si dans les commencemens de la domination Espagnole, la plupart des plantes & des animaux d'Europe ont dégénéré au Mexique, ce n'est point à la nature qu'il faut s'en prendre, c'est au défaut de culture & de soins. La tempé-

rature du nord de l'Amérique eſt en général beaucoup plus froide qui dans les latitudes correſpondantes de nos contrées. La multitude des lacs, l'immenſité des forêts, l'élévation du terrein au-deſſus du niveau de l'océan, l'étendue des mers, qui, dans cette partie du monde, domine ſur celle des terres, les vents glacés du Pôle arctique, qui y regnent, les neiges éternelles qui couronnent les Apalaches & les montagnes d'Allagani, & pluſieurs autres cauſes ſe réuniſſent pour produire ce phénomene. Mais la main de l'homme parvient par degrés à corriger l'âpreté du froid; & le climat s'adoucit à meſure que la hache éclaircit les forêts, & que l'écoulement des eaux ſtagnantes & les défrichemens découvrent la ſurface de la terre. On eſt d'ailleurs dédommagé de la rigueur des hivers par la pureté de l'air & la beauté des jours. On jouit au Canada d'un ciel ſans nuages: tout y promet une longue vie, les maladies y ſont peu fréquentes & la vieilleſſe y eſt rarement accompagnée d'infirmités.

Quoique ſous les mêmes cercles paralleles le climat ſoit moins chaud en Amérique, que dans les trois autres parties du monde, il y a depuis le Cap-Horn juſqu'à la pointe de la terre de Labrador, une telle diverſité dans les degrés de chaleur & de froid, de ſéchereſſe & d'humidité, dans la qualité du ſol, dans la

position respective des lieux & dans l'inclinaison des surfaces de la terre relativement aux rayons du soleil, qu'il en doit naître une variété inépuisable de fruits & de richesses. Si dans ses productions spontanées la nature a parcouru toutes les nuances depuis les plantes fétides des marais de la Guiane jusqu'aux aromates du Pérou, depuis les pins & les chênes gras & tendres des bords du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à l'Acajou, au Barata & au bois-de-fer des Antilles; pourquoi refuseroit-elle de développer les germes de toute espece, que l'homme jetteroit dans le sein de la terre, préparée par une bonne culture, s'il avoit soin de les distribuer suivant les différences du sol, du climat & des saisons? Cette variété de productions animeroit l'industrie & serviroit d'alimens à un grand nombre de manufactures, elle fourniroit une multitude d'objets d'échange & donneroit l'existence à un commerce sans bornes, qui embrasseroit l'univers entier.

Proportionnellement à l'étendue des surfaces, la courbe sinueuse que l'Océan décrit autour du nouveau Monde présente une plus grande longueur de côtes, que celle qui environne l'ancien; & elle est par conséquent très-propre à faciliter les communications & le transport des marchandises. Un golfe immense, rempli d'un archipel nombreux & fertile, partage l'A-

mérique en deux grandes Péninsules attachées l'une à l'autre par une chaîne étroite & longue, qui est baignée des deux côtés par la mer. Des baies profondes & multipliées ; celles d'Hudson, des Esquimaux, de Fundi, de Massachuset, de la Delaware, de Chesapeack, de Tous-les-Saints & de Panama ; la mer vermeille, les golfes de Saint Laurent, du Mexique, de Houduras, de Darien, de Venezuela, de Paria, de Guayaquil pénétrent le continent de toutes parts & tracent aux navigateurs des chemins pour aller recueillir les richesses de toutes les provinces. Une multitude de presqu'Isles, la Californie, l'Acadie, la pointe du Maryland, la Floride orientale, l'Yucatan, la pointe des Patagons s'avancent dans la mer pour offrir au commerce leurs productions & celles des contrées voisines. Dans la partie septentrionale cinq grands lacs qui sont unis entr'eux par de larges canaux & dont le fleuve Saint-Laurent peut être considéré comme le détroit ; un sixieme dans la partie méridionale qui communique avec l'océan par le golfe de Venezuela, sont autant de mers méditerranées, ouvertes par la nature pour porter au centre du continent l'abondance & la vie. Les plus grands fleuves de l'univers coulent en Amérique. Le fleuve Saint-Laurent, le Mississipi, l'Orenoque, le Maragnon & la Plata n'ont point d'égaux dans l'ancien

Monde pour la longueur de leur cours & le volume d'eau qu'ils roulent & qu'ils portent en tribut dans le sein des mers. Tous ces grands vaisseaux de l'océan reçoivent eux-mêmes le tribut d'une multitude de rivieres navigables, qui traversent en tous sens les provinces intérieures & qui établissent des communications entre toutes les parties de cet hémisphere. Si la côte orientale des régions du midi se prolonge presque en ligne droite & n'offre que très-peu d'anses & de caps, la nature y a suppléé par le nombre de fleuves. La seule partie occidentale de ces mêmes régions est privée en même temps de golfes & de rivieres; mais toute la bande de terre comprise entre les Andes & la mer du sud est assez étroite, pour que les richesses commerçables du pays puissent être transportées sur la côte.

Il n'est donc gueres possible de révoquer en doute les nombreux avantages, que des colonies fondées sur des principes de sagesse auroient dû trouver réunis dans le nouveau Monde; à moins qu'on ne veuille prétendre que les naturels du pays se seroient opposés aux succès de ces grandes entreprises & qu'ils auroient triomphé des efforts des nouveaux colons. Or les sauvages à demi-civilisés des plus belles contrées de l'Amérique étoient naturellement bons & généreux, & ils n'auroient pu résister aux charmes de la dou-

ceur & des bienfaits : ils étoient ignorans, crédules & avides de nouveautés ; & ils auroient été dociles à la voix de l'inſtruction & ſenſibles à l'attrait des nouvelles jouiſſances qu'on auroit pu leur faire connoître : ils étoient timides, foibles & preſque ſans armes ; & notre pompe militaire, le bruit épouvantable de nos canons, le développement de toutes les forces motrices, que nos arts emploient, créent & multiplient ſous mille formes diverſes, leur auroient imprimé la crainte, l'admiration & le reſpect. Tels ſont les ſentimens que les Eſpagnols conduits par Colomb avoient inſpirés aux habitans de Saint-Domingue : tels ſont ceux que les compagnons de Pizarre avoient d'abord fait naître dans le cœur d'Atahualpa & dans celui de ſes ſujets. La guerre longue & ſanglante, que Cortez eut à ſoutenir, n'étoit que la ſuite des moyens, foibles & violens à la fois, qu'il avoit pris pour pénétrer au centre du Mexique. Il falloit qu'il recourut ſans ceſſe à la perfidie, aux armes & à tous les excès de la cruauté pour ſe maintenir dans le poſte dangereux, où ſon audace l'avoit placé. Si en établiſſant une colonie ſur les rivages, on ſe fût contenté d'abord de rechercher l'amitié des Indiens de Tabaſco, de Zempoala & de Tlaſcala, qu'il étoit facile de mériter & d'obtenir, tous les grands vaſſaux de Montézume, qui ſupportoient ſon

deſpotiſme avec impatience ſe ſoient venus ſucceſſivement ſe ranger dans l'alliance des Européens. En ſe tenant alors dans les bornes d'une juſte défenſe, on auroit étendu par degrés dans ces climats le domaine de nos connoiſſances & de nos arts, & ſans effuſion de ſang, on ſeroit parvenu à y former une puiſſance redoutable & un état floriſſant.

Les Incas ne devoient la plupart de leurs provinces conquiſes, qu'à la perſuaſion & à leur réputation de ſageſſe. Pourquoi dans les mêmes lieux, les mêmes moyens n'auroient-ils pas produit les mêmes effets ? Les Eſpagnols ne poſſédoient-ils pas dans un degré éminent tout ce qui entraîne & captive la multitude ? N'avoient-ils pas à déployer l'appareil impoſant d'une grande puiſſance ? N'avoient-ils pas des ſecrets utiles & nombreux, une morale pure & divine à révéler ? N'avoient-ils pas des vertus nouvelles à pratiquer ; des bienfaits de toute eſpece à répandre ?

Les mal-faiteurs tirés des priſons du Portugal & jettés ſur la côte du Bréſil n'ont éprouvé aucune réſiſtance de la part de la nation indigene, qui s'eſt contentée de s'éloigner vers les montagnes. Or une colonie compoſée de familles honnêtes & laborieuſes, qui ſe ſeroit empreſſée de donner à cette nation des marques de bienveillance & d'amitié, en auroit-elle

reçu plus d'outrages que les Pauliſtes ? Si les Bréſiliens & les habitans du Chili ont été cruels, s'ils ont porté la déſolation dans les établiſſemens Européens, c'eſt qu'ils ont été animés par la vengeance & ſouvent réduits à ne ſubſiſter que de brigandages. Ces mêmes ſauvages, malgré leur juſte reſſentiment & la férocité de leurs mœurs, qui en a été en partie la ſuite, n'ont pu réſiſter à la ſéduction des bienfaits, & ſe ſont laiſſé fléchir à la voix des Miſſionnaires. A plus forte raiſon ſe ſeroient-ils jettés dans les bras des Portugais & des Eſpagnols, ſi l'on eût commencé par les protéger & leur offrir tous les ſecours de nos arts, ſi dès l'origine on eût fait briller à leurs yeux l'eſprit d'un plus grand bonheur, en les appellant à la participation des avantages de la vie ſociale.

Penn fonda paiſiblement ſa colonie au milieu de ſauvages belliqueux, qui nourriſſoient déja dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Européens. Sa juſtice & ſon humanité déſarmerent ces peuples vindicatifs, & leur inſpirerent une telle confiance, qu'il s'établit entre eux & les Penſylvains un commerce mutuel & inaltérable de bonne foi, de bienfaits & d'amitié.

Non-ſeulement Baltimore ne fut point troublé par les naturels du pays dans la fondation du Maryland ; mais il en reçut

des secours multipliés & inattendus. Charmés de la douceur, de la concorde & de la probité, qui régnoient dans cette colonie naissante, gagnés par des libéralités & de nombreux témoignages de bienveillance; ces peuples, que nous nommons barbares, ne vouloient pas se laisser surpasser en générosité, & s'empressoient d'eux-mêmes de défricher les terres nécessaires pour la nourriture de leurs nouveaux voisins. Ah! si dès le temps de la découverte du nouveau Monde, on n'eût formé les colonies que de cultivateurs paisibles; si l'on n'eût cherché à vaincre les peuples indigenes que par les prodiges de nos arts, par des bienfaits & par l'ascendant de la vertu: si les confédérations publiques avoient été fortifiées par des alliances particulieres & par les liens du sang; si la renommée eût toujours précédé les Européens dans leurs nouvelles entreprises, en publiant toutes ces merveilles jusques dans le fond des forêts, tous les cœurs des sauvages auroient volé au-devant de nous, ils auroient dépose par degrés la férocité de leur naturel, ils n'auroient formé avec nous qu'un seul peuple, nous les aurions enchaînés par des nœuds indissolubles, ceux de la reconnoissance & de la nature.

Loin de regarder le défaut de connoissances des Américains dans les arts

utiles comme un obſtacle à la proſpérité des établiſſemens Européens, on auroit pu au contraire le ranger parmi les moyens d'aſſurer le bonheur & la puiſſance de ces états naiſſans; à cauſe des occaſions fréquentes qu'il auroit offertes aux nouveaux colons de pratiquer la bienfaiſance & d'ennoblir leurs ſentimens par des actes continuels de vertu & de charité. Mais en comptant ainſi parmi les ſources du bonheur d'un peuple, les biens mêmes qu'il peut faire à une nation étrangere, ne dois-je pas craindre d'exciter le ſourire dédaigneux de ces politiques, qui ne trouvent les ſignes de la félicité générale que dans des états de commerce, & qui ne ſavent peſer les forces des empires que dans la balance des intérêts excluſifs? Je repréſenterai à ces profonds calculateurs que les bonnes mœurs & l'amour de la juſtice ſont le plus ferme ſoutien des états & qu'un peuple vertueux eſt en même temps laborieux & capable des plus grands efforts de courage. Je leur dirai que, même parmi nous, les claſſes de citoyens qui ſont aſſujetties à des fonctions journalieres de bienfaiſance, ont ſeules conſervé le dépôt des bons principes, & qu'elles ſeules ſe ſont défendues contre la dépravation générale. Au reſte, les conquérans du nouveau Monde ont ſuivi une route oppoſée à celle que je viens d'indiquer. Au lieu

d'enchaîner les peuples indigenes par les liens de la reconnoiſſance & d'un amour mutuel, ils leur ont impoſé un joug de fer : au lieu d'éclairer leur raiſon & d'adoucir leurs mœurs, ils les ont abrutis & rendus féroces : au lieu de les combler de biens, ils les ont égorgés. Voyons s'ils ont pris pour eux-mêmes le chemin du bonheur, & ſi les nouveaux habitans de cet hémiſphere ont eu lieu de s'applaudir d'y avoir formé des établiſſemens.

IV.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à ſes nouveaux habitans ?

PARMI les Européens, qui ont quitté leur patrie pour en aller chercher une autre en Amérique, l'immortel Colomb & les vainqueurs du Mexique & du Pérou attirent principalement nos regards ; ils doivent fixer d'abord notre attention & celle de la poſtérité. On eſt naturellement porté à croire que pour prix de tant de fatigues, de tant d'héroïſme & d'actions d'éclat, ces hardis navigateurs, ces fiers conquérans ſont parvenus au faîte du bonheur & de la gloire. S'ils ont été tourmentés par la ſoif des richeſ-

ſes

ſes & de l'autorité, leur opulence & l'étendue de leur pouvoir ont dû paſſer les bornes de leur ambition même. En faiſant hommage d'un monde entier à leur ſouverain, ils en ont ſans doute reçu de magnifiques récompenſes ; ils ont ſans doute été comblés de préſens, de dignités & d'honneurs. C'eſt ainſi du moins que doit penſer le vulgaire ; & l'homme de génie, preſque toujours crédule & confiant, ſe défend avec peine d'une telle illuſion. C'eſt cette opinion fauſſe & funeſte, qu'on ſe forme de la reconnoiſſance & de la libéralité d'un Deſpote avide de conquêtes, qui lui fournit des héros toujours prêts à porter la terreur de ſon nom aux extrêmités de la terre. Juſqu'à quand refuſera-t-on de croire que les grands hommes, qui ſervent dans des contrées lointaines les paſſions d'un Monarque ambitieux & fier de ſa puiſſance ; ne tardent point à lui paroître des rivaux redoutables, qu'ils ſont d'avance des victimes dévouées à ſon ingratitude & à ſes ſoupçons jaloux ? Autant il eſt beau de conſacrer ſes talens & ſa vie à la défenſe de la patrie & à la gloire d'un ſouverain juſte & bon ; autant il eſt inſenſé, ſous tous les rapports, d'enſanglanter le monde pour remplir les tréſors ou pour étendre la domination d'un roi, qui ne met aucunes bornes à ſes deſirs.

Que Colomb paya cher quelques momens de gloire & d'ivreſſe ! Que d'amertumes ſon triomphe même répandit ſur ſa vie, & de combien de larmes il arroſa ſes ſanglans lauriers ! Quelle indignation dût le ſaiſir quand il ſe vit arrêté au milieu de ſa carriere brillante, & avec quelle horreur ſes mains victorieuſes ont-elles ſenti le poids des chaînes, dont l'infâme Bovadilla oſa les charger ! Eh ! ce ne ſont pas encore là les momens les plus cruels, ni les plus rudes épreuves, qu'il eût à ſoutenir. Un grand homme opprimé rentre dans ſon cœur, & il y trouve toujours de quoi ſe conſoler & ſe venger de la trahiſon & de l'ingratitude. Loin de regarder ſa captivite comme honteuſe pour lui-même, Colomb ſe plaiſoit à montrer les cicatrices dont ſes pieds & ſes mains étoient flétris ; ſes fers l'accompagnoient par-tout ; il les avoit ſuſpendus près de ſon lit & il voulut qu'on les renfermât avec lui dans ſon tombeau. (1) C'étoient les inſtrumens & les témoins de ſon infortune : ils étoient devenus ſes conſolateurs & ſes vengeurs.

---

(1) L'infortuné Garcie, Roi de Galice, détrôné par ſon frere Alfonſe & jetté dans une affreuſe priſon, où il languit pendant dix-huit ans & mourut de miſere & d'ennui, voulut qu'on enterrât avec lui les barreaux de ſa priſon & les chaînes qu'il avoit portées ſi long-temps.

Mais ce qui dût sur-tout aigrir ses chagrins & remplir son cœur d'angoisses, ce fut de consumer ses jours dans de vaines sollicitations auprès de Ferdinand, d'être sans cesse le jouet de promesses insidieuses & de fausses espérances, d'être exposé à la pitié froide & à l'insultante protection des gens de Cour. Voilà le comble de tous les maux pour une ame généreuse. Quand je veux me former l'idée de la vertu aux prises avec le malheur, ce n'est point le grand Albukerque mourant dans la misere & dans la disgrace d'Emmanuel, que je me représente; ce n'est point Bélisaire aveuglé par Justinien & mandiant son pain dans les provinces sauvées par son bras & son génie; ce n'est point Colomb dans les fers; c'est Colomb qui sollicite & rampe à la Cour de Ferdinand.

Ferdinand fut ingrat envers tous ceux qui l'ont servi. Il le fut envers Ximenès & sur-tout envers Gonsales de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, qui lui avoit conquis des royaumes en Europe; & son injustice ne se borna point à Colomb dans le nouveau Monde. Balboa s'étoit signalé au Darien par des prodiges de constance & de valeur. Il s'étoit attiré la confiance de ses compagnons par sa prudence & sa sagesse. Il avoit déja soumis à l'Espagne une grande province & se disposoit à étendre ses conquêtes: ç'en fut assez pour engager Ferdinand à le perdre

& à enrichir de ſes dépouilles le barbare Davila, qui fut tellement aveuglé dans ſa cruauté qu'après avoir épouſé ſa fille, il le fit périr ſur un échafaud.

Si la mort eût enlevé plus tard ce Monarque jaloux & ſoupçonneux, il deſtinoit ſans doute un ſort pareil à Fernand Cortez : mais c'eſt à Charles-Quint qu'étoit réſervé le ſoin & peut-être le plaiſir de ravaler le génie & la fierté d'un tel homme, juſqu'à ſoumettre ſa conduite à la cenſure de gens obſcurs & mépriſables, juſqu'à ériger un tribunal pour le juger & le mettre aux fers, ſur le théâtre même de tous ſes triomphes. C'eſt Charles-Quint qui devoit avoir le triſte avantage de dépouiller par degrès ce conquérant, de le laiſſer vieillir dans l'abandon, de l'abreuver d'amertume & de dégoûts, de l'expoſer aux outrages de ces miniſtres médiocres & lâches, qui ne manquent jamais de faire pleuvoir le mépris ſur le grand homme chargé de la diſgrace de leur maître. Si la fin malheureuſe de Cortez n'inſpira pas la même indignation que celle de Colomb, c'eſt qu'il fut plus ſanguinaire & qu'il eût moins de vertu.

Charles-Quint n'avoit pas beſoin de déployer l'art perfide de la politique, qui lui étoit ſi familier, pour ſe délivrer des inquiétudes que les deſtructeurs de l'Empire des Incas pouvoient lui inſpirer. Il

suffisoit d'abandonner ces tigres à leurs fureurs & à leur haine mutuelle. Ils se sont tous déchirés pour le partage de cette proie riche & immense, & la nature fut vengée par ceux-mêmes, qui l'avoient si cruellement foulée aux pieds. Jean Pizarre avoit été tué dans les murs de Cusco, pendant la révolte des Péruviens : Almagro, après avoir vaincu & fait prisonniers les deux freres qui restoient à Pizarre, avoit laissé échapper l'un & rendu généreusement la liberté à l'autre. Mais il eut le malheur de tomber à son tour entre les mains de Pizarre lui-même : ce captif infortuné, vieilli dans les combats & tant de fois couronné par la victoire, eut en vain recours à des prieres indignes de son courage. En vain il rappella à son vainqueur l'étroite & ancienne amitié, qui les avoit unis, les services signalés qu'il lui avoit rendus, l'humanité dont il venoit d'user envers ses freres : il fut condamné comme traître à la patrie & mourut dans l'ignominie & sous la main d'un bourreau. Ferdinand Pizarre arrivé à Madrid pour justifier sa conduite & celle de ses freres & pour noircir la mémoire du rival, qu'ils avoient immolé, fut accusé lui-même par les amis d'Almagro & condamné à languir pendant vingt ans dans un cachot. D'un autre côté, les soldats d'Almagro vengerent sa mort en conspirant contre Pizarre & en

le poignardant en plein jour & au milieu de ſon palais. Après ce coup terrible les aſſaſſins mirent à leur tête le fils de leur ancien général & lui déférerent l'autorité ſuprême : mais ce jeune chef de révoltés fut défait en bataille rangée par Vaca-de-Caſtro, que Charles-Quint avoit envoyé au Pérou pour y rétablir la tranquillité ; il fut trahi par les ſiens, pris & exécuté dans la Capitale de ſon prétendu royaume. Vaca-de-Caſtro, malgré ſes vertus & ſon intégrité, eut lui-même la douleur de ſe voir charger de fers & jetter dans une priſon obſcure, par l'inflexible Nugnès-Vela, ſon ſucceſſeur au gouvernement du Pérou ; & Nugnès dont la miſſion étoit de faire revivre les loix de la nature & de l'humanité, & dont le ſeul crime étoit une trop grande ſévérité de mœurs & de principes, Nugnès fut à ſon tour enchaîné & conduit dans une Iſle déſerte par la faction de Gonſales Pizarre. Rappellé enſuite & rétabli dans ſon autorité, il fut vaincu par ſon rival, percé de coups & expoſé comme un criminel à Quito, ſur le théâtre des exécutions. Pour terminer dignement cette longue chaîne de vengeances, & ne laiſſer ſans châtiment aucun des Conquérans du Pérou, il ne reſtoit plus qu'à punir la rébellion de Gonſales Pizarre. Ce guerrier valeureux & fier d'un grand nom, inférieur à ſon frere pour le génie, mais ſon égal pour

l'audace & la férocité, se vit abandonné de toutes ses troupes au moment de donner le signal d'un combat & il reçut par le glaive de la justice la récompense de tous ses crimes.

Parmi les dévastateurs de ces riches contrées, les Pizarres & les Almagro ne furent pas les seules victimes dévouées aux supplices, dont les noms aient échappés à l'oubli. L'histoire en compte beaucoup d'autres que la fortune n'avoit placés qu'au second rang & qui reçurent comme les premiers chefs le salaire de leurs éclatans forfaits. Citerai-je Benalcazar, qui avoit subjugé par sa valeur la belle province de Quito, & qui fut indignement privé du gouvernement de sa conquête, & condamné à ramper dans les emplois subalternes ? Dirai-je qu'Alcantara fut égorgé par les assassins de Pizarre, son beau-frere ; qu'Orgognès, Lieutenant d'Almagro, fut massacré de sang-froid, après la bataille, qui coûta la liberté & la vie à son général ? Nommerai-je Carvajal, ce farouche Lieutenant de Gonzales Pizarre, ce monstre souillé du sang de tant d'Indiens & d'Espagnols ; & dirai-je qu'il ne trouva qu'un infâme gibet au terme d'une vie trop long-temps prolongée pour le malheur du genre-humain ? Ah ! laissons tous ces grands criminels expirer sous les coups de la vengeance divine ; & voyons si du sein de

tant de forfaits & de troubles, il naîtra un ordre plus prospere, & si l'Amérique Espagnole soulagée du fardeau de tous ces oppresseurs, pourra lever un front plus serein.

Une enfance orageuse & accompagnée de convulsions violentes & cruelles ne promettoit aux colonies qu'une vie languissante. Elles n'étoient formées dans l'origine que d'aventuriers sans mœurs & de soldats féroces, qui ne recevoient la sanction du gouvernement qu'après avoir fait des conquêtes, & qui n'étoient unis que par l'appas des richesses & le goût du brigandage. Ces hommes de sang, épris des attraits d'une fausse gloire, aimoient mieux vivre de rapines que de déshonorer leurs mains victorieuses par le travail & la culture. Ils étoient sans cesse exposés aux horreurs de la famine dans toutes les expéditions lointaines & toutes les fois que les naturels du pays révoltés de leur ingratitude & de leur cruauté refusoient de leur fournir des vivres, ou se retiroient dans les montagnes pour se soustraire à leur tyrannie. Outre les pertes multipliées, que ces bandes audacieuses devoient éprouver par les fléches des Indiens & par les fatigues & les dangers de la guerre, dans des pays inconnus, sur des roches escarpées, au milieu des précipices, des forêts & des déserts; elles s'épuisoient par les dissentions civiles & rougissoient

rougiſſoient de leur ſang les plaines qu'elles avoient conquiſes par le crime.

Lorſque le calme eut ſuccédé à la tempête & que la fureur des partis fut éteinte par la mort de tous les chefs, on négligea les moyens de rendre l'air plus ſalubre & de faire naître des alimens ſubſtantiels & propres à la conſervation des hommes. On laiſſa ſans culture & ſans habitans des vallées fertiles & favoriſées des plus doux regards du ſoleil, pour ſe porter vers des lieux arides ou mal-ſains, dans l'eſpérance d'y découvrir & d'y exploiter des mines de métaux précieux. Ces richeſſes idéales avoient tourné toutes les têtes : on ne vouloit voir que de l'or dans le nouveau Monde. On avoit dédaigné de former des établiſſemens dans les petites Iſles, qui ne donnoient point d'or : on abandonna les grandes, quand on eût épuiſé le ſein de leurs montagnes. La même marche fut ſuivie dans le continent. Par ce moyen les peuplades Eſpagnoles, diſperſées ſur d'immenſes déſerts, laiſſoient entre elles de trop longs intervales, pour être liées par de communs intérêts : elles ne pouvoient pas ſe prêter ces ſecours mutuels, ſe communiquer ces encouragemens & cette émulation, qui donnent la vie aux Etats. Elles changeoient ſouvent de domicile, & les nouvelles générations, ne conſervant point d'attachement pour le lieu de leur naiſſance,

ignoroient l'attrait qui nous fait chérir la patrie. L'incertitude des succès dans l'exploitation des mines étoit une source intarissable de désordres & de malheurs. Souvent l'avidité du gain faisoit tenter des entreprises téméraires & désastreuses. Souvent les espérances les mieux fondées en apparence étoient cruellement deçues. Souvent, pour fruit de ses soins, de ses fatigues & de ses avances, on ne recueilloit que le désespoir & une ruine totale. L'inégalité des profits engendroit une extrême inégalité dans les fortunes, & le faste le plus orgueilleux s'asseyoit insolemment à côté de la plus affreuse miseres.

La politique inquiete & jalouse de la Métropole donnoit une nouvelle énergie à tous ces vices interieurs. Comme les hommes ne vivent point d'or, il fallut avoir recours à l'Europe pour alimenter les colonies, & l'Espagne se réserva le privilége de fournir à leurs besoins. Ce n'est pas seulement l'envie de jouir seule de tous les profits d'un commerce très-avantageux, qui dût la déterminer à établir ce monopole, c'est le sentiment intime de sa propre foiblesse, & l'extrême disproportion qui existoit entre sa puissance & l'immensité de ses possessions dans des contrées si éloignées; c'est la crainte que des étrangers ambitieux & entreprenans ne découvrissent ce dangereux

ſecret, & n'en profitaſſent pour démembrer une domination d'une ſi prodigieuſe étendue.

Toutes les précautions que prit l'Eſpagne, pour couvrir ſes opérations d'un voile myſtérieux, & ſur-tout pour empêcher les autres peuples de l'Europe de pénétrer dans ſes colonies concourroient à rendre plus oppreſſif le monopole, qu'elle exerçoit ſur elles. Non contente d'interdire, ſous les peines les plus rigoureuſes, l'introduction des marchandiſes étrangeres & de défendre plus ſévérement encore toute communication entre le midi & le nord de ſes poſſeſſions; elle ne voulut point ſouffrir qu'aucun bâtiment Américain fit le commerce extérieur, & elle établit une chambre à Séville pour viſiter à leur départ & à leur retour tous les vaiſſeaux expédiés pour l'Amérique. En vertu d'un tel arrangement, Séville faiſoit ſeule toutes les affaires des colonies, à l'excluſion des autres ports de la Métropole. Tout ce commerce étoit ainſi concentré dans un très-petit nombre de maiſons opulentes, qui avoient ſoin d'écarter toute concurrence & qui fixoient pour leurs marchandiſes un prix arbitraire & toujours très-élevé. Ces Monopoleurs avides n'étoient pas ſeulement maîtres abſolus des prix, mais encore de la quantité de denrées qui partoient du port pour le nouveau Monde: & comme ils trouvoient plus commode &

plus conforme à leurs intérêts de n'expédier qu'une petite quantité de marchandises, pourvu qu'ils conservassent le même gain total ; ils n'avoient point honte de rassembler sur un petit nombre d'objets tous les profits d un commerce, qui auroit du être immense. Il en résultoit deux inconvéniens très-funestes aux habitans de l'Amérique, une cherté excessive & une disette habituelle des choses les plus nécessaires à la vie des hommes.

Un commerce si exclusif & les riches trésors qu'il rapportoit en retour dans le port de Séville devoient exciter la jalousie des puissances rivales de l'Espagne & tenter d'autant plus leur avidité qu'ils sembloient être le nerf de toutes les guerres, qu'elle entreprenoit, sous les plus légers prétextes. La prudence exigeoit donc que les vaisseaux destinés au commerce des colonies ne fissent jamais route sans aller de conserve & sans être sous la protection d'une escorte respectable ; & l'on n'expédioit qu'une fois l'année, & même plus rarement, les marchandises qui devoient nourrir toute l'Amérique Espagnole. On équipoit deux escadres ; l'une appellée la *Flotte*, abordoit à Vera-Crux pour alimenter la Nouvelle-Espagne : l'autre nommée les *Galions*, portoit d'abord à Cartagène les objets nécessaires à la consommation de toute la partie de l'Amérique méridionale, connue sous le nom de Terre-

ferme ; & elle touchoit enſuite à Porto-Bello, pour fournir à la conſommation du Pérou & du Chili. Cet ordre de choſes exigeoit que l'on fit des proviſions de commeſtibles pour plus d'une année, & il expoſoit ſouvent les colonies à ſe nourrir d'alimens corrompus. Le climat de Carthagène & de Porto-Bello eſt peut-être le plus mal-ſain de tout le globe. Les hommes ni les animaux ne peuvent y vivre, les denrées s'y alterent, & les vins s'y aigriſſent en peu de tems. Comment les divers objets de conſommation, après avoir ſéjourné dans les magaſins de ces deux marchés célebres, pouvoient-ils parvenir à leur deſtination dans leur pureté primitive & ſe conſerver en cet état plus d'une année ſous un ciel brûlant ? Il s'écouloit d'ailleurs beaucoup de tems entre l'arrivée des Galions à Porto-Bello & celle de leurs cargaiſons dans le Pérou & le Chili : il falloit pour traverſer l'Iſthme embarquer les marchandiſes ſur le Chagre ou les tranſporter à dos de mulet : on les chargeoit enſuite à Panama ſur des vaiſſeaux qui les dépoſoient le long des côtes de ces deux vaſtes royaumes, d'où elles étoient diſtribuées dans l'intérieur des terres. Si l'on ajoute à toutes ces lenteurs les retardemens cauſés par les douanes & par les viſites répétées des agens d'un fiſc avide & d'un gouvernement ombrageux ; ſi, aux profits immo-

dérés du monopole, on réunit les frais immenſes du tranſport & les impôts multipliés dans tous les points de repos d'une ſi longue route, on ſe formera une idée complette des inconvéniens attachés au commerce de l'Eſpagne avec ſes domaines du nouveau Monde, pendant plus de deux ſiecles. On ne pourra s'empêcher de gémir ſur l'avarice & la politique inſenſée de cette Métropole, qui, au lieu d'engager ſes colonies à demander une nourriture abondante & pure à la terre fertile qu'elles fouloient ſous leurs pas, aimoit mieux leur fournir de ſi loin des alimens mal-ſains, en trop petite quantité, à un prix exceſſif, & les expoſer ſans ceſſe à la miſere, à la diſette & aux maladies peſtilentielles.

Par un enchaînement de cauſes & d'effets ſagement établi par la providence, pour préſerver le genre-humain d'un anéantiſſement total dans des tems de malheur & d'oppreſſion, un déſordre porté à ſon comble fait ſouvent naître un déſordre contraire, qui en devient le remede. L'extrême différence, entre le prix naturel & celui du monopole, offroit au commerce interlope tant de profits à faire, même en accordant à l'acheteur un rabais conſidérable, que l'on brava toutes les craintes, qu'on éluda toutes les loix, qu'on corrompit tous les ſurveillans. La cherté immodérée des objets de con-

ſommation engendra la contrebande, & ce fut la contrebande qui empêcha les colonies Eſpagnoles d'être étouffées dès leur berceau. Mais malgré ce palliatif elles reſterent dans un tel état de langueur, que ſoixante ans après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue, il n'y avoit pas plus de vingt mille Eſpagnols en Amérique. (1)

Quand la premiere ardeur des Européens pour la recherche des métaux & pour l'exploitation des mines fut un peu calmée, on commença à ſoupçonner qu'il étoit auſſi ſage de chercher les vraies richeſſes à la ſurface de la terre que d'arracher avec tant de peine de ſes entrailles des tréſors imaginaires. Cette heureuſe innovation auroit dû donner une nouvelle vie aux colonies : mais les motifs de jalouſie, de foibleſſe & d'avarice, qui engageoient le Conſeil de Madrid à exclure tous les étrangers du commerce de ſes poſſeſſions du nouveau Monde, lui faiſoient redouter que les colons ne tiraſſent immédiatement leur nourriture des

(1) Benzoni, auteur d'une hiſtoire du nouveau Monde, prétendoit en 1550, d'après un calcul détaillé, que le nombre des Eſpagnols établis en Amérique ne ſurpaſſoit pas quinze mille : mais Robertſon obſerve que Benzoni écrivoit avec un eſprit de mécontentement & d'humeur contre les Eſpagnols.

productions de leur sol. On craignoit qu'un tel changement ne relâchât les liens de la dépendance & de la soumission & ne diminuât la quantité des échanges & les profits du commerce de la Métropole. On dirigea donc cette activité naissante vers des objets d'exportation & propres à la consommation de l'Europe ; vers des matieres de luxe & d'agrément, telles que le cacao, le sucre, l'indigo, la cochenille & le tabac. On défendit sous des peines très-séveres la culture de la vigne & de l'olivier. On empêcha l'établissement des manufactures utiles. Presque toutes les productions nouvelles de la terre ne servirent qu'à alimenter le commerce extérieur ; & comme ce commerce gémissoit dans les entraves du monopole & de la fiscalité, & qu'il étoit constamment au désavantage des colonies, le sort des habitans n'en fut gueres plus fortuné.

D'ailleurs les principes qu'on avoit suivis dans la distribution des terres & dans l'établissement du droit de propriété, ne devoient point favoriser les progrès de l'agriculture. Toutes les terres appartenoient à la couronne de Castille, en vertu de la conquête & de la fameuse Bulle d'Alexandre VI ; & le Roi les distribua aux Conquérans & à ses Favoris pour en jouir seulement pendant quelques générations. En limitant ainsi le tems de la jouissance, on ôtoit aux propriétaires le desir

d'améliorer leurs fonds, de faire des défrichemens dispendieux & des plantations utiles, de confier à la terre ces grandes avances, qui la rendent si féconde ; mais qu'elle ne peut restituer qu'aux races à venir. Il résultoit de ces libéralités du Souverain un autre inconvénient plus funeste que le premier ; c'est que les grands de la cour qui obtenoient des domaines vastes & fertiles, vouloient, sans faire d'avances, tirer des revenus considérables & les dépenser en Europe. Ils exprimoient ainsi la substance de leurs vassaux & de leurs esclaves d'Amérique, pour fournir à leur faste & à leurs prodigalités La trop grande étendue de chacun des domaines particuliers, usurpés par les Conquérans ou accordés à la faveur, formoit encore un obstacle à la prospérité générale ; parce que la division des terres en petites propriétés est nécessaire à la multiplication des hommes & au développement des forces d'une colonie naissante.

La couronne s'étoit réservée de grands territoires, avec un nombre proportionné de serfs attachés à la glebe, & ce domaine royal devint immense par l'extinction des droits des familles sur les propriétés qu'elles avoient reçues au tems de la conquête. Ce fut un quatrieme obstacle aux progrès de l'agriculture & de la population. Car l'expérience de tous

les peuples prouve que les terres domaniales des Rois, ſont toujours les plus mal cultivées ; à cauſe des dépradations & des infidélités des agens ſubalternes, auxquels il faut en confier la régie. Charles-Quint & ſes ſucceſſeurs aliénerent à prix d'argent une partie de ces propriétés : mais la forme qu'elles reçurent en ſortant de la main du Roi fut encore contraire au bien public. Elles furent érigées en fiefs indiviſibles, inaliénables & ſubſtitués aux aînés des familles, & par ce moyen les plus beaux & les plus vaſtes domaines furent enlevés à la circulation générale & ne reçurent pendant deux ſiecles aucune amélioration ſenſible.

Quoique je ſois bien éloigné d'applaudir aux déclamations & aux maximes des détracteurs du célibat conſacré à la Religion, je ne puis m'empêcher de ranger parmi les cauſes de la langueur des colonies Eſpagnoles les eſſaims prodigieux de Moines, qui ſont venus dès les premiers tems après la conquête fondre ſur le Mexique & le Pérou & dévorer la ſubſtance des nouveaux établiſſemens. Les ames qui font vœu de renoncer à toutes les délices de la vie, de s'enfermer dans une profonde retraite & de ſe conſacrer uniquement à Dieu, doivent être ſi pures & ſi dégagées de toutes les affections terreſtres, qu'elles forment dans l'ordre même de la Religion & de la providence une

glorieuſe exception aux loix générales. Souffrir que le nombre des Solitaires s'accroiſſe juſqu'à compoſer une partie notable de la population totale, c'eſt donc laiſſer introduire un véritable déſordre dans le ſein de la ſociété. Le déſordre eſt encore plus grand, lorſqu'il s'agit d'un Etat qui vient de naître : ce ſont alors des inſectes rongeurs, qui s'attachent à la ſève de l'arbre & le condamnent à la ſtérilité. La fureur du Monachiſme deſſécha tous les germes du bonheur & de la proſpérité publique, en arrêtant les progrès de la population, en envahiſſant les plus belles propriétés de l'Amérique, en arrachant à la crédulité & à la ſimplicité des colons & en détournant de la circulation générale une maſſe énorme de richeſſes. Elle fut d'autant plus funeſte aux colonies Eſpagnoles qu'elle inſpira le goût de la fainéantiſe & de la ſuperſtition, qu'elle plongea le peuple dans la plus honteuſe ignorance & qu'elle fut une ſource féconde de la corruption des mœurs.

La forme du gouvernement intérieur n'étoit point propre à corriger tant d'abus. Les loix les plus ſages étoient ſans force, les réglemens les plus utiles demeuroient ſans exécution ; parce que les principaux dépoſitaires de l'autorité ſuprême avoient eux-mêmes intérêt de les enfreindre & d'opprimer les peuples. La voix du Souverain ne pouvoit point ſe faire entendre

à de ſi grandes diſtances ; & la réaction des paſſions à l'extrêmité d'un levier ſi long rendoit ſa volonté vaine & illuſoire. Les Vice-Rois ne conſervoient leurs places que pendant un petit nombre d'années : leur pouvoir étoit ſi étendu, la pompe qui les environnoit ſi impoſante, que les Rois d'Eſpagne n'auroient point oſé les rendre perpétuels. D'ailleurs le deſir naturel aux Souverains de multiplier & de répandre les graces, les engageoit à faire paſſer ſur un grand nombre de têtes cette dignité importante & lucrative, qui étoit recherchée par les hommes de la plus grande naiſſance. On éleva donc ſouvent à ce haut degré de puiſſance & d'honneurs, des Favoris maltraités par le jeu, égarés dans les plaiſirs, accablés de dettes, afin de les mettre à portée de réparer les torts de la fortune & de remplacer les diſſipations d'une jeuneſſe orageuſe & déréglée. Ces deſpotes d'un moment s'empreſſoient de trafiquer de la juſtice, de vendre l'impunité des crimes, de preſſurer le commerce, de multiplier les taxes arbitraires, pour s'enrichir avec rapidité & reparoître à Madrid dans tout l'éclat qui convient à un grand nom. Ils accéléroient ainſi les progrès de la dépravation des mœurs & infectoient ces régions lointaines de la contagion des Cours de l'Europe. Ils énervoient tous les reſſorts de la proſpérité

publique, en dépouillant les différens ordres de citoyens & sur-tout en enlevant des richesses si mal acquises, pour les dépenser sous un autre hémisphere.

Tous les hommes constitués en dignité, ou honorés de quelque émanation du pouvoir suprême dans les diverses branches de l'administration publique, étoient animés du même esprit que les Vice-Rois. Ils vouloient tous s'enrichir & soupiroient aprés l'heureux moment où ils pourroient étaler dans leur patrie les dépouilles de l'Amérique. La politique ombrageuse des Rois fortifioit encore ce desir en excluant de tous les emplois publics ceux qui avoient fait un long séjour dans les colonies & surtout ceux qui y avoient pris naissance. Les seuls *Chapetones*, c'est-à-dire, les sujets nés en Espagne & envoyés récemment d'Europe, étoient jugés capables de servir fidélement leur Souverain. Cette prérogative enfloit leurs cœurs & leur faisoit regarder avec dédain les Créoles de la plus ancienne extraction & même la postérité des Conquérans du nouveau Monde. De leur côté les Créoles avoient conçu pour les Chapetones la haine la plus forte & la plus implacable; & le Gouvernement toujours fidele à ses principes de défiance, toujours persuadé qu'il falloit diviser pour régner, faisissoit tous les moyens de nourrir & de fomenter cette aversion mutuelle.

Les deux premieres classes s'accordoient pour accabler de leur mépris la race mêlée qui étoit composée des Métis & des Mulâtres ; & les loix multipliées & renouvellées sans cesse, qui élevoient les uns & les autres au rang des Créoles & qui les appelloient après un certain nombre de générations à la jouissance de toutes les prérogatives de cette classe, furent toujours éludées depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours. La fierté Espagnole ne put jamais se résoudre à traiter d'égal un être qui avoit puisé une partie de son sang dans la servitude ; & le tems, qui, à chaque degré de filiation altéroit la nuance de la couleur & la rapprochoit de la nôtre, ne put jamais effacer entiérement cette tache originelle.

La race des Métis & des Mulâtres, fiere à son tour de sentir couler dans ses veines le sang des vainqueurs du nouveau Monde, mépriſoit les Negres & les Indiens & les haiſſoit d'autant plus, que les traits de ressemblance, qu'elle avoit avec eux, faisoient sa honte & son tourment. Enfin les Negres, employés pour la plupart au service domestique, au vain étalage du faste & aux recherches minutieuses de la molleſſe, enorgueillis de se voir les confidens & les ministres des intrigues & des plaisirs secrets de leurs maîtres ; les Negres traitoient les Indiens avec ces airs d'insolence que les esclaves

favoris, de quelque rang qu'on les suppose, prennent toujours à l'égard des esclaves tombés dans la disgrace & l'infortune.

Ainsi chaque classe fouloit celles qui lui étoient inférieures & la derniere étoit écrasée sous le poids de toutes les autres. La voix du foible étoit toujours étouffée, & ses plaintes ne servoient qu'à provoquer de nouvelles violences. L'injustice marchoit le front levé : tous les ordres de Magistrats corrompus par l'avarice & poussés par le même intérêt, devenoient les complices du crime & se prêtoient un mutuel secours, pour s'assurer l'impunité dans toutes leurs prévarications. Les impôts se réproduisoient sous toutes les formes & empêchoient l'aisance de naître. Le Clergé qui vouloit régner par la superstition, épaississoit les ténebres de l'ignorance : toujours avide de nouvelles richesses, malgré son opulence excessive, il abusoit de la simplicité des peuples & de l'ascendant qu'il avoit pris sur eux, pour achever de les dépouiller. Si à ces divers genres de tyrannie, on ajoute les recherches odieuses & les supplices de l'Inquisition, que le zele de Philippe II établit en Amérique, on verra dans les colonies Espagnoles la réunion de toutes les manieres de tourmenter les hommes.

La distinction des rangs, qui excite une émulation généreuse & fait régner l'har-

monie dans une société bien organisée, troubloit au contraire la tranquillité publique & n'engendroit que la haine, le mépris & le déſeſpoir. Les Créoles, exclus de tous les honneurs, las de lutter ſans fruit contre l'oppreſſion, tomberent dans le découragement & s'abandonnerent à une honteuſe molleſſe. Tous les cœurs, privés de reſſorts & d'énergie, ne furent plus ſenſibles qu'aux illuſions d'une vanité puérile & aux charmes perfides de la volupté; l'imagination dépravée, allumée par les ardeurs du climat, épuiſa tous les moyens d'outrager la nature & d'abuſer de ſes plaiſirs.

La dégradation des ames fut un peu moins ſenſible dans le Chili, parce que les guerres continuelles qu'on avoit à ſoutenir contre les peuples indigenes empêchoient les progrès du luxe & de la corruption. Mais ces guerres mêmes étoient un fléau toujours renaiſſant, qui prolongeoit l'enfance des colonies & les entretenoit dans un état perpétuel de langueur. Les cultivateurs effrayés par les incurſions fréquentes & ſubites d'un ennemi implacable, dépouillés ſans ceſſe, expoſés à ſe voir maſſacrer dans leurs guérets, toujours incertains de recueillir le fruit de leurs ſueurs & de leurs fatigues, abandonnoient leurs travaux, ou ne s'y livroient qu'avec molleſſe & répugnance.

Ainſi

Ainſi les campagnes les plus fertiles de l'univers ſe couvroient de ronces & demeuroient inutiles & déſertes.

Telles ſont les cauſes qui ont empêché pendant ſi long-temps l'Amérique Eſpagnole de ſe peupler, & qui ont commencé la vengeance des anciens habitans du Mexique & du Pérou. Il étoit réſervé aux Flibuſtiers d'achever dignement cette vengeance & de la rendre éclatante & terrible. Ces aventuriers extraordinaires, qui, par un mêlange bizarre d'héroïſme & de brutalité, ſavoient pratiquer les plus hautes vertus au milieu des forfaits les plus révoltans; ces hommes dignes à la fois de l'admiration & de l'exécration de tous les ſiecles, comptoient parmi les motifs de leurs ravages, le plaiſir de rendre à la nation Eſpagnole tous les maux dont elle avoit accablé les peuples d'Amérique. Jamais le beſoin des commotions fortes n'avoit encore ſi violemment agité le cœur de l'homme; jamais le mépris de la vie ne lui avoit inſpiré une telle audace; jamais l'énergie du courage n'avoit autant multiplié ſes forces naturelles; jamais l'amour de la gloire & de l'indépendance joint au goût effréné de la licence & du brigandage, jamais la ſoif des richeſſes & du ſang humain n'avoient encore répandu ſur la terre une telle épouvante ni engendré des effets ſi prodigieux. La petite Iſle de la Tortue vomiſſoit ſans

ceſſe de ſes ports, des frêles bâtimens qui portoient la terreur dans tous les parages du nouveau Monde. On vit les plus gros vaiſſeaux Eſpagnols fuir devant les barques des Flibuſtiers, comme le daim timide devant le chaſſeur. Les fameux Galions, chargés tous les ans des riches dépouilles du Pérou, devenoient le plus ſouvent la proie de ces Pirates intrépides, toujours ardens à aller à l'abordage & toujours ſûrs de la victoire, quand chacun d'eux n'avoit en tête que vingt ennemis. Par combien de traits de barbarie ces hommes féroces ont-ils dû ſe ſignaler, dans combien de ſang ont-ils dû tremper leurs mains, pour parvenir à inſpirer une telle frayeur! Le découragement devint ſi général que tout le commerce des colonies Eſpagnoles fut interrompu, & qu'elles tomberent de plus en plus dans l'inaction & dans la léthargie. Alors les Flibuſtiers ne trouvant plus ſur les mers d'aliment pour leurs brigandages, firent des deſcentes ſur les côtes & répandirent la conſternation dans les Provinces. Ils pilloient, brûloient, ſaccageoient tout ſans pitié, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge. Armés du flambeau des furies, & du glaive de la vengeance, ils renouvelloient toutes les horreurs de la conquête: ils vouloient exterminer la poſtérité des vainqueurs du Mexique & du Pérou; & cette race dégénérée, avilie

dans la molleſſe, devenue plus foible & plus timide que ſes propres eſclaves, s'abandonnoit lâchement à la peur & mouroit ſans défenſe.

Bientôt l'agriculture éprouva dans les colonies le même ſort que le commerce. Toutes les campagnes furent abandonnées & les colons ſe réfugierent dans les grandes villes & les forteresſes. Mais quels boulevards pouvoient-ils oppoſer à de tels ennemis? Les murs s'écrouloient, les portes ſembloient s'ouvrir d'elles-mêmes à l'approche de Flibuſtiers. Jamais on n'éprouva mieux que l'univers ſeroit à ceux qui ſavent tout oſer, ſi la témérité, qui leur aſſure le ſuccès, ne leur ôtoit pas les moyens de mettre à profit leurs avantages. Toutes les villes, qui renfermoient les dépôts & les tréſors du plus riche commerce du monde, Carthagêne, Porto-Bello, Panama, Vera-Crux, furent bientôt à la merci de ces brigands invincibles, & l'on vit ainſi ſe conſommer la ruine totale des colonies Eſpagnoles.

Voilà donc le fruit des travaux de Colomb, de Cortez & de Pizarre, & des outrages faits à l'humanité pendant deux ſiecles! Une population foible & languiſſante, accablée de miſere ou perdue dans la molleſſe, ravalée au-deſſous des ſujets de Montézume & d'Atahualpa, égorgée à ſon tour par une poignée d'aventuriers. Que deviennent ces monceaux d'or, prix

du sang de tant de victimes ? Les voilà en proie à des hommes sans frein & sans remords, qui ne connoissent de jouissances qu'au sein d'une brutale ivresse ; les voilà dissipés en un moment par les profusions les plus extravagantes & par les excès les plus abominables, qui puissent souiller le cœur humain.

Les Flibustiers sont un fléau-né de la découverte de l'Amérique. Une telle écume ne pouvoit se former que dans les Isles abandonnées & loin de l'œil sévere de la justice ; une telle rage ne pouvoit s'allumer qu'à la vue des trésors du nouveau Monde. Ces richesses funestes sembloient être un poison mortel pour tous ceux qui avoient le malheur de les toucher ou de les voir. Elles avoient causé la perte des Indiens ; plus cruelles que le fer, elles les avoient vengés en avilissant la postérité de leurs vainqueurs : après avoir été l'aiguillon des crimes des Flibustiers, elles servoient d'aliment à leurs infâmes débauches, & les replongeoient bientôt dans la plus affreuse misere. (1) En les exposant à tous les genres de fatigues & de dangers & à des alternatives si fréquentes & si extrêmes, elles les rendoient les plus infortunés des hommes.

---

(1) *Opulentia partura mox egestatem.*
FLORUS.

Quel bonheur en effet pouvoit entrer dans l'ame inhumaine & groſſiere de ces ſcélérats ? Ils ſe baignoient ſans ceſſe dans le ſang ; ils fouloient aux pieds toutes les loix de la nature ; pouvoient-ils en goûter les douceurs & les bienfaits ? En raſſemblant dans un jour toutes les jouiſſances réſervées à une longue vie, ils ne recueilloient que l'amertume, qui accompagne l'abus exceſſif des plaiſirs. Ils n'éprouvoient jamais que les tranſports d'une joie barbare ; & leurs clameurs dans les dépouilles des Eſpagnols reſſembloient au rugiſſement du lion affamé, ou au cri féroce du léopard, à la vue de ſa proie.

On prépare infailliblement de ſanglans outrages à l'humanité, lorſqu'on abandonne un ramas de brigands à leur perverſité naturelle ; & l'exemple des Flibuſtiers n'eſt pas le ſeul, qui en Amérique, ait prouvé cette vérité importante. Les Pauliſtes ont fait au Bréſil une exploſion preſque auſſi funeſte. Ils en ont parcouru toutes les provinces avec le fer & la flamme, & ſont devenus en un inſtant la terreur des Indiens & des Portugais. Les traces ſanglantes, qu'ils ont laiſſées par-tout ſur leur paſſage, ont déſolé les nouveaux colons & n'ont pas peu contribué à étouffer tous les germes de l'émulation & de l'activité. Mais les ravages de ces incendiaires ne ſont pas la ſeule cauſe, qui ait arrêté les progrès des

premieres colonies du Bréſil. Ces établiſſemens portoient déja dans leur ſein des principes de corruption & de foibleſſe, qui ſe développerent avec le temps & rendirent inutiles tous les projets d'amélioration.

C'eſt dans les horreurs d'une guerre de ſoixante ans contre des ſauvages belliqueux & pleins d'audace, que s'eſt élevé le berceau de ces colonies. Leurs forces naiſſantes devoient donc s'épuiſer ſans ceſſe dans les combats & par les rapines & les fureurs d'un ennemi toujours armé pour ſa vengeance. D'ailleurs pluſieurs cauſes, qui ſe ſont oppoſées à la proſpérité des colonies Eſpagnoles, ſe réuniſſoient dans celles du Bréſil, & devoient y produire les mêmes effets. Les grands de la Cour de Liſbonne, qui avoient obtenu la propriété & preſque la ſouveraineté des plus vaſtes domaines, étoient très-avares des avances néceſſaires pour les mettre en valeur & très-prodigues des revenus, qu'ils diſſipoient en Europe au ſein des molles délices & dans tout l'appareil, qui peut flatter un vain orgueil. Ces grands fiefs héréditaires, inaliénables & reverſibles à la couronne, étoient encore moins diviſés & plus étendus que ceux du Mexique & du Pérou; & ils formoient par conſéquent les mêmes obſtacles à la population & à la proſpérité générale. Le commerce étoit de même

interdit aux étrangers & il languiſſoit de même dans les entraves du monopole. Toutes les liaiſons de la Métropole avec ſes colonies s'entretenoient par une flotte, qui partoit tous les ans de Liſbonne & de Porto, & qui, après avoir rempli ſa deſtination au Bréſil, ſe raſſembloit à Bahia pour le retour en Portugal. Ainſi tous les profits de l'agriculture & de l'induſtrie étoient anéantis; parce que la liberté des échanges étoit proſcrite, & que la balance penchoit toujours au préjudice des colons & des conſommateurs du nouveau Monde.

Le commerce interlope offrit pendant quelques années un palliatif aux maux cauſés par le monopole. Mais il attira ſur le Bréſil un violent orage, en dévoilant aux étrangers la foibleſſe des reſſorts & des moyens de défenſe du gouvernement intérieur. Les François s'étoient déja ſignalés dans cette contrée par des actions d'éclat; ils y avoient moiſſonné plus de gloire que de richeſſes, & après avoir répandu beaucoup de ſang, ils s'étoient empreſſés d'abandonner leur conquête comme inutile. Les Hollandois en ſentirent mieux le prix. Ils ſe jetterent ſur une proie ſi riche avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle faiſoit depuis peu partie des domaines de l'Eſpagne, dont ils venoient de ſecouer le joug odieux. Toute la province de San-Salvador ſe ſoumit à la ſeule vue de leur

flotte. Le Portugal épuisé d'avance par les folles entreprises de Sébastien, écrasé sous le despotisme des Espagnols, ses plus mortels ennemis, ne pouvoit gueres espérer de secourir ses colonies. Il étoit forcé de voir que ses malheurs inspiroient une joie secrete à son nouveau souverain, qui les regardoit comme l'unique moyen de parvenir à ce pouvoir absolu, dont il étoit si jaloux. Cependant le desir de réprimer une joie si outrageante ranima les citoyens : toutes les étincelles de ce courage qui avoit élevé si haut le nom Portugais, n'étoient pas encore éteintes : l'amour de la patrie vivoit encore dans tous les cœurs. On leva une armée : on fit les sacrifices les plus généreux & les plus heroïques : au défaut de l'état, les particuliers équipperent une flotte, qui força les Hollandois établis au Brésil de se rendre à discrétion & les ramena tous en Europe.

Mais cette expédition brillante étoit l'effort d'un malade, qui rassemble un moment toutes ses forces & retombe ensuite dans un extrême foiblesse & dans un affaissement voisin de la mort. Les Hollandois restés maîtres de la mer, se dédommagerent à loisir du revers qu'ils venoient d'éprouver sur terre. Aucun vaisseau Portugais ne leur échappa ; & toutes les richesses de cette contrée de l'Amérique abandonnerent la route de Lisbonne, pour

pour prendre celle d'Amſterdam. Les profits de la compagnie des Indes Occidentales devinrent ſi prodigieux, qu'ils l'engagerent à chercher la ſource de tous ces tréſors, & à faire de nouvelles deſcentes dans le continent. Bientôt le Bréſil nagea de nouveau dans le ſang; & les plus fertiles Provinces ſubirent tout-à-coup un joug étranger.

Des conquêtes ſi rapides euſſent entraîné la ruine entiere des colonies Portugaiſes, ſi l'élévation ſubite du Duc de Bragance ſur le trône de ſes peres n'eût changé la combinaiſon des intérêts de l'Europe, & ſi le Portugal ne fût devenu par cet événement inattendu l'allié des Provinces-unies. Les nouveaux vainqueurs du Bréſil s'arrêterent donc au milieu de leur courſe & reſterent en poſſeſſion des domaines, qu'ils venoient d'envahir. Ils ſe repoſerent ſur leurs trophées & négligerent toutes les précautions, qui ſont ſi néceſſaires pour contenir dans l'obéiſſance un peuple nouvellement ſoumis. Un feu mal éteint étoit prêt à cauſer un grand incendie: les colons devoient égorger tous les Hollandois au milieu d'une fête publique. Mais comme la ſédition fut découverte, les conjurés prirent les armes & la guerre ſe ralluma ſans l'aveu des deux Métropoles. Des ruiſſeaux de ſang recommencerent à couler & à inonder encore ces campagnes malheureuſes. En-

fin après un grand nombre de combats & de viciſſitudes, les Hollandois furent de nouveau repouſſés du Bréſil, qui rentra ſous la domination du Portugal pour n'en plus ſortir.

Les colonies languiſſantes, après tant d'efforts & des pertes ſi multipliées, tendoient en vain les bras vers la Métropole, pour lui demander des ſecours & en recevoir de nouveaux principes de vie. Elle étoit trop occupée de ſes propres malheurs, elle étoit en but à un ennemi trop redoutable en Europe, pour étendre ſes ſoins au-delà des mers & s'attendrir ſur le ſort de ſes ſujets du nouveau Monde. Le Portugal déchu de ſon ancienne ſplendeur, ſe vit pour long-temps hors d'état de ſoulager les colons du Bréſil; & loin d'animer leur émulation par des encouragemens & des bienfaits, il multiplia les impôts, les privileges excluſifs & les entraves du commerce. La découverte des mines de diamans & de métaux précieux acheva de tout perdre, en détournant l'activité générale de ſa vraie direction. Ces plaines, qui devoient nourrir une population nombreuſe & fortunée, ſont encore preſque déſertes; ces établiſſemens, qui devoient être une ſource inépuiſable de vraies richeſſes & conſoler l'humanité des pertes, qu'elle a eſſuyées au temps de la premiere conquête, n'ont point ceſſé d'être le théâtre de calamités toujours nou-

velles, & n'offrent encore aux yeux du ſage que le ſpectacle d'une pauvreté ſuperbe.

Les colonies établies par les François & les Anglois dans l'archipel, ſont en général fondées ſur une baſe moins fragile, que les anciennes colonies du nouveau Monde; puiſqu'elles tirent leurs richeſſes de la culture de la terre. Cette ſeule cauſe ſuffiſoit pour les rendre plus utiles au genre-humain & plus floriſſantes que les établiſſemens formés un ſiecle auparavant dans les campagnes fertiles du Mexique & du Pérou. Cependant pluſieurs obſtacles ont ralenti le cours de leurs proſpérités & les ont empêchées de parvenir au degré de puiſſance & de bonheur, qu'elles devoient naturellement ſe propoſer d'atteindre. Leurs premiers fondemens ont été cimentés du ſang des Caraïbes, qui ne ſont pas morts ſans vengeance & ont vendu cher aux perfides Européens des terres, qu'ils étoient prêts à leur abandonner gratuitement, ou qu'ils auroient cultivées de concert avec eux, ſi l'on eut employé la voie de la douceur & de la perſuaſion. Cette premiere cauſe de foibleſſe a été ſuivie de beaucoup d'autres, qui prenoient leur ſource dans la politique des deux Métropoles.

Les Iſles Françoiſes étoient dans l'origine gouvernées preſque ſouverainement par une compagnie, qui avoit ſeule droit d'acheter & de vendre, & qui abuſa

tellement de son privilege, que les habitations eussent été bientôt désertes, si le commerce interlope ne fut venu au secours des colons. Ce remede appliqué par les Hollandois, agit avec tant de promptitude & d'efficacité, que la compagnie se vit à son tour menacée d'une ruine entiere. Au lieu de ces profits excessifs, que son insatiable avidité s'étoit promis, elle languissoit dans l'inaction & trouvoit à peine de quoi satisfaire à ses engagemens envers l'état. Elle fut obligée de céder ses droits à une autre compagnie aussi aveugle qu'elle dans son avarice. Cette nouvelle société fut suivie d'une troisieme, qui obtint la remise du droit annuel, que le gouvernement s'étoit réservé lors de l'établissement du monopole. Mais malgré cette faveur, elle pencha bientôt vers son déclin & finit par la vente de toutes ses possessions.

L'aliénation se fit sous les yeux du gouvernement, qui accorda aux nouveaux acquéreurs des pouvoirs très-étendus & préjudiciables au bonheur public. Les colons supportoient impatiemment le joug de ces petits souverains, qui exerçoient peut-être avec trop d'orgueil une autorité achetée à prix d'argent. Il en naquit des troubles & des dissentions civiles : l'industrie n'osa prendre aucun essor ; l'émulation fut éteinte de plus en plus ; les entraves du commerce furent encore plus

reſſerrées qu'auparavant, & la contrebande continua de faire paſſer toutes les richeſſes des Antilles dans les ports de la Hollande.

Colbert touché de tous ces maux racheta tant de riches poſſeſſions pour les réunir à celles de l'état; mais ce fut encore pour les ſoumettre à l'oppreſſion d'une compagnie de commerce. Heureuſement les avantages ſans nombre, dont on ſe plût à favoriſer ce nouveau monopole, ne purent le garantir d'une chûte prochaine. Le gouvernement anéantit le privilege & fut aſſez généreux pour acquitter les dettes d'une ſociété, qui s'étoit ruinée avec rapidité, en faiſant à la fois le malheur de la Métropole & des colonies. Ainſi le commerce de nos Iſles parut enfin ſortir des liens de l'enfance & reſpirer pour la premiere fois l'air de la liberté.

Mais une partie des eſpérances, qu'on avoit conçues, fut encore trompée, & le gouvernement n'avoit rompu les fers de l'induſtrie, que pour lui en donner d'autres. La France, en ſe réſervant excluſivement le droit d'approviſionner ſes colonies & d'acheter les productions de leur ſol, prit pour empêcher la contrebande les précautions les plus génantes, les plus propres à détruire l'égalité des échanges & à favoriſer le monopole. On concentra dans un petit nombre de ports

tout le commerce de l'Amérique ; on obligea les vaiſſeaux expédiés de la France pour les Iſles de retourner au même port, d'où ils étoient partis. Le cacao ne pouvoit être introduit dans le royaume que par Marſeille, & il étoit ſoumis à un impôt triple de ſa valeur. Il fut d'abord défendu d'employer l'indigo dans les teintures ; & après en avoir permis l'uſage, on le chargea d'une taxe ſi onéreuſe, qu'elle fit l'effet d'une prohibition réelle. Le gingembre, le tabac & le coton, furent aſſujettis de même à des impôts exceſſifs. On inventoit à chaque moment de nouvelles contraintes, qui empêchoient le ſucre des colonies Françoiſes de ſoutenir la concurrence parmi les étrangers. Vers la fin du dernier ſiecle la vente de cette denrée précieuſe ſe borna à la ſeule conſommation du royaume, qui à cette époque ne pouvoit ſe monter qu'aux trois quarts de la réproduction de nos Iſles. La ſurabondance fit néceſſairement tomber d'un quart la culture des cannes à ſucre ; mais avant d'avoir rétabli la balance, elle avilit prodigieuſement le prix de la marchandiſe & le fit deſcendre dans le rapport de trois à un. Une telle révolution fut incomparablement plus funeſte à l'humanité, qu'un incendie, qui auroit conſumé tout-à-coup le quart de nos habitations de l'Amérique.

L'excès du mal fit enfin ouvrir les yeux

& provoqua le remede. Au temps de la régence, on se vit contraint de modérer les taxes & d'établir pour leur perception un nouvel ordre plus conforme à la justice. Les marchandises destinées à l'approvisionnement des colonies furent affranchies de toute imposition. Malgré les loix exclusives qui troubloient encore la liberté des échanges, malgré les entraves qui continuerent à augmenter en pure perte les frais du commerce & le prix des denrées, ces heureux changemens ranimerent de toutes parts la culture & l'industrie. L'activité générale prit un nouvel essor : elle fit des progrès d'autant plus rapides qu'alors les mers étoient purgées de brigands & que les Flibustiers, las de vivre en forcenés, étoient des cultivateurs & des citoyens paisibles. Des jours plus sereins commencerent à luire sur nos Antilles ; & depuis cette époque mémorable, elles ont toujours été l'objet de l'admiration ou de la jalousie des puissances étrangeres.

Les colonies des Isles Angloises élevées dans les bras de la liberté, jettoient déja en Amérique l'éclat le plus brillant, dans les temps où celles de la France resserrées par les chaînes du monopole languissoient encore dans la foiblesse & l'obscurité. Quoique moins favorisées des dons de la nature, elles fournissoient des sucres à la consommation de tous les Royaumes du

Nord de l'Europe : elles voyoient de jour en jour étendre les branches de leur commerce, lorsque le fameux acte de navigation vint tout à coup tarir les sources de leur vigueur & de leur prospérité. En vertu de cet acte, qui fut long-temps regardé comme le chef-d'œuvre de la politique, les seuls vaisseaux Anglois eurent le privilege d'alimenter les colonies de la nation & d'en exporter tous les objets d'échange ; aucune marchandise des isles ne pouvoit être distribuée dans l'ancien Monde, même sur les côtes de la méditerranée, sans aborder auparavant dans les ports de la Métropole. Un tel détour augmentoit sans fruit les lenteurs & les frais de transport & devoit donner aux denrées de l'Amérique Angloise, un désavantage réel dans le marché général de l'Europe. Cependant cette cause n'agissoit que sourdement. Elle ralentit pendant plus d'un demi-siecle les progrès des colonies Britanniques, sans les faire déchoir d'une maniere sensible ; parce que les Isles de la nation rivale étoient alors surchargées de chaînes & d'impôts de toute nature. Ce ne fut qu'au temps, où l'on brisa une partie de ces chaînes, que les Anglois s'apperçurent du déclin de la vente de leurs sucres parmi les étrangers. Alors nos Isles prirent l'ascendant, que doivent naturellement leur donner la fertilité de leur sol & la qualité supérieure des sucres

qu'elles produisent : alors la balance commença à pencher en sens contraire. A la fin du dernier siecle, le débit de la principale denrée de nos colonies étoit borné à la consommation de la France ; tandis que les isles Angloises approvisionnoient une grande partie de l'ancien Monde : mais avant le milieu du nôtre, les sucres des possessions Angloises servoient à peine à la consommation des trois Royaumes, & déja nos Isles fournissoient à l'approvisionnement général.

Voilà une belle expérience, capable d'instruire les siecles à venir & de mettre en évidence le grand principe de la liberté du commerce. Les effets de cette liberté, tant de fois réclamée par les bons citoyens, doivent être beaucoup plus sensibles dans les Isles de l'Archipel Américain, que dans toute autre partie du globe ; parce que les productions de leur sol sont des objets d'exportation & de commerce extérieur &, qu'à l'exception du manioc, on n'y cultive aucune denrée de premiere nécessité. Lorsqu'on met des obstacles à la vente du superflu ou des ouvrages de l'industrie d'une nation, qui se nourrit des fruits même de sa culture, on fait languir quelques branches, on altere le tronc sans lui ôter toute sa vigueur ; mais retenir le commerce des Antilles dans des entraves, c'est couper l'arbre par la racine.

Les gênes & les prohibitions ne ſont pas les ſeuls fléaux, qui doivent paroître plus redoutables dans les Iſles de l'Amérique, que dans le continent. Combien de maux ont-elles éprouvés par les guerres ſanglantes, dont elles ont été ſi ſouvent la cauſe & le théâtre depuis un ſiecle ? Sans ceſſe menacées d'une invaſion, dans la diſette des objets les plus néceſſaire à la vie, miſérables au milieu des plus riches productions, elles voyoient tarir à la fois toutes les mamelles, qui devoient les nourrir. Quels remparts, quelles armées pouvoient les défendre ? Comme l'oiſeau pourſuivi par la faim vient ſe précipiter dans les filets, ſouvent elles étoient contraintes de ſe jetter d'elles-mêmes dans les bras de l'ennemi. Mais de tels malheurs ſont paſſagers ; & dans ces climats la nature s'empreſſe de réparer en peu d'années les pertes & les calamités de la guerre.

Il eſt une autre cauſe, plus féconde en maux de toute eſpece, qui s'oppoſe conſtamment à la proſpérité de la plupart des colonies de l'Amérique & ſur-tout de celles des Antilles ; c'eſt que la terre n'y eſt cultivée que par des mains chargées de chaînes. Je laiſſe aux cœurs froids & avares le plaiſir d'éprouver juſqu'à quel point l'homme peut être abruti, avili ſans perdre l'inſtinct néceſſaire pour exercer ſes bras d'une maniere utile ; je leur laiſſe

le soin d'évaluer les profits qu'on peut faire en trafiquant de la substance de l'homme ; jusqu'à quel degré l'on peut diminuer & altérer ses alimens, sans porter trop d'atteinte à ses forces physiques ; de combien d'amertume on peut l'abreuver sans lui inspirer un dégoût total de la vie ; combien le fouet des bourreaux toujours agité peut suppléer à sa vigueur, à l'émulation & à l'amour du travail ; de combien de châtimens on peut l'accabler sans le porter au désespoir & à la révolte. Tous ces calculs, vraiment dignes des Cannibales, ne peuvent rien établir contre les premiers principes de la raison & l'expérience de tous les âges. Jamais on ne prouvera qu'un attelier de culture, où les hommes sont sous l'aiguillon d'un conducteur impitoyable, & appliqués à l'ouvrage comme de vils animaux, doit rapporter des fruits aussi abondans qu'une terre façonnée par des mains libres.

La liberté personnnelle peut seule animer l'activité générale & inspirer l'envie de perfectionner les arts utiles. Comment des bras accablés sous le poids de leurs fers seroient-ils capables des efforts continuels, qui sont nécessaires pour arracher à la terre ses plus précieuses richesses ? Comment des mains flétries & retenues dans les entraves de l'esclavage pourroient-elles acquérir cette aisance qui rend le travail moins pénible, cette heureuse habitude,

qui apprend la maniere la plus naturelle & la plus avantageuse d'employer les forces ? Comment le génie de l'invention pourroit-il naître au sein de l'opprobre & de la misere, quand on n'entrevoit aucune récompense ni aucun espoir de soulagement ? En vain une crainte basse & servile prendroit-elle la place de l'émulation : la crainte peut produire un effort momentané ; mais elle n'inspire jamais ces nobles élans, qui font surmonter tous les obstacles, cette persévérance dans le travail, qui doit seul enrichir un Etat & nourrir une grande population. Tout est fatigue, quand le cœur est abattu & fermé à l'espérance : les membres sont sans vigueur, quand l'ame est sans courage ; & le champ arrosé des sueurs du malheureux, qui ne doit pas être appellé au partage de ses fruits, demeure frappé de stérilité ou ne donne qu'à regret ses trésors. La main de la nature n'est libérale, elle ne s'épanche avec profusion & sans mesure, qu'en faveur de celui qui la sollicite pour lui-même, & qui n'épargne ni dépenses, ni soins, ni fatigues pour la féconder.

Les colonies du nouveau Monde ne prendront donc jamais l'essor, que sous les auspices de la liberté personnelle ; & le trafic honteux & révoltant que l'homme ose y faire de son semblable ne les conduira jamais à un prospérité constante.

Les motifs, que je viens d'exposer, doivent suffire à ceux, qui n'estiment la félicité publique que par les richesses, & qui rejettent les vertus de la balance des intérêts des nations. Mais il en est d'autres, qui toucheront peut-être les ames généreuses & sensibles, & je ne dois pas les omettre dans un ouvrage consacré à la défense des droits les plus chers de l'humanité.

On voudroit en vain se faire illusion & se rendre sourd à la voix de la nature : en vain s'appuieroit-on sur l'usage de tous les siecles & de tous les peuples, sur l'autorité ou le silence de quelques Ministres prévaricateurs d'une Religion sainte : jamais on ne pourra se persuader qu'un homme devienne avec justice la propriété d'un autre homme, & qu'on ait le droit de le vendre, de l'acheter, de le traiter comme une piece de bétail. Quand l'auteur de toutes choses a voulu signaler sa puissance en créant l'homme ; quand il a dit, faisons l'homme à notre image ; quand il a daigné l'inspirer de son souffle divin ; quand il lui a donné une ame immortelle, capable de le connoître & de l'adorer, ne lui a-t-il pas remis le sceptre de l'univers? L'a-t-il destiné à ramper dans l'opprobre & dans l'esclavage ? Tous les individus de l'espece humaine reçoivent en naissant le cachet de la liberté : il est empreint sur ce front, où siege la pensée : il brille dans ces yeux

élevés pour contempler le ciel ; il eſt gravé dans ce cœur formé pour ſentir & pratiquer la vertu. C'eſt donc faire à l'homme l'injure la plus atroce que d'imprimer ſur ſon corps les marques flétriſſantes de la ſervitude : c'eſt donc attenter aux droits les plus ſaints que de lui ôter le libre uſage de ſa volonté, de lui ravir la propriété de ſa perſonne.

Nous ſommes tous ſortis de la main du même créateur, qui nous appelle au même héritage : nous éprouvons malgré nous un penchant qui nous rapproche mutuellement. Il faut être pervers, ou enivré d'un fol orgueil, ou aveuglé par le plus vil intérêt, pour méconnoître les nœuds ſacrés qui doivent nous unir. Cette indignation involontaire, qui nous ſaiſit à la vue du foible opprimé par le fort, cette émotion, ce friſſonnement univerſel que nous cauſe la préſence d'un homme ſouffrant, ne ſont-ils pas des ſignes certains que la nature veut nous identifier avec nos ſemblables ? Cette voix intérieure, qui nous avertit de la nobleſſe de notre origine, ne nous crie-t-elle pas en même tems de nous reſpecter dans autrui ? Eh quoi ! l'injuſtice, l'abus de la force, l'effuſion du ſang humain vous font horreur ; & vous ne rougiſſez pas de mutiler l'ame de votre frere, de l'abreuver de fiel & d'ignominie, de le réduire à la condition de la brute ? Cruels, ignorez-vous

donc que les coups les plus funeſtes, qui puiſſent frapper le cœur de l'homme, ſont ceux qui abattent ſon courage & le dépouillent de ſa dignité ? Ignorez-vous que le plus grand des crimes, c'eſt d'avilir le genre-humain & de rompre tous les liens qui l'attachent à la vertu ?

L'injuſtice eſt toujours fertile en vains prétextes : elle eſt aſſez aveugle pour croire qu'elle ſe dérobe à tous les yeux en ſe mettant ſous un amas de ſophiſmes. On a oſé avancer que l'homme étant maître de ſa perſonne, il pouvoit la vendre & l'aliéner, & que c'eſt en vertu d'une telle aliénation, qu'un grand nombre d'eſclaves Africains ſont tombés dans les fers. On n'a pas eu honte de dire que les autres ſont devenus eſclaves par droit de conquête & que la loi, qui autoriſe le conquérant à les vendre, entraîne avec elle le droit du marchand pour les acheter. On a même pouſſé la diſſimulation & la fauſſe pitié, juſqu'à prétendre que les Negres couloient en Amérique des jours plus heureux que dans leur patrie, & qu'ils devroient bénir le jour qui les a vu paſſer ſous la puiſſance des tendres & ſenſibles Européens. Suſpendons un moment, s'il eſt poſſible, l'indignation qui nous tranſporte & tâchons de peſer ces raiſons dans la balance de la juſtice & ſous les yeux de la vérité.

Vendre ſa perſonne & ſa liberté eſt un

acte de folie, qui, selon toutes les loix divines & humaines, ne peut produire un engagement réel. Si la Providence nous a confié le dépôt de notre conservation, si nous ne pouvons sans crime altérer un dépôt si précieux, il ne peut être permis de nous dégrader nous-mêmes, ni de renoncer aux prérogatives essentiellement attachées à notre nature. Celui qui vendroit sa liberte, seroit donc aussi coupable & aussi insensé que celui qui consentiroit sans nécessité à perdre un de ses membres ou sa vie même. Les loix mettent des bornes aux profusions & aux libéralités extravagantes. Elles sont si attentives pour prévenir & empêcher la ruine entiere d'un dissipateur! Deviendroient-elles muettes & sans force, quand il s'agit d'un bien inestimable, & sans lequel tous les autres n'ont plus de paix.

Aucun contrat ne peut être légitime, sans qu'il y ait égalité de valeur entre les deux objets d'échange : la lésion manifeste annulle toute espece d'obligation. Or, quel bien peut entrer en comparaison avec le prix de la liberté ? D'ailleurs quand on pourroit découvrir un tel trésor, il ne rendroit pas encore le contrat valable; puisque l'esclave, en renonçant à la propriété de sa personne, ne pourroit se réserver celle de ses biens, & que l'acheteur deviendroit à la fois possesseur des deux objets d'échange. Quand donc il seroit

roit vrai que des malheureux accablés ſous les coups du ſort & ſéduits par l'eſpoir d'un état plus ſupportable, auroient mis leur liberté à prix, ou ſeroient venus d'eux-mêmes au devant des chaînes de l'eſclavage, cette action devroit être regardée comme l'effet de la démence & de la ſurpriſe & ne pourroit jamais établir un droit légitime.

Mais n'altérons point les faits & rendons témoignage à la vérité. C'eſt la force qui fait les eſclaves en Afrique; c'eſt la force qui les arrache à leur patrie, & c'eſt elle encore qui les retient dans les fers en Amérique. Quel droit peut donc juſtifier une telle violence; Seroit-ce le droit de la guerre? Juſqu'à quand chercherons-nous à excuſer des barbaries par d'autres barbaries? Je n'ignore pas que des compilateurs de loix ont voulu conſacrer l'eſclavage par le droit qu'a le vainqueur d'égorger ſes captifs, & par la clémence qu'il montre en ſe contentant de les charger de chaînes. Je n'ignore pas non plus que chez les Antropophages on dévore les priſonniers de guerre dans des feſtins publics: & l'autorité d'un peuple, qui mange les hommes, doit être d'un grand poids pour ceux, qui les vendent & les oppriment. Mais malgré l'opinion des Cannibales & quelques érudits, je ne puis m'empêcher de ſentir qu'il eſt barbare & lâche de maſſacrer un ennemi

désarmé, qui se met à la merci de son vainqueur. Je veux que la fureur des combats ne connoisse point de bornes & que dans l'état de guerre une nation puisse poursuivre à outrance la nation ennemie, jusqu'à la réparation du tort ou de l'injure qui a fait prendre les armes. Quelque étendue qu'on veuille donner à ces principes, ils ne pourront jamais légitimer les cruautés inutiles & commises de sang-froid; & le massacre des prisonniers seroit une atrocité révoltante aux yeux de tous les peuples civilisés. Ce droit n'étant donc qu'illusoire & contre la nature, il ne peut devenir la base du droit d'attenter à perpétuité sur la liberté de l'homme & de le réduire à l'état de la brute.

D'ailleurs si le captif devoit toujours porter ses fers, le vainqueur poursuivroit sa vengeance après la réparation de l'injure & les horreurs de la guerre se prolongeroient dans la paix. L'homme dans l'état de la guerre aura, si l'on veut, à l'égard de son ennemi le droit qu'a le lion de déchirer les animaux destinés à sa nourriture : mais quand la faim du lion est assouvie, il sommeille & laisse respirer les habitans des forêts. De même, quand la soif de la vengeance & du sang humain est étanchée, quand le démon de la guerre est endormi, tout doit rentrer dans l'ordre, tout doit jouir des fruits de la paix & des bienfaits de la nature.

Rien ne peut donc autoriſer l'eſclavage perpétuel. Ces raiſons acquierent encore une nouvelle force, ſi le vainqueur a entrepris une guerre évidemment injuſte, & ſur-tout ſi le ſeul motif des hoſtilités eſt de faire des captifs. Or, on ne peut nier que ce ne ſoit là l'unique mobile de tous les troubles, qui agitent les petites nations de la Guinée. L'envie de faire des eſclaves y eſt dégénérée en fureur : elle arme les peuples les uns contre les autres, les ſouverains contre leurs ſujets, les peres contre leurs enfans : elle a rompu dans ces climats tous les liens de la politique, de la ſociété, de la nature. Depuis que nous avons inſpiré à ces peuples le goût des bagatelles de l'Europe & de l'Aſie, depuis que nous leur avons donné une foule de beſoins factices, que le fort ne peut contenter qu'en vendant le foible, aucune vertu n'habite plus parmi eux, il n'y regne que la défiance, la trahiſon & l'épouvante. Graces aux ſoins de notre induſtrie inſinuante & active, les côtes, qui nourriſſoient une population nombreuſe, ſe ſont changées en déſerts : & nous recueillons ſans remords le fruit des crimes que nous avons fomentés ! Nous avons allumé une guerre inteſtine, qui ne s'éteindra que par l'anéantiſſement de tous les peuples indigenes de ces contrées : & nous oſons citer en notre faveur le droit de la guerre ! Nous avons mis le

feu à l'édifice : & nous nous croyons autorisés à charger de fers les malheureux, qui s'échappent des flammes ! Et nous vantons notre douceur, nos vertus compatissantes ! Mêlant l'insulte & l'ironie amere à la plus noire des injustices, nous pouvons sans rougir prétendre que le sort de nos negres est plus fortuné qu'il ne l'auroit été en Afrique !

Ames sensibles & généreuses, ô vous tous, qui conservez encore quelque respect pour la justice & la vérité, suivez donc, si vous en avez le courage, ces malheureux Africains depuis les lieux, qui leur ont donné le jour, jusques aux champs cultivés de leurs mains & arrosés de leurs sueurs. Soyez témoins des ruses perfides, des violences inouies dont on use pour les faire tomber dans le piege & les mettre dans les entraves avilissantes de la servitude. Souvent surpris au milieu d'une paix profonde, trahis par ce qu'ils ont de plus cher, ils se voient arracher de leurs foyers & enlever sans distinction de sexe ni d'âge. On étouffe leurs cris par les moyens les plus cruels & les plus révoltans. On les livre à des hommes farouches & avares, dont le cœur d'airain est à l'épreuve de la pitié, de la honte & du mépris public. On les charge de vivres ; on les attache à des jougs pesans & odieux ; on leur passe la tête dans des fourches infâmes, pour les conduire l'es-

pace de deux ou trois cens lieues, au milieu des sables arides & brûlans. Arrivés sur la côte, ils sont jettés & entassés dans le fond d'un vaisseau, où ils ne respirent qu'un air fétide & meurtrier. Exposés à toutes les maladies putrides, souvent enchaînés comme des bêtes féroces, privés de toutes les douceurs qui peuvent faire supporter le fardeau de la vie, abandonnés aux regrets, aux ennuis, à la terreur, à l'incertitude du sort qui les attend, ils passent le tems de l'embarquement & d'une longue traversée dans les angoisses & les convulsions du désespoir. Les voilà enfin parvenus aux tristes lieux, qui doivent être pour eux un exil éternel. Ils sont étalés dans les marchés publics, & soumis à l'examen le plus humiliant: on leur applique un fer chaud sur les mamelles & sur les bras; on leur imprime des flétrissures ineffaçables. Quel sort leur est donc réservé? Une demeure incommode & mal-saine; des alimens grossiers, qui suffisent à peine pour retenir le souffle de la vie; des travaux pénibles sous un ciel brûlant; point de lit pour reposer leurs membres fatigués, point de vêtemens pour se garantir des traits enflammés du soleil & des fraîcheurs de la nuit; des privations de toute espece, des châtimens arbitraires, honteux & cruels. Ames sensibles, soyez témoins de tous ces maux, si vous pouvez en supporter le dou-

loureux ſpectacle, & jugez à quel prix ſont achetées les jouiſſances, que nous procure le commerce de l'Amérique.

Si les Negres du nouveau Monde ſont plus heureux qu'en Afrique, pourquoi tendent-ils ſans ceſſe les bras vers leur patrie? Pourquoi cette idée chérie les ſuit-elle par-tout? Pourquoi leur unique conſolation eſt-elle de reſſuſciter un jour dans les lieux, qui les ont vu naître? S'ils ſont heureux, d'où viennent des chagrins rongeurs qui les conſument, cette triſteſſe profonde qui les accable, ce dégoût des alimens & de la vie, ce ſommeil peſant, qui eſt preſque toujours l'avant-coureur de la mort? S'ils ſont heureux, d'où peuvent naître tant de marques éclatantes d'un affreux déſeſpoir, ces fréquens ſuicides, ces haines implacables, ces vengeances terribles, dont on trouveroit à peine quelques exemples dans les tems les plus barbares? S'ils ſont heureux, pourquoi les meres ſe condamnent-elles à la ſtérilité, ou étouffent-elles le fruit de leurs entrailles? S'ils ſont heureux, pourquoi leur régénération ne peut-elle réparer les ravages du tems, & leur race ſe détruit-elle dans une progreſſion effrayante? Pourquoi ne reſte-t-il pas en Amérique la ſixieme partie des neuf millions de Negres arrachés à l'Afrique? Hommes cruels, ceſſez donc de faire l'apologie du crime ſous le maſque de la modération & d'une

pitié feinte ; ce seroit mentir à vous-même & à l'univers, que de vouloir pallier l'outrage fait à l'humanité par l'esclavage des Negres, & de chercher à déguiser les maux qui accablent ces victimes déplorables de notre avarice. A qui pourriez-vous en imposer, quand les faits les plus authentiques réclament, quand tous les sentimens du cœur se soulevent, quand la nature entiere s'accorde pour vous condamner & vous confondre ?

L'oppression, sous laquelle on fait gémir les esclaves de l'Amérique, doit souvent les porter à la révolte, ou leur inspirer le desir de recouvrer par la fuite une liberté, qu'on leur a ravie par la violence. Aussi les loix sont-elles sanglantes & terribles contre le Negre fugitif : il est permis de tirer sur lui comme sur une bête fauve, & tout homme peut être juge & bourreau à son égard. Mais l'impatience du joug & l'amour de la liberté triomphent souvent des précautions tyranniques des blancs, & font braver la terreur que la loi imprime. Le désespoir franchit toutes les barrieres & transporte l'esclave dans les forêts & sur des rochers inaccessibles, d'où il revient inopinément fondre sur les habitations & y porter la flamme & les ravages. Tous les objets, qui s'offrent dans son passage, sont dévoués à sa faim, à sa vengeance, à sa fureur. On le poursuit alors ; on cherche à laver tant d'in-

jures dans son sang ; on le dévoue à son tour à des supplices inouis. Ainsi des violences attirent des violences plus atroces. Ainsi, loin de chercher à guérir les plaies de l'humanité, la méchanceté de l'homme les envenime & les déchire.

C'est sur-tout la Jamaïque, qui a été le théâtre de ces horreurs : c'est là sur-tout, que les Negres révoltés ou fugitifs ont été livrés à des tourmens, que tout l'art des Busiris n'auroit pu inventer. Comment l'Anglois, si fier de sa liberté, peut-il se plaire à appésantir le joug sur ses esclaves ? Aucune nation ne les traite avec tant d'orgueil & ne les accable d'un mépris si amer. Aucune nation n'a eu à rougir d'avoir exercé envers eux tant de barbaries. Eh quoi ! ce peuple si jaloux de soutenir la dignité de l'espece humaine, croit-il donc qu'on peut verser sans remords le sang qui coule dans le corps de l'homme noir, & que l'ame qui y habite n'est pas sensible & immortelle ?

L'avarice cause dans les colonies Hollandoises les effets funestes que produit l'orgueil à la Jamaïque. Les Negres y sont réduits plus qu'ailleurs à une nourriture grossiere, mal-saine & insuffisante ; ils y sont livrés à des travaux plus pénibles, à des traitemens plus rigoureux. Leur misere est extrême, sur-tout dans les établissemens de la Guianne ; parce que l'insalubrité du climat rend leurs maux plus intolérables,

intolérables & que la facilité de l'évasion dans les forêts immenses a fait augmenter la sévérité & la tyrannie des loix. S'il se trouve jamais une main assez hardie pour oser détendre le ressort de la liberté depuis si long-tems & si violemment comprimé, c'est des montagnes bleues de la Jamaïque, ou des déserts de la Guianne, que partira ce coup épouvantable.

Les loix barbares, qui asservissent une espece d'hommes à un autre espece, tendent à les dégrader toutes deux à la fois. Si l'habitude de tout souffrir éloigne les passions nobles & grandes, si l'esclavage éteint tous les sentimens généreux; l'habitude de tout oser, de commander en tyran, d'exprimer à son gré la substance du malheureux, détruit le penchant de la bienfaisance, ferme le cœur à la pitié, altere & obscurcit tous les principe de l'équité naturelle. Comment conserveroit-on quelques idées de justice, quand chaque jour & sans remords on foule aux pieds ses loix les plus saintes. Comment chériroit-on l'humanité, quand on l'outrage sans cesse, quand on insulte à ses plaintes ou qu'on la force d'étouffer ses soupirs, quand on imprime sur elle le déshonneur & l'opprobre, quand on la dépouille de sa plus noble prérogative & qu'on la fait ramper dans la bassesse? Sans le spectacle continuel de l'humanité flétrie, sans les abus d'une tyrannie absurde, les

hommes libres des Antilles formeroient une nation généreuſe & deſtinée aux plus grandes choſes. Ils ſont naturellement braves, ſpirituels, entreprenans, jaloux de leur liberté, ennemis de l'avarice. Mais toutes ces qualités brillantes ſont ternies par des caprices, par des accès de colere, par des traits d'une vanité puérile, par des mouvemens d'une cruauté froide. Ils ont au degré le plus exceſſif tous les défauts des enfans élevés dans la maiſon paternelle, qui n'ont pas ceſſé d'être entourés de vils flatteurs & de valets ſoumis. Sans commiſération pour les foibleſſes & les ſouffrances des malheureux, ils traitent, même en Europe, les dernieres claſſes de citoyens comme des animaux de labour. Ils en exigent les ſervices les plus abjets. Fiers & pleins d'eux-mêmes, ils employent rarement ces manieres obligeantes, cette affabilité, qui conſole le foible & adoucit aux yeux de l'indigent l'inégalité des rangs & des fortunes. C'eſt ainſi que le naturel le plus riche s'altere par l'abus d'un pouvoir injuſte; & qu'en outrageant l'humanité, on ſe dépouille ſoi-même des qualités précieuſes, qui ennobliſſent le cœur & font le charme de la vie.

C'eſt un grand malheur pour le genre-humain, que d'accroître le nombre des hommes chargés par état de tyranniſer le foible & de l'avilir. Si les mœurs des

geoliers & des bourreaux devenoient communes, la terre seroit pour l'homme sensible un séjour d'horreur. Que faut-il donc penser de cette foule de marchands d'hommes, qui désolent les côtes d'Afrique, de ces armées employées à la traite & au transport des Negres, de ces conducteurs d'atteliers de culture, dont les bras ne s'exercent que pour frapper & flétrir l'humanité ? Que d'hommes employés à tourmenter l'homme ! Hélas ! n'est-ce pas assez pour le genre-humain d'avoir à souffrir les maux attachés à sa nature ? Ne lui suffit-il pas d'avoir été si long-tems en proie aux conquérans, aux exacteurs, aux tyrans de toute espece ? Et n'est-il pas tems que la société rejette de son sein toutes les professions qui endurcissent le cœur, qui donnent à chaque moment l'exemple révoltant de la cruauté, & qui empêchent les vertus douces de germer & de consoler le monde ?

L'esclavage, qui regne en Amérique, devient une source intarissable de corruption & de désordres. Il fournit à la dépravation des mœurs une foule de ministres, d'instrumens & de victimes. Dirai-je que l'homme libre abuse avec indignité de la femme esclave & qu'il en fait impunément l'objet de ses penchans les plus déréglés ? Peindrai-je la pudeur sans voile, la volupté sans frein, la débauche sans honte ? Exposerai-je les ou-

trages faits à la nature, les odieux raffinemens inventés pour remedier à la satiété des plaisirs devenus trop faciles ?

Tendre & généreux Las-Cazas, est-ce vous, qui avez conçu la premiere idée d'appliquer les Negres à la culture de l'Amérique ! Faut-il que le desir de rompre les fers de vos Indiens chéris vous ait inspiré un projet si funeste au genre-humain ? Pouviez-vous ne pas prévoir que les cruels dévastateurs du nouveau Monde feroient périr les malheureux Africains sous un joug accablant ? Ombre respectable & sacrée, descendez un moment des célestes demeures, & voyez tous les maux sortis de cette source féconde. Voyez la Guinée déserte & désolée, l'Amérique souillée de crimes, l'humanité foulée aux pieds de toutes parts, la justice méconnue, les bonnes mœurs profanées, la nature avilie.

Si dans l'Amérique, si sur cette terre tant de fois arrosée de sang humain, le bonheur & la vertu peuvent encore habiter, ce n'est que parmi les peuples ; qui cultivent eux-mêmes leurs champs & qui confient à des mains libres tous leurs travaux utiles. Il se trouve au nouveau Monde plusieurs colonies de cette espece, & c'est uniquement dans leur sein qu'est déposé le germe de toutes nos espérances. Je ne parle point ici des habitans, que la France a voulu donner à la Loui-

ſianne, au tems du ſyſtême de Law. Toutes ces malheureuſes victimes de la crédulité, du délire national, & des illuſions d'un miniſtre inſenſé, ont langui dans l'abandon & dans la miſere, & n'ont vu les rives du Miſſiſſipi, que pour y terminer une vie licentieuſe & conſumée dans la débauche. Je ne parle point des cultivateurs, que nous avons envoyés à l'iſle de Cayenne & ſur les côtes de la Guianne. Des projets mal conçus, des meſures mal priſes, des infidélités inconcevables les ont détruits en arrivant dans ces contrées funeſtes. Ils ſont morts, dévorés par les ſerpens, par les inſectes, par le climat, par les vautours à face humaine, qui étoient chargés du ſoin de leur conſervation. C'eſt au Nord ſeul de l'Amérique, c'eſt peut-être dans les régions les moins fertiles de cette partie du monde, que les yeux de l'homme ſenſible pourront jouir du ſpectacle enchanteur de la proſpérité, & qu'ils rencontreront des colonies floriſſantes & nombreuſes.

Cependant ces établiſſemens ne ſont point encore parvenus au plus haut degré de bonheur & de puiſſance : des obſtacles trop violens & trop multipliés ſe ſont oppoſés à leurs ſuccès. Les guerres vives & continuelles, que les François du Canada eurent à ſoutenir contre des Sauvages courageux & féroces & contre

les nations rivales de la France, épuiſoient leurs forces & les empêchoient de ſe livrer à la culture & aux arts utiles. La partie la plus active de la colonie étoit employée, pendant les courts intervalles des hoſtilités, à parcourir les forêts pour acheter des fourrures précieuſes ; & ce commerce, borné par ſa nature & reſtreint encore davantage par les entraves du monopole, ne pouvoit ſuffire à la ſubſiſtance d'une grande population. A peine ces contrées immenſes nourriſſoient-elles vingt mille François, à la fin du regne du Louis XIV. Alors on encouragea les défrichemens & la culture ; la paix d'Utrecht étendit ſa douce influence juſques ſur l'Amérique ; & les nouveaux habitans du Canada ſe livrerent un peu davantage aux occupations ſédentaires & productives. Mais cette activité naiſſante ne fit que des progrès très-lents, parce que l'eſprit militaire dominoit trop parmi ce peuple né au milieu des alarmes & nourri ſous les drapeaux. Comme les terres avoient été diſtribuées à des guerriers plus avides des lauriers de Bellone que des gerbes de Cerès, chaque famille recueilloit à peine de quoi ſe nourrir & ſubſiſtoit en grande partie du produit de ſes troupeaux. Le moindre des habitans préféroit une oiſiveté ſuperbe à une aiſance achetée par des travaux pénibles, & il auroit dédaigné de ſe mettre aux gages

d'autrui. Les courſes, les danſes, les jeux & les exercices militaires charmoient tous les loiſirs & faiſoient l'objet de tous leurs vœux. La longueur & l'âpreté des hivers, qui enchaînoient tous les bras, augmentoient encore le penchant de la pareſſe & le goût des paſſe-temps frivoles; de ſorte qu'on ne vit s'élever au Canada aucun attelier de culture un peu conſidérable, ni aucune manufacture floriſſante.

Le gouvernement donnoit encore une nouvelle énergie à la paſſion dominante des Canadiens, en multipliant les ennobliſſemens, les diſtinctions & les marques d'honneur. Il favoriſoit le goût d'un luxe ruineux par des graces pécuniaires, qui procuroient une aiſance paſſagere & inſpiroient le mépris des travaux productifs. D'ailleurs les chefs revêtus du pouvoir ſuprême croyoient plutôt commander aux ſoldats d'une citadelle qu'à des citoyens libres. Tout étoit aveuglement ſoumis à leurs volontés: tout offroit l'image d'un gouvernement militaire. Quelquefois la colonie étoit expoſée aux abus d'une puiſſance ſans bornes, à des coups d'autorité, qui l'ébranloient juſque dans ſes fondemens. Les arts de la paix ne pouvoient fleurir au milieu de l'appareil de la guerre; & l'induſtrie épouvantée par le bruit des armes reſtoit inactive & languiſſante.

Malgré toutes ces cauſes de foibleſſe,

la population faisoit des progrès assez sensibles, par les bons effets de la salubrité du climat & de la fertilité naturelle des terres sur les bords des lacs & du fleuve Saint-Laurent. Dans l'intervalle de cinquante ans, le nombre des habitans s'est accru dans le rapport de deux à neuf; & la colonie contenoit environ quatre-vingt-dix mille hommes, lorsqu'elle est passée sous la domination de l'Angleterre. Puisse-t-elle prospérer sous ces loix étrangeres & se consoler un jour d'être arrachée des bras d'une mere-patrie, qu'elle a dû chérir! Puissent les Anglois, instruits par leurs propres infortunes & par des pertes immenses, adoucir l'amertume d'une séparation si douloureuse, en lui prodiguant les plus tendres soins, sur-tout en éloignant d'elle les chaînes pesantes, dont ils vouloient accabler leurs autres colonies du nord de l'Amérique!

L'univers a sans doute assez retenti des plaintes des Anglo-Américains contre leur ingrate patrie; & je croirois superflu de décrire les détails de leurs longs malheurs & de la révolution rapide, qui les a conduits à la liberté. Ces hommes généreux ne s'étoient réfugiés en Amérique que pour se soustraire aux persécutions du fanatisme & aux dissentions civiles, qui déchiroient l'Angleterre. Après avoir été long-tems agités eux-mêmes par les accès de leur humeur sombre & mélancolique,

& par les reſtes de ſuperſtition, qu'ils avoient emportés de leur terre natale; après avoir, dans des guerres entrepriſes contre les ſauvages, arroſé de leur ſang les campagnes défrichées par leurs mains, ils avoient partagé toutes les querelles de leur Métropole avec les autres nations de l'Europe, & s'étoient épuiſés pour la ſoutenir dans ſes revers, ou pour étendre ſes conquêtes & la gloire de ſes armes. Ils avoient ſouffert patiemment le joug, que leur impoſoit l'acte de navigation : ils avoient vu, ſans murmurer, toutes les nations étrangeres exclues du commerce de leurs denrées, l'Angleterre tenir ſeule la balance des prix de tous leurs échanges. N'étoit-ce pas aſſez de tous ces ſacrifices ? Falloit-il encore voir aggraver le fardeau par une multitude d'impôts arbitraires & par des actes réitérés de violence & d'oppreſſion ? L'excès de juſtice excita une convulſion terrible & rompit tous les liens qui attachoient les colonies à leur Métropole Las d'être les eſclaves de leurs égaux & de lutter contre la tyrannie de leurs concitoyens & de leurs freres, les Anglo-Américains leverent enfin l'étendard de l'indépendance. Que pourroit-on dire de plus véhément & de plus noble, que les manifeſtes dont l'Amérique ſeptentrionnale remplit le monde à cette époque mémorable ! Quelle éloquence peut être comparée à celle des cœurs

long-tems opprimés, qui rompent leurs chaînes & commencent à sentir la divine influence de la liberté ! Quel plus auguste langage que celui d'une nation, qui est intimément pénétrée du sentiment de la dignité de l'homme, & qui leve tout-à-coup un front libre & déclare à la face de l'univers, qu'elle ne veut désormais dépendre que de Dieu seul ! Tout ce que la raison & la sagesse ont de plus imposant, tout ce que le génie & la vertu ont de plus sublime, tout ce que le courage & la valeur ont de plus héroïque, fut mis en œuvre pour soutenir une résolution aussi vigoureuse, aussi digne des regards & des secours de l'Eternel. Il en coûta sans doute bien du sang, bien des fatigues, des pertes & des larmes pour achever cette entreprise grande & périlleuse. Mais que tous sacrifices sont doux, quand ils obtiennent un prix aussi glorieux, quand ils sont récompensés par le bonheur public & par tous les avantages attachés à la liberté !

La France, aigrie par des blessures récentes & encore ouvertes, avoit vu de loin se former cet orage redoutable ; elle l'avoit vu s'approcher & prêt à fondre sur sa rivale. Elle unissoit sans doute ses vœux secrets à ceux des Anglo-Américains : elle avoit comme eux des pertes à réparer, des affronts à venger. Leur cause étoit d'ailleurs si belle, si digne

d'intéreſſer tout les cœurs généreux ! La France couvrit tout-à-coup l'Océan de ſes flottes ; elle ſe joignit à l'Eſpagne pour déployer les forces navales les plus formidables, qui euſſent jamais étonné les nations. Le grand ouvrage de l'indépendance des colonies angloiſes fut enfin conſommé, & le ſceptre des mers arraché des mains de l'Angleterre.

Voilà donc au ſein de l'Amérique près de trois millions d'hommes heureux & libres, robuſtes & vertueux. Leurs cœurs ont encore leur pureté native & ne connoiſſent ni les froides jouiſſances de la vanité, ni les rafinemens de la molleſſe, ni les ſéductions des arts corrupteurs. Ils ont parmi eux des guerriers magnanimes, des hommes d'Etat, des Légiſlateurs, des Philoſophes. Tous ces génies tutélaires veillent au maintien de la force publique, à l'obſervation des loix & à la conſervation des mœurs : ils font reſpecter la nation au dehors & les droits de l'humanité & de la juſtice au dédans : ils inſpirent, par leurs préceptes & par leurs exemples, l'amour de la concorde & de l'égalité, le goût de la modération & des plaiſirs de la nature, les vertus douces & paiſibles, qui embelliſſent la vie. Les terres, qui reſtent encore à défricher, offrent un champ immenſe à la population, dont les grogrès ſont ſi rapides dans ces climats qu'elle ſe double tous les vingt-cinq

ans, lorſqu'elle n'eſt point arrêtée par des déſordres politiques. Quelle perſpective raviſſante, & que l'œil contemple avec délices les hautes deſtinées, qui ſemb'ent réſervées à ce peuple généreux! Puiſſe-t-il par ſes vertus & par ſon bonheur conſoler un jour l'humanité des flétriſſures de l'eſclavage & des vengeances terribles que le ciel a fait éclater ſur les conquérans de l'Amérique & ſur ſes nouveaux habitans! Puiſſe-t-il par ſa puiſſance & ſon activité, réveiller les colonies Eſpagnoles & Portugaiſes du ſommeil léthargique qui les accable, & diſſiper la langueur funeſte qui enchaîne tous les principes de la fécondité dans les campagnes les plus fertiles de l'univers! Puiſſe-t-il, par les relations immenſes de ſon commerce, donner une nouvelle valeur aux productions de notre ſol & de notre induſtrie, & faire oublier à l'Europe les fruits amers, qu'elle a recueillis de la découverte de l'Amérique.

Fin de la Premiere Partie.

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMERIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

L'INFLUENCE

DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE

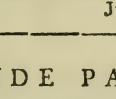
SUR LE BONHEUR

DU GENRE-HUMAIN.

PAR M. l'Abbé GENTY, *Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au College Royal de la même Ville, & Secrétaire-Greffier de l'Assemblée Provinciale de l'Orléanois.*

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
JUV. *Lib. II. Sat. 6.*

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez NYON l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMERIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE HUMAIN.

V.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à l'Europe ?

TOUT sembloit annoncer aux nations Européennes, que cette découverte les rendroit plus floriſſantes, & qu'en ouvrant une carriere ſans bornes à l'activité, à l'induſtrie & aux eſpérances de l'homme, elle déploieroit en même temps au ſein de l'ancien Monde de nouveaux reſſorts & de nouveaux moyens de puiſſance &

de bonheur. En effet, les manieres les plus certaines de faire prospérer les états, sont de perfectionner la raison universelle, de diriger les mœurs vers la bienfaisance, de répandre l'aisance dans toutes les parties de l'ordre social, d'accroître la population en rendant plus nombreux & plus variés les moyens de subsistance. Or tels sont les fruits, que l'Europe devoit se promettre de la découverte de l'Amérique, si la sagesse, la modération & la justice eussent présidé à toutes les entreprises, qui ont accompagné cette révolution.

Le genre-humain avoit été plongé dans l'ignorance & la barbarie, depuis la destruction de l'Empire Romain, jusqu'à la fin du onzieme siecle; & le génie de Charlemagne & d'Alfred avoit à peine fait luire quelques éclairs dans cette nuit obscure & presque universelle. Si des étincelles du feu sacré brilloient encore chez les Grecs & les Arabes, elles s'éteignoient dans de vaines disputes & dans des recherches puériles. Un bigotisme étroit & pusillanime étouffoit à Constantinople les restes précieux des sciences & des beaux arts, & appliquoit tous les esprits à des discussions épineuses & inintelligibles sur les dogmes de notre sainte religion, qu'il faut croire dans la simplicité du cœur, mais qu'il est téméraire & insensé de vouloir pénétrer. Les com-

mentateurs d'Aristote faisoient parmi les Arabes le même effet que les Théologiens parmi les Grecs : ils dissipoient dans des spéculations stériles le dépôt des lumieres conservé avec tant de soins par les Califes ; ils émoussoient la subtilité naturelle de leur génie sur des mots vuides de sens & sur des questions futiles & insolubles.

C'est cependant de ces deux peuples, que nous avons reçu les premieres lueurs, les premiers traits, qui ont percé les ténébres épaisses, où nous étions ensévelis : c'est vers l'orient & le midi, qu'on a vu paroître le foible & long crépuscule du beau jour, qui est venu depuis nous éclairer. L'enthousiasme religieux, qui transportoit les chrétiens dans les lieux où les mysteres les plus augustes de la religion se sont accomplis, la fureur guerriere, qui tourmentoit l'Europe, & qui devint d'autant plus ardente & générale qu'elle trouvoit à s'exercer sous un prétexte sacré, préparerent de loin cette heureuse révolution. Les héros pleins de valeur, qui passerent les mers pour conquérir la Palestine, ne furent point, malgré leur ignorance, insensibles aux objets nouveaux, dont leurs yeux étoient frappés. Ils furent contraints d'admirer des vertus & des qualités brillantes dans les ennemis, qu'ils avoient cru barbares. La curiosité s'éveilla, l'esprit d'imitation na-

quit au ſein des alarmes ; des manieres plus douces & plus aimables vinrent tempérer la brutale ivreſſe de la gloire & des combats : & ces guerriers, de retour en Europe, après les vains triomphes & les ſanglantes défaites, qui ſignalerent les Croiſades, parurent dans leur patrie des hommes nouveaux & y firent goûter des mœurs un peu plus humaines & moins contraires à la nature.

Ces premiers rayons d'une lumiere incertaine ſe fortifierent par les rapports de commerce, qui s'établirent entre les républiques d'Italie & les différens ports du Levant. C'eſt ſur-tout à l'Italie que nous devons la renaiſſance des lettres & le réveil de l'Europe, après un aſſoupiſſement ſi honteux & ſi long. Mais ces heureux commencemens n'eurent pas les ſuites avantageuſes qu'on devoit en attendre ; & les progrès des connoiſſances vraiment utiles furent ralentis par l'imperfection des langues, & ſur-tout par la fauſſe direction, qui fut imprimée à tous les eſprits capables de méditations & de recherches profondes. Une érudition indigeſte & barbare étouffa le vrai ſavoir, ou l'empêcha de naître. Un aſſemblage monſtrueux de citations incohérentes, un mélange bizarre du profane & du ſacré, faiſoient tout le charme des compoſitions de littérature & de philoſophie. Les ſermons étoient remplis de

paſſages des écrivains du Paganiſme ; & les Juriſconſultes les plus renommés invoquoient l'autorité des poëtes, pour fixer & interpréter le ſens des loix & pour les appuyer ſur une baſe plus ſolide.

Trop fidele à imiter ſes maîtres, l'Europe retentit des diſputes de la Dialectique & de la Théologie. Les ſectes ſe multiplierent & ſe firent une guerre vive & interminable. L'abus des mots altéra toutes les idées ; un jargon obſcur & inintelligible couvrit de nuages les vérités les plus claires. On apprit l'art dangereux de tout ſoutenir & de donner au menſonge les traits de l'évidence. Des querelles mépriſables, qui auroient dû ſe concentrer & s'éteindre dans la pouſſiere des écoles, agiterent les états & déſolerent l'égliſe. Le zele devint amer & cruel : l'eſprit de perſécution ſouffla de toutes parts : le fanatiſme, qui n'eſt jamais ſi furieux que quand il a les yeux couverts du bandeau de la Métaphyſique, (1) inventa de nou-

(1) L'exemple de ce Dialecticien, qui eſt mort de honte de n'avoir pu réſoudre une objection dans ſon école, & celui de ce Moine, qui eſt reſté ſur le champ de bataille, dans les fameuſes diſputes ſur la grace, prouvent aſſez l'effet du poiſon de la Métaphyſique exalté juſqu'à un certain degré. Que des hommes poſſédés d'une telle phrénéſie ſont à craindre, quand ils ſe trouvent dans des circonſtances favorables pour ſe faire un parti !

veaux crimes & se baigna dans le sang. C'est dans ces temps funestes, qu'ont été formés les premiers germes des troubles des guerres civiles, qui ont depuis déchiré l'Allemagne, l'Angleterre & la France. C'est du sein de toutes ces disputes, que s'est élevé l'odieux tribunal de l'inquisition. Alors on ne connoissoit les sciences que par leurs abus. Galilée, Descartes, Fermat & Pascal n'étoient point encore prêts à paroître; & le jour faux & perfide, qui commençoit à luire sur l'Europe, étoit plus nuisible que les ténébres les plus épaisses. Les matériaux propres à transmettre les idées des hommes étoient, à la vérité, devenus communs, depuis la découverte du papier, qui avoit précédé cette époque. L'Imprimerie, qu'on venoit d'inventer, multiplioit les méthodes d'instruction & fournissoit un moyen facile de communiquer & de répandre les connoissances. Mais tous ces avantages ne servoient qu'à alimenter l'esprit d'intolérance & de discorde : au lieu d'étendre la sphere des lumieres, ils la resserroient de plus en plus en propageant l'erreur & le mensonge.

Dans ces tristes conjonctures la découverte de l'Amérique auroit dû opérer une révolution salutaire, changer l'impulsion générale des esprits & les tourner vers des objets nouveaux & plus dignes de leurs recherches. Elle auroit dû détruire tout

l'intérêt des querelles Théologiques, en offrant à l'avidité du génie des phénomenes impoſans, capables de frapper vivement l'imagination & d'attirer tous les regards. Elle auroit dû hâter les progrès de la raiſon, en découvrant à nos yeux tous les degrés de perfectibilité de l'eſpece humaine. Que peut-on concevoir de plus propre à inſpirer de l'intérêt, & à piquer la curioſité, que de parcourir les rapports innombrables, qui naiſſent entre les hommes dans les différens états de civiliſation, où nous avons pu les obſerver depuis la conquête de l'Amérique ? A quelle étude plus utile & plus attrayante pouvoit-on ſe livrer, que de comparer les penchans, les deſirs & les beſoins du ſauvage avec les paſſions qui nous tyranniſent, & les moyens de jouiſſance que nous puiſons au ſein des grandes ſociétés ; de diſtinguer les qualités, qui nous viennent de la nature, de celles que nous recevons par la communication des idées & par le partage mutuel des ſentimens ? Pouvoit-on faire un meilleur uſage de la philoſophie que de rechercher par la connoiſſance de l'homme iſolé comment les vertus ſociales ennobliſſent le cœur & comment la contagion des vices s'engendre parmi les hommes raſſemblés ?

Ces recherches auroient peut-être déſillé les yeux ſur les maximes, qui régnoient alors : elles auroient détruit les

préjugés barbares, en mettant au grand jour les prérogatives attachées à l'eſpece humaine. Ç'eut été ſans doute la voie la la plus courte pour perfectionner la morale & pour l'établir ſur ſa vraie baſe, ſur les rapports eſſentiels de l'homme avec ſon auteur & avec ſes ſemblables. Ç'eut été le moyen le plus infaillible de fixer les loix incertaines & verſatiles de la politique, qui dans ces temps orageux étoit inſidieuſe & cruelle, & ſembloit ſe faire un jeu de parjure & du malheur public.

Si au lieu d'égorger ou d'avilir les Indiens, on eut entrepris d'éclairer leur raiſon, il en auroit réfléchi des traits de lumiere ſur l'Europe par les développemens ſucceſſifs de leur intelligence encore neuve, & preſque vuide de préjugés. C'eſt une expérience reconnue & avouée par tous ceux qui ſe conſacrent à l'inſtruction de la jeuneſſe, qu'ils s'inſtruiſent à leur tour par les progrès de leurs éleves, & par les formes diverſes, que prennent les principes dans les têtes, qui commencent à combiner des idées. Rien d'ailleurs n'eſt ſi propre à conduire à la certitude, que de donner à ſes penſées l'ordre néceſſaire pour les faire comprendre aux autres & porter dans leur eſprit la conviction & la lumiere. On eſt obligé, pour bien enſeigner la vérité aux hommes, de ſe dépouiller de toute prévention, de n'admettre comme inconteſtables

que les maximes claires ou démontrées, & d'établir le doute méthodique, qui eſt la baſe de la philoſophie & le fléau de l'erreur. A combien de préjugés l'ancien Monde auroit été contraint de renoncer, ſi pour faire adopter au nouveau ſa doctrine, ſa morale & ſa religion, il eut ſoumis à un examen ſévere tous les principes reçus alors, & s'il les eut éprouvés par une analyſe méthodique & rigoureuſe?

L'Europe dédaigneuſe & vaine de ſon demi-ſavoir pouvoit recevoir des ſauvages habitans de l'Amérique un grand nombre de leçons utiles. Elle auroit pu remarquer que l'idée abſurde de l'eſclavage perſonnel étoit née d'un deſpotiſme aveugle & du ſeul abus de la force; puiſqu'il n'en exiſtoit aucune trace parmi ces peuples, qui étoient ſi près de la nature. Elle auroit pu apprendre des Incas, l'art de gouverner les nations pour les rendre heureuſes. Elle auroit ſur-tout appris de ces ſouverains, l'art plus étonnant & plus rare de conquérir des provinces par la perſuaſion & par le charme des bienfaits.

Que d'idées belles & grandes, que de ſentimens généreux les nations Européennes auroient vu germer dans leur ſein, ſi elles avoient voulu eſſayer d'un moyen ſi doux pour donner des loix à l'Amérique & pour faire goûter aux peuples ſauvages le joug de la ſageſſe & d'une religion pure & divine! Voilà, n'en doutons point,

la principale cause des vertus, qui depuis quatre siecles brilloient sans nuages parmi les Péruviens. Quand les chefs des Empires se signalent, je ne dirai point par des victoires qui font verser tant de sang & de larmes, mais par de grands bienfaits envers l'humanité ; les nations, qu'ils gouvernent, deviennent magnanimes & s'élevent aux actions les plus nobles & les plus héroïques. Le nom seul d'un peuple ainsi illustré devient la sauve-garde de ses mœurs. Le cœur du souverain est alors une source intarissable & pure, où les sujets s'enivrent de l'amour de la vraie gloire ; c'est un foyer brûlant, où tous les cœurs s'échauffent du saint enthousiasme de la vertu. Eh ! quel temps a jamais fourni des preuves plus sensibles de ce que j'avance ? N'éprouvons-nous point de nos jours l'influence d'un souverain ami des hommes & de la justice ? A chaque trait, qui caractérise le regne de Louis XVI ; à chaque triomphe, qu'il remporte sur les fléaux qui désolent l'espece humaine ; quand par sa modération & ses conseils il donne la paix à toute l'Europe ; quand par l'équilibre des forces politiques il assure la tranquillité du monde ; quand il brise le sceptre des mers ; quand il rompt par degrés toutes les entraves du commerce & de l'industrie ; quand il assure la liberté à un peuple, qui a su combattre & vaincre pour

elle ; quand sa main bienfaisante & paternelle s'empresse d'essuyer les larmes de ses sujets souffrans ; quand sa tendre sollicitude s'afflige à la vue des malheurs publics & des maux, qu'il ne peut guérir ; quel François n'est pas enflammé d'un nouveau desir d'accroître la gloire de la nation, & de se rendre digne des vertus d'un tel Monarque ! Quelle douce émotion nous saisit, quand son nom sacré vient frapper nos oreilles ! avec quel ravissement nous entendons publier sa sagesse & ses bienfaits ! avec quelle ardeur nos ames cherchent la sienne, pour l'imiter & pour se confondre avec elle dans l'amour de la patrie & de l'humanité !

Si les premiers Rois Catholiques avoient cherché à mériter ce nom en répandant les lumieres dans le nouveau Monde ; au lieu de les étouffer en Europe par l'établissement de l'inquisition ; s'ils avoient employé leur puissance & leur génie pour le bonheur de l'Amérique, au lieu de les consumer dans les combinaisons d'une politique ambitieuse & jalouse ; le goût des Castillans pour les belles choses auroit fait éclore des inventions nouvelles. Leur ame naturellement noble & grande se seroit élevée encore par la pratique des vertus : leur fierté gigantesque, leur passion pour le merveilleux se seroient changées en véritable héroïsme ; & l'Espagne

ſeroit devenue la maîtreſſe du monde ; par les progrès de ſes connoiſſances & par les qualités brillantes de ſes habitans.

L'Europe, plus vertueuſe & plus éclairée, auroit vu en même temps ſon commerce & ſon induſtrie s'accroître par les bons effets de la découverte de l'Amérique. Déja l'Orient lui fourniſſoit un grand nombre d'objets d'échange. Veniſe tiroit des ports de l'Egypte les productions de l'Aſie & les diſtribuoit du midi au nord de nos contrées, dont elle attiroit toutes les richeſſes. Les profits immenſes de ſon commerce & de ſes manufactures l'avoient rendue l'objet de la jalouſie de tous les peuples & l'avoient fait monter à un tel degré de puiſſance, qu'elle inſpiroit l'effroi aux plus grandes monarchies. Florence, avec moins d'appareil & des forces moins impoſantes, s'enrichiſſoit par le même trafic, ſous l'adminiſtration glorieuſe des Médicis. D'un autre côté les villes Anſéatiques liguées d'abord pour réprimer les Pirates de la mer Baltique & devenues depuis une confédération formidable & opulente, échangoient avec les Italiens les marchandiſes du nord pour celles de l'orient. La Flandre choiſie pour être l'entrepôt général de ce commerce, qui répandoit dans tout ſon cours l'abondance & la vie, touchoit au comble de la proſpérité, étonnoit toutes les nations par ſon agriculture, par ſes manufactures floriſſantes,

ſantes, par ſa population & le nombre de ſes villes.

Mais ſi l'induſtrie faiſoit éclore les germes précieux de l'aiſance & du bonheur ſur les bords du canal, qu'elle s'étoit ouvert depuis le golfe Adriatique juſqu'au fond de la Baltique, le reſte de l'Europe languiſſoit dans l'inaction, ou ne s'agitoit que pour la deſtruction & le carnage. Les royaumes d'Eſpagne ſe replongeoient dans la léthargie, en exterminant les Maures qui y avoient juſqu'alors entretenu le goût du travail & des arts. La France, l'Angleterre & l'Allemagne, ne reſſentoient que très-foiblement l'influence du commerce, qu'on abandonnoit aux ſeuls Lombards diſperſés dans les diverſes provinces, pour y faire couler quelques ruiſſeaux du grand réſervoir établi à Bruges & dans les autres villes des pays-bas.

D'ailleurs toutes les républiques commerçantes de l'Italie & de l'Allemagne touchoient elles-mêmes au moment de leur décadence; parce que la ſource de leurs richeſſes alloit prendre un autre cours & les laiſſer bientôt dans la ſéchereſſe & la ſtérilité. L'invention de la Bouſſole & ſon application à l'art nautique avoient préparé cette révolution. Déja les Portugais, ſous la conduite de ce nouveau guide, s'étoient enhardis par degrés à s'éloigner des côtes & à naviguer en pleine

mer : déja leur audace avoit bravé les tempêtes du Cap des Hottentots & leur avoit ouvert la route des grandes Indes. Un tel événement devoit porter à la puiſſance de Veniſe des coups plus ſûrs & plus funeſtes que la fameuſe Ligue de Cambrai, formée quelques années après par les premiers Potentats de l'Europe, pour anéantir cette république orgueilleuſe & partager ſes dépouilles. Bientôt la plupart des richeſſes de l'Aſie abandonnerent le chemin qu'elles avoient ſi fidélement ſuivi depuis les Ptolomées, & qu'Alexandre avoit tracé, ſans qu'il s'en doutât lui-même. Au lieu d'entrer, comme auparavant, dans le golfe Arabique pour ſe diſtribuer dans les ports de la Méditerranée, elles commencerent à doubler l'Afrique & vinrent aborder à Liſbonne. Le commerce des Indes, en prenant cette nouvelle route, devoit être plus libre dans ſa marche & dans ſes opérations : il devoit recevoir à ſa ſource de nouveaux principes de vie, s'accroître par la diminution des frais de tranſports & ſe diviſer en Europe dans des canaux plus multipliés & plus étendus. Il devint en effet immenſe, ſurtout après que les Hollandois, animés par le ſouffle de la liberté, eurent pris la place des Portugais dégénérés.

Cependant, comme l'Aſie ne vouloit recevoir de nous que des métaux précieux, ce commerce n'étoit que d'impor-

tation pour l'Europe & ne devoit jamais produire des effets auſſi ſalutaires, qu'un commerce réciproque, qui eût échangé les productions d'une partie du monde avec les productions d'une autre. (1) L'Amérique devoit ſeule nous procurer le double avantage de donner encore plus d'étendue au commerce des Indes Orientales & d'en faire naître un autre incomparablement plus utile. On ne peut douter que ſans la découverte du nouveau Monde, les Portugais & les Hollandois n'euſſent été contraints de borner leurs entrepriſes de commerce ; parce qu'elles ne pouvoient s'étendre au-delà de la quantité d'or & d'argent que nos contrées fourniſſoient à l'Aſie. Le riche produit des mines du Pérou dût multiplier nos rapports avec l'Orient & par un enchaîne-

(1) Le défaut de réciprocité dans le commerce des grandes Indes eſt la cauſe de ſon peu de progrès en Europe, ſur-tout dans les temps où l'or & l'argent y étoient très-rares. C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer le peu d'avantages réels que ce commerce procuroit à l'Europe en général. Il enrichiſſoit le petit nombre de villes qui s'y livroient ; mais il n'avoit preſqu'aucune influence ſur les campagnes ni ſur les autres provinces ; parce qu'il n'étoit pas propre à donner de la valeur aux productions de notre ſol & de notre induſtrie. S'il excitoit le commerce intérieur de l'Europe, ce n'étoit que par contre-coup, & par conſéquent d'une maniere foible & inſuffiſante.

ment néceſſaire fournir un aliment plus abondant au commerce extérieur de l'Europe. Mais que ces avantages ſont foibles, en comparaiſon de ceux, qui auroient pu réſulter de nos relations directes avec l'Amérique !

A chaque degré de développement & de civiliſation, que les peuples Américains auroient reçu, ſi nous ne les avions pas exterminés, nous aurions vu naître parmi eux de nouveaux beſoins & de nouvelles richeſſes, & ſe former entr'eux & nous de nouvelles branches d'un commerce réciproque & ſans bornes. Les nombreuſes colonies, qui auroient pu s'établir dans les iſles & dans le continent, auroient fait germer les productions propres à chaque climat & offert ſans ceſſe à notre avidité de nouveaux objets d'échange. Toutes les productions de notre ſol & de notre induſtrie auroient reçu une valeur capable d'exciter l'envie de les faire renaître & de les multiplier ſous toutes les formes. L'aſſurance d'un débit avantageux auroit fait ouvrir de nouveaux débouchés dans nos provinces ; & les grands fleuves de l'Europe, en portant leur tribu à l'océan, auroient fait circuler la richeſſe dans toutes les contrées de notre hémiſphere. Des manufactures de toute eſpece ſe ſeroient élevées dans les parties privées de communications. L'induſtrie en conſommant des

denrées dans des lieux abandonnés & condamnés en apparence à une éternelle langueur, y auroit sollicité une réproduction plus grande. Les matieres trop pesantes, dans l'état brut où la nature les donne, auroient reçu de nouvelles formes & un prix suffisant pour indemniser des frais de transport. Non seulement les richesses se seroient accrues rapidement parmi nous ; mais, ce qui est bien plus essentiel pour le bonheur du genre-humain, elles se seroient répandues davantage ; & les dernieres classes de citoyens auroient été appellées au partage de l'aisance générale. Ainsi la mere commune de tous les hommes leur auroit présenté sans réserve & sans distinction ses mamelles abondantes & innombrables ; & la population auroit fait chaque jour des progrès plus rapides. Ainsi l'Europe & l'Amérique, en sortant l'une de l'enfance & l'autre de la barbarie, se seroient prêté un mutuel secours & seroient montées au comble de la puissance & du bonheur. Tandis que l'Asie engourdie dans la molesse & vieillie sous un long despotisme, ne pouvoit plus nous offrir que des ressources foibles & précaires, l'Amérique jeune, & encore dans les mains de la nature, devoit bientôt nous ouvrir des tresors inépuisables & déployer en notre faveur les secours de la force & de la virilité.

L'Eſpagne ſembloit avoir dans ſon ſein les moyens les plus efficaces pour mettre à profit ces avantages ineſtimables. Ses Etats, autrefois diviſés & troublés ſans ceſſe par la diverſité de Religions & par l'ambition ou la rivalité des familles régnantes, venoient tous de ſe ranger ſous la même croyance & ſous le ſceptre de Ferdinand & d'Iſabelle. Le royaume de Grenade, qui étoit reſté aux Maures, venoit enfin d'être ſubjugué & réuni aux autres royaumes. Si les Grenadins avoient perdu les vertus guerrieres de ces fiers Sarraſins, dont ils étoient deſcendus, ils excelloient dans tous les arts de la paix alors connus en Europe & formoient avant la conquête le peuple le plus induſtrieux & peut-être le plus heureux de l'univers. La nature leur prodiguoit ſes largeſſes; & la fertilité de la terre répondoit à leur activité. Leurs laines & leurs ſoies offroient les matieres premieres à des manufactures utiles, & pouvoient faire naître un commerce ſans bornes. Ils comptoient plus de cent villes ſur un eſpace de ſeize cens lieues quarrées; & la population des campagnes s'accroiſſoit chaque jour par l'abondance des ſubſiſtances, qui auroient ſuffi pour la nourriture d'un vaſte Empire. La précieuſe induſtrie de ce peuple pouvoit s'étendre ſur les autres provinces de l'Eſpagne & y rappeller le mouvement & la

vie. Son sol & ses manufactures pouvoient fournir des alimens & des habits aux nations indigenes de l'Amérique & à ses nouveaux colons. Il en auroit reçu en échange des productions propres à notre usage, qui se seroient distribuées par le commerce & auroient procuré à tout notre hémisphere de nouvelles jouissances & de nouveaux principes d'activité. Ainsi l'Espagne, qui avoit autrefois nourri successivement Carthage & Rome, seroit devenue pour toute l'Europe une source inépuisable de vraies richesses. Comment les conquérans de la Grenade n'ont-ils pas été touchés du spectacle de l'abondance, qui y régnoit, & n'ont-ils pas été tentés d'imiter son industrie, ou de la faire servir à la prospérité générale ? Comment n'ont-ils pas préféré un avantage si solide & si durable au barbare plaisir de réduire les vaincus en servitude, de les persécuter, de les massacrer ou de les bannir ? Comment Ferdinand.....? Pourquoi ce nom revient-il sans cesse s'offrir sous ma plume, & le trouve-t-on attaché à toutes les calamités, qui ont signalé ces temps trop célebres ? Pourquoi le nom d'Isabelle, si grand d'ailleurs, si respectable & si cher à l'humanité, vient-il ici se confondre avec celui d'un Roi sanguinaire & perfide ?

Ximenès devoit du moins sentir combien l'opulence & l'industrie des Grena-

dins pouvoient influer sur le bonheur de l'Espagne & de l'Europe entiere. Son génie élevé au dessus de son siecle avoit découvert les rapports des intérêts des sujets avec ceux du souverain. Il avoit deviné la maniere d'asseoir les impôts & d'enrichir l'Etat par la richesse des particuliers. L'abolition de l'Alcabala, (1) &

---

(1) L'impôt appellé l'Alcabala étoit le dixieme de tout ce qui se vendoit, soit immeubles, soit meubles, soit denrées. Cette taxe onéreuse exposoit tous les citoyens aux recherches les plus odieuses, & obligeoit le souverain de payer chérement une partie de ses sujets pour tourmenter les autres: elle arrêtoit la circulation, l'activité, l'industrie & la population. Ximenès prouva qu'un vingtieme du revenu des terres, tiendroit lieu de cet impôt au trésor royal, & que le peuple seroit soulagé des trois quarts de la charge, qui étoient absorbés par les frais de perception. Quand Ximenès présenta son plan au conseil des finances, il s'éleva des réclamations de toutes parts. Les uns le traitoient de novateur: d'autres nioient la vérité des faits & l'exactitude des calculs. D'autres, en accordant tout, disoient qu'un tel changement rendroit les peuples séditieux, parce qu'ils ne pouvoient être à la fois riches & soumis. D'autres crioient à l'injustice & prétendoient que les propriétaires des terres ne devoient pas payer seuls un impôt, qui étoit précédemment général; comme si le prix des denrées ne se proportionnoit pas bientôt aux charges imposées sur les fonds de terre. Ximenès répondit à toutes ces objections d'une maniere victorieuse & fit voir une supériorité de

la conversion de ce droit ruineux en un impôt territorial & proportionnel au revenu, prouvent sans réplique, qu'il savoit combien la liberté & l'immunité la plus parfaite sont nécessaires pour animer & faire fleurir le commerce. Ce ministre habile possédoit l'art heureux de mettre la vérité au grand jour & d'écarter tous les nuages, qui pouvoient l'obscurcir & la faire méconnoître. Pourquoi le bandeau du fanatisme lui a-t-il fermé les yeux sur la source du bonheur public, qui auroit dû être la plus féconde ; & l'a-t-il rendu sourd aux gémissemens des peuples de la Grenade & aux cris plaintifs de l'humanité ?

Tout sembloit préparer l'Europe à profiter des avantages d'une révolution nouvelle. Le degré de perfection, que l'art nautique venoit de recevoir depuis l'invention de la Bousole, rendoit facile l'exécution des plus vastes projets. Il devoit étendre rapidement l'influence de la prospérité des Espagnols sur les autres Etats, en établissant des communications entre toutes les parties du monde & en

---

raison bien étonnante, pour ces temps à demi-barbares. Isabelle, dont le génie savoit entendre celui de son ministre, abolit pour toujours l'Alcabala, & c'est peut-être le plus grand service que Ximenès ait rendu à sa patrie.

ouvrant un champ immenſe aux combinaiſons du commerce. Les vaiſſeaux déformais deſtinés à cingler en pleine mer & n'ayant plus gueres à redouter les basfonds ni les rochers des côtes, prirent une forme plus agile & plus alongée. Leur carene plus aigüe ouvrit le ſein des eaux à une plus grande profondeur ; & en augmentant par une plus grande ſurface la réſiſtance abſolue du fluide leur fit mieux porter la voile, permit de donner plus d'étendue à la voilure & de développement à la manœuvre, & d'aller plus près du vent. La force motrice, qui agit ſur eux, s'étant accrue par cette nouvelle fabrique, engagea bientôt à augmenter leur capacité, & par une conſéquence naturelle le poids de leur cargaiſon. Et, comme dans les ſolides ſemblables & homogenes, les ſurfaces s'accroiſſent dans un moindre rapport que les peſanteurs, le corps d'un vaiſſeau dût proportionnellement à ſa charge préſenter une moindre ſurface à l'impétuoſité des flots & des vents pendant la tempête, & être beaucoup plus rarement ſubmergé par les coups de mer. Ainſi la navigation devint à la fois plus prompte, plus réguliere & plus ſûre.

L'agriculture, qui peut ſeule animer le commerce & la navigation, & qui en reçoit à ſon tour une activité nouvelle, commençoit à proſpérer dans quelques Royaumes de l'Europe. Déja la France

n'étoit plus cultivée que par des mains libres ; & le temps n'étoit pas éloigné, où ſous un Roi, pere de ſon peuple, elle devoit jouir d'une grande partie des avantages attachés à la fertilité naturelle de ſon ſol. L'Angleterre goûtoit les douceurs de la paix, depuis la journée où Richard avoit reçu le juſte ſalaire de ſes crimes en perdant la couronne & la vie. Henri VII, ſon ſucceſſeur, élevé ſur le trône plutôt par le ſort des armes que par les droits du ſang, faiſoit oublier ſon uſurpation par ſa modération & ſa ſageſſe & ſur-tout par les encouragemens, qu'il donnoit à la culture des terres & aux arts qui en dépendent.

La politique des ſouverains de l'Europe avoit déja briſé la plus grande partie des entraves peſantes & multipliées de l'anarchie féodale ; & les gouvernemens prenoient une marche plus active, plus uniforme & plus favorable à la tranquillité des peuples. En France, les grands déja affoiblis au temps des Croiſades par la ruine & l'extinction de pluſieurs familles illuſtres, étoient bornés dans l'exercice de leur puiſſance par les progrès des juſtices Royales, par l'abolition de la ſervitude & les prérogatives accordées aux peuples des villes. Ils n'avoient pu, ſous le regne de Charles VII, s'oppoſer à l'établiſſement d'un corps de troupes réglées, qui fut toujours aux ordres du Monarque;

& les Rois commençoient à exécuter par le seul mouvement de leur volonté des entreprises, qu'ils n'auroient pas même osé tenter, quand ils empruntoient toute leur force de ces fiers vassaux, qui devoient les suivre à la guerre & qu'ils trouvoient si souvent rebelles. L'Infanterie, sous le nom de Francs-Archers, étoit entretenue dans son origine aux dépens des communes de la campagne. Mais le fils de Charles VII, trop avisé pour ne point voir que ces troupes ne dépendoient pas assez immédiatement de sa volonté, les avoit prises à sa solde & avoit saisi cette occasion d'augmenter les tailles établies par son pere. Ainsi la puissance des Rois, étayée de la richesse & n'ayant plus de bornes déterminées, imprimoit par-tout la terreur & faisoit rentrer les plus audacieux dans le devoir. La révolution avoit été si rapide, que Louis XI avoit donné impunément à tous les Seigneurs des marques de sa haine & fait couler sur l'échaffaud le plus noble sang de France. Ce qui prouve encore plus l'ascendant de son pouvoir, c'est qu'il avoit pu sans se dégrader vivre familiérement avec des personnes du moyen état & en affecter les manieres, dans le dessein de faire mieux sentir aux grands son aversion & son mépris. Car il est souvent plus facile de changer le gouvernement que les manieres, qui tiennent à l'esprit général

d'une nation : & le mépris devoit être plus intolérable que l'injuſtice & la mort même, pour des hommes jaloux de leurs prérogatives, accoutumés à trancher du ſouverain & à ſe meſurer avec les Rois. Depuis cette époque, les grands n'étoient plus ces redoutables émules de leur maître, qui ſe faiſoient juſtice à la tête de leurs nombreux vaſſaux. Si ſous des regnes moins vigoureux ils oſoient remuer encore, ce n'étoient plus que des chefs de parti qui ſous le nom mépriſable de mécontens & ſous le prétexte de réformer l'état excitoient les peuples à la révolte. A la vérité le monſtre de la féodalité parut encore une fois renaître de ſes cendres : furieux de ſes bleſſures, il méditoit depuis long-temps l'inſtant favorable, pour aſſouvir ſa vengeance. Il profita du progrès des nouvelles opinions & de la foibleſſe des derniers Valois, pour s'armer du glaive terrible de la religion & s'envelopper de ſon manteau vénérable. Mais la plupart des hommes trop fameux, qui dans ces temps de trouble mirent en œuvre toutes les reſſources du génie pour inventer des crimes & faire gémir la patrie, périrent ſur les champs de bataille ou par des aſſaſſinats. Le plus grand des Henris vint prendre d'une main ferme les rênes du gouvernement : après lui, Richelieu abattit toutes les têtes de l'hydre qui oſerent encore ſe montrer, & l'on n'en vit plus reparoître.

En Angleterre, Henri VII portoit à la haute Nobleſſe des coups d'autant plus ſûrs, qu'ils étoient cachés ſous le voile de la modération & de l'amour du bien public. En faiſant proſpérer ſon peuple, en lui accordant un grand nombre de prérogatives, il s'en faiſoit un rempart contre les entrepriſes des grands. Henri VIII, ſon ſucceſſeur, regarda les prérogatives du peuple comme ces machines, que l'on élevoit pour battre en ruine les murs d'une place & qu'on détruiſoit enſuite, quand la place étoit priſe; & il devint ainſi le plus abſolu des Monarques. Heureuſe l'Angleterre, ſi ce Roi n'eût pas fait connoître le pouvoir arbitraire par ſes abus les plus révoltans, & s'il n'eût pas excellé dans l'art des Nérons comme dans celui de la Politique! Heureuſe ſurtout, ſi par une vanité puérile & ignoble, il n'eût pas cherché à ſe diſtinguer dans des diſputes Théologiques, qui ſemerent dans les trois Royaumes les germes de tant de troubles & de forfaits! Mais il falloit ſans doute que la puiſſance du peuple Anglois naquit du choc des opinions religieuſes: il falloit que le glorieux édifice de ſa liberté s'éleva du ſein du carnage & fut cimenté par le ſang de ſes fondateurs.

Les grands d'Eſpagne étoient dépouillés du dangereux pouvoir de troubler l'état, à la fin du regne de Ferdinand &

d'Isabelle. L'inquisition, ce tribunal si odieux & si funeste, avoit au moins servi à leur imprimer la terreur. C'étoit un instrument sûr & sacré entre les mains d'un despote, pour perdre infailliblement ses plus redoutables ennemis. Cette invention des Moines fanatiques & avides de sang, en conservant l'unité de la croyance, procura à toute l'Espagne l'avantage d'empêcher l'anarchie féodale de se réproduire, comme en France, sous le prétexte de défendre les intérêts de la religion. L'Hermandad, que les villes avoient d'abord instituée pour entretenir le bon ordre & se mettre à l'abri de l'oppression des Nobles, étoit alors maintenue & disciplinée par les Rois. Ce corps de troupes toujours subsistant étoit aux ordres du souverain, sans être à la charge du trésor public : il tenoit lieu à Isabelle & à Ferdinand des Francs-Archers établis en France par Charles VII ; & il étoit devenu le plus ferme soutien de l'autorité Royale. La réunion à la couronne des trois grandes maîtrises de St. Jacques, de Calatrava & d'Alcantara, avoit diminué l'opulence & le crédit de la Noblesse; & ces dignités importantes augmentoient la puissance des Rois par les revenus qui y étoient attachés, & par les graces sans nombre qu'elles leur donnoient à répandre.

Isabelle avoit établi des justices Roya-

les pour protéger le peuple contre les Nobles & fait démolir un grand nombre de châteaux forts. Elle avoit privé les Seigneurs les plus qualifiés de la prérogative de se faire accompagner par des gardes & leur avoit interdit le privilege de se faire justice par la voie des armes : elle étoit rentrée dans les domaines détachés de la couronne par les prodigalités de Henri IV. La même révolution s'opéroit en Arragon & en Catalogne, & tous ces heureux changemens n'excitoient aucun trouble. Les fiers Espagnols étoient eux-mêmes surpris de leur docilité. Il n'étoit plus ce temps où les Catalans disoient à leur souverain dans son palais : *Ce n'est pas vous, mais nos loix, qui doivent décider du sort de votre fils.* (1) Il n'étoit plus ce temps où les grands de la Castille dépossoient insolemment leur Roi, en élevant sur un théâtre sa statue revêtue de toutes les marques de la Royauté, en la dépouillant successivement de tous ces attributs sacrés, & en chargeant le Monarque d'imprécations & d'insultes. (2) Si en Arragon le grand justicier, à la tête

(1) Telles sont les paroles que l'Archevêque de Tarragone adressa, en 1461, à Jean II, Roi d'Arragon & de Catalogne & pere de Ferdinand.

(2) C'est ainsi que Henri IV, Roi de Castille, fut traité par ses sujets, en 1465.

des

des Ricos-Ombres, disoit encore au Roi, en recevant son serment : *Nous qui valons autant que toi, nous te faisons Roi, à condition que tu maintiendras nos libertés ; sinon, non* : ce n'étoit plus qu'une vaine formule à laquelle on n'attachoit aucune valeur. (1) On touchoit à l'époque où le Monarque ôteroit & redonneroit à son gré le droit si cher à tous les grands d'Es-

(1) Le grand justicier recevoit sur un trône élevé le serment du roi, qui étoit à genoux & la tête nue. Tandis que le souverain prononçoit le serment dans cette posture humiliante, le grand justicier lui tenoit une épée nue sur la poitrine & lui répondoit par les fieres paroles que l'on vient de rapporter. Cette formule fut établie au temps même de la fondation du royaume d'Arragon, vers le commencement du onzieme siecle. Pierre *du Poignard* avoit obtenu l'abolition de cette loi, en accordant d'autres privileges aux Arragonois, & il s'étoit percé la main avec son poignard, pour l'effacer de son sang royal. Mais on la rétablit dans les regnes suivans, & elle ne fut abolie sans retour que dans le temps, où les souverains abaisserent les grands & les forcerent à l'obéissance. Pendant la minorité du dernier des Rois Autrichiens, lorsque la Reine mere faisoit dire par son fils aux grands qui venoient lui faire la cour, *défendez-moi, je suis innocent*, les Arragonois oserent sommer le jeune Roi de venir à Sarragosse prêter le serment ordinaire. Mais la Cour signifia, pour toute réponse, que l'on traiteroit comme rebelle quiconque renouvelleroit une demande aussi insolente.

pagne de se couvrir en sa présence (1); distinction puérile en elle-même, mais plus difficile à détruire, que le privilege d'avoir des gardes & des châteaux forts, parce qu'elle tenoit davantage à la fierté nationale. Toutes les dignités, tous les pouvoirs, tous les honneurs étoient venus

(1) Quand l'Archiduc Philippe vint prendre possession du royaume de Castille, à la mort d'Isabelle, il ôta aux grands d'Espagne le droit de se couvrir devant lui, pour complaire aux Seigneurs Flamands, qui étoient choqués d'une telle distinction. Il avoit promis de rétablir cette prérogative après le départ des Flamands, mais il oublia ses promesses; & il est probable que, s'il avoit régné long-temps, il auroit aboli entiérement cette coutume. On prétend aussi qu'il avoit formé le dessein de détruire l'inquisition. L'humanité auroit moins gémi sans doute de voir les grands d'Espagne condamnés à rester nue tête à perpétuité, que d'entendre les cris des nombreuses victimes dévorées pas les flammes, dans les Auto-da-Fé, depuis Philippe I jusqu'à nos jours.

Au couronnement de Charles-Quint, les grands d'Espagne furent encore privés du droit de se couvrir, à cause des princes de l'Empire & des électeurs. Ensuite cette prérogative, qui s'étendoit à tous les gentilshommes titrés, fut restrainte par Charles-Quint aux principaux Seigneurs. Philippe II affectoit envers les grands beaucoup plus de hauteur que Charles-Quint. Il dit un jour au Duc d'Albe, qui étoit entré dans son cabinet, sans y être introduit : *une telle hardiesse mériteroit la hache.*

ſe perdre dans l'autorité du ſouverain ; & ſi les chefs de la Nobleſſe avoient encore conſervé quelques foibles reſtes de leurs anciennes prérogatives, ils ne brilloient plus que d'un éclat emprunté & toujours ſubordonné à la majeſté du trône.

Non ſeulement, à l'époque de la découverte du nouveau Monde, les principaux Monarques de l'Europe occidentale avoient détruit ou affoibli tous les obſtacles intérieurs, qui pouvoient s'oppoſer au développement de leur puiſſance ; mais par des alliances, des ſucceſſions, des acquiſitions, des conquêtes & des uſurpations, ils avoient donné à leurs Etats la forme & l'étendue les plus propres à maintenir la paix & à déployer tous leurs moyens de proſpérité ſans ſe nuire mutuellement. Ferdinand étoit prêt de s'emparer de la Navarre ; & les Souverains d'Eſpagne devenoient maîtres de toute la Péninſule, à l'exception du Portugal. Les richeſſes & les domaines immenſes, que les Portugais acquéroient en Aſie par les armes, les négociations & le commerce, donnoient à leur petit royaume l'importance d'un grand Etat. Depuis près de deux ſiecles, le Dauphiné étoit uni à la France par la donation de Hombert. Charles VII, en affermiſſant la couronne ſur ſa tête & en dépouillant les Anglois de toutes leurs conquêtes & de tous les grands fiefs, qu'ils poſſédoient dans le

continent, avoit réduit ces vaſſaux redoutables au ſeul territoire de Calais. Louis XI avoit acheté le Rouſſillon de Jean II, Roi d'Arragon : (1) il avoit acquis la Provence par le teſtament de Charles d'Anjou ; & ſous le vain prétexte du droit de réverſion à la couronne, il avoit pris la Bourgogne à la fille de Charles le Téméraire. La Brétagne venoit d'être rangée parmi les provinces de la France par le mariage de Charles VIII avec la fille du dernier Duc François II : (2) de ſorte qu'à l'exception des Pays-Bas, nos Rois poſſédoient déja tous les domaines compris entre les deux mers, les Pyrennées, les Alpes & le Rhin. Les Anglois, re-

(1) On eſt fâché de voir que Charles VIII rendit cette Province à Ferdinand, ſans même exiger les trois cents mille écus, que Louis XI avoit donnés à Jean II ; & que cette ſinguliere reſtitution ait été faite pour engager Ferdinand à ne pas troubler le Monarque François dans les conquêtes qu'il projettoit de faire en Italie : conquêtes brillantes & rapides, mais qui ſe perdirent plus rapidement encore, après beaucoup de dépenſes & d'effuſion de ſang.

(2) La Bretagne ne fut légalement unie à la couronne que ſous François I, en 1532. Mais depuis le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, cette Province ne ſortit pas des mains des Rois de France ; puiſque Louis XII épouſa cette Princeſſe, veuve de Charles, & qu'il en eut deux filles, dont l'aînée épouſa François I.

légués dans leur isle, ne s'épuisoient plus, comme autrefois, pour se maintenir dans leurs possessions du continent, qui avoient fourni sans cesse de nouveaux prétextes de guerre. Chaque royaume de l'Europe occidentale sembloit ainsi renfermé dans les bornes, qui lui étoient proscrites par la nature même.

Le sceptre étoit par-tout dans des mains capables d'en soutenir le poids; & les princes qui régnoient alors, ainsi que leurs successeurs, méritèrent tous, sinon l'amour, du moins l'admiration de l'univers. Les trois regnes consécutifs de Ferdinand, de Charles-Quint & de Philippe II, à-peu-près égaux en durée, occuperent un espace de cent vingt-quatre ans, & devoient suffire pour assurer à l'Espagne un bonheur solide, s'ils avoient été autant remplis d'événemens utiles que de faits mémorables. Jean II régnoit en Portugal & se montroit digne par ses vertus & ses talens de commander à la nation la plus avide de gloire, qu'il y eut alors sur le globe. Ce Prince immortel eut pour successeur Emmanuel & Jean III, qui ne lui céderent ni en sagesse ni en grandeur d'ame, & qui posséderent comme lui l'art d'inspirer à leurs sujets la passion des belles choses & le goût des plus hautes entreprises. Un Roi généreux & formé à l'école du malheur étoit prêt à monter sur le trône des François, dont il

devoit être le pere & l'idole ; & il fut suivi de François I, l'émule de Charles-Quint. Les Anglois oublioient les querelles sanglantes des maisons d'Yorck & de Lancastre, à l'ombre des vertus modestes, des loix sages & de la prudence consommée de Henri VII : & son fils, ce Henri VIII qu'on doit haïr comme un tyran farouche, tint souvent la balance entre deux des plus fiers rivaux qui eussent jamais brilié sur la scene du monde, & fixa souvent les destins de l'Europe entiere par sa puissance, ses qualités séduisantes & son génie. Que de grands Rois! que de mains habiles occupées à la fois à diriger l'activité des peuples ! Que de moyens puissans pour faire servir à l'avantage & au bonheur du genre-humain, & surtout des nations de l'Europe, la révolution opérée par la découverte de l'Amérique !

VI.

La Découverte de l'Amérique fut-elle utile à l'Europe ?

LOrſque les principes de la nutrition ne ſont point élaborés graduellement par les organes deſtinés à cet uſage ; & qu'engendré par une cauſe étrangere ils abondent ſubitement au centre de l'activité du corps humain, ils y excitent une fermentation violente, un délire funeſte qui diſſipe bientôt les forces & fait tomber tous les membres dans l'accablement & la langueur. Tel eſt l'effet des richeſſes accumulées tout-à-coup à la tête du corps politique, ſans être produites par l'agriculture, le commerce & les arts, qui ſont les organes de la conſervation des Empires. Au lieu de répandre dans les provinces l'abondance & la vigueur, elles les énervent & les déſolent. En ſe concentrant dans la Capitale & à la Cour, elles y établiſſent des foyers de déſordre & de corruption, qui attirent des extrémités les plus éloignées tous les principes de la vie & de l'activité générale. C'eſt ainſi que Rome, chargée tout-à coup des dépouilles de l'univers, vit ſucceſſivement

tomber tous ſes membres en lambeaux, & devint en peu de tems la honte du genre-humain & la proie des barbares. Ainſi l'Eſpagne enrichie en un moment de tous les tréſors du nouveau Monde, & croyant dans ſon ivreſſe pouvoir aſpirer à la monarchie univerſelle, ſent bientôt s'affoiblir tous les reſſorts de ſa puiſſance; & retombée au deſſous d'elle-même, ſe vit au bout d'un ſiecle le jouet des nations qu'elle avoit épouvantées.

Les Eſpagnols éblouis par l'éclat de l'or de Montézume & des Incas, enorgueillis de la vaſte étendue de leur Empire, ſur lequel le ſoleil ne ſe couchoit plus, ſe crurent deſtinés à jouir de toutes les délices, au ſein d'une oiſiveté ſuperbe. Non ſeulement ils dédaignerent de défricher les terres conquiſes en Amérique, ils négligerent la culture des riches campagnes de l'Andalouſie & de la Grenade. Leurs mains nobles & victorieuſes abandonnerent le travail & les arts à des mains flétries par l'eſclavage: leur ame généreuſe & grande n'auroit pas voulu deſcendre aux détails du commerce, qui étoit alors le partage des Juifs & des Mauriſques, de ces hommes dévoués aux flammes de l'Inquiſition & à l'infamie. Chacun voulut donc prendre part aux précieuſes dépouilles du nouveau Monde, afin de ſe livrer enſuite au charmes du repos; & les émigrations ſe multiplierent. Le pere

de

de famille s'arracha des bras de ſes enfans & d'une épouſe chérie, pour aller puiſer à la ſource de toutes les richeſſes. Le jeune homme, l'unique ſoutien de la vieilleſſe de ſes parens, eut le courage de réſiſter à leurs larmes & s'éloigna dans l'eſpoir d'un retour glorieux & prochain. Combien de vœux ſuperflus & de projets malheureux ! Combien de pertes douloureuſes pour l'humanité ! La plupart de ces aventuriers avides périſſoient par les dangers d'une longue navigation, par l'ardeur & l'inſalubrité du climat, par le libertinage & tous les maux qu'il traîne à ſa ſuite, & ſur-tout par le chagrin de voir s'évanouir les illuſions décévantes, qui leur avoient fait paſſer les mers. Ainſi les provinces de l'Eſpagne commencerent à s'épuiſer d'hommes, ſans repeupler les déſerts de l'Amérique.

La perte de tant d'infortunés, qui trouverent la mort, au lieu des richeſſes qu'ils étoient allé chercher parmi des écueils ſi multipliés, fut encore un des moindres dommages, qu'éprouva la Métropole. Il eût mieux valu ſans doute qu'aucun de ces voyageurs ne revit ſa patrie, que d'y venir répandre la contagion. Ne parlons point de ce levain funeſte, dont les Européens n'avoient point encore connu les atteintes avant d'avoir porté leurs pas dans le nouveau Monde. Quoique cette maladie terrible ait paru d'abord mena-

cer le genre-humain de corrompre & de deſſécher toutes les ſources de la vie, quoique ſes ravages ſuffiſent peut-être ſeuls pour contrebalancer tous les avantages de la découverte de l'Amérique ; ne nous prévalons pas d'un moyen trop victorieux, mais qui doit reſter enſéveli dans le ſilence. Ne découvrons point une plaie, qui afflige & fait rougir la nature & jettons un voile ſur la honte de l'humanité. C'eſt ſur-tout par la contagion des vices, & par la nouvelle direction imprimée à la circulation des richeſſes & au reſte de l'activité nationale, que les Caſtillans échappés aux dangers des voyages furent nuiſibles à leur patrie.

Ces heureux aventuriers avoient été les auteurs ou les témoins de l'oppreſſion des Indiens, de l'eſclavage des Negres, de tous les outrages faits à l'humanité dans le nouveau Monde. Ils devoient donc en rapporter une ame dure, un profond mépris pour la qualité d'homme, & cet orgueil excluſif, qui fit bientôt croire à l'Eſpagnol que tous les autres peuples étoient nés pour ſervir d'inſtrumens à ſon bonheur & de jouets à ſes caprices. C'eſt au ſein de l'injuſtice qu'ils avoient puiſé les tréſors, qui leur attiroient l'hommage de la multitude & l'envie des Seigneurs les plus qualifiés ; & l'on dédaigna de plus en plus tous les autres moyens de parvenir à la fortune.

Les Grands ne mirent plus de bornes à leurs diſſipations, dans l'eſpérance d'obtenir au nouveau Monde des emplois, qui flattoient leur orgueil & les élevoient en peu d'années au comble de l'opulence ; & ils revenoient enſuite en Europe étaler un luxe, qui acheva de tout perdre. Le luxe devint d'autant plus fatal à l'Eſpagne, ſes effets furent d'autant plus rapides, que par une ſingularité peut-être unique dans l'hiſtoire il produiſit d'abord l'engourdiſſement & la léthargie, au lieu d'exciter l'induſtrie & les arts d'agrément. Ainſi ce fléau ne rencontra aucun des correctifs, qui en moderent les ravages ; il ne fut balancé par aucun des reflets, qui, dans les grands Empires, ſuſpendent ou ralentiſſent ſon action.

Toute la population des campagnes ſe précipita dans les villes de l'Eſpagne & de l'Amérique, non pour y cultiver les ſciences ou y exercer des métiers utiles, mais pour y fuir les nœuds du mariage & ſuivre des penchans dépravés, pour s'enſévelir dans les cloîtres & en profaner la pureté, pour ſe vouer auprès des gens riches à une ſervitude oiſive & arrogante, pour languir dans une pareſſe dédaigneuſe & ſe perdre dans le plus honteux abandon de ſoi-même. La plus nombreuſe partie d'une nation ſi fiere & ſi noble ne fut bientôt plus compoſée que

de Moines, (1) de mandians & de valets. (2) Les générations s'éteignirent avec une telle rapidité, que dans le cours d'un ſiecle & demi, qui comprend les regnes les plus glorieux de la Monarchie, la population de la Péninſule tomba de vingt millions à huit, & fut par conſéquent diminuée de trois cinquiemes. (3) Ce fut en vain qu'une main habile s'offrit pour

---

(1) Vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle, il y avoit 840 couvens dans l'Amérique Eſpagnole ſeule. Philippe III remarquoit dans une lettre adreſſée au Vice-Roi du Pérou en 1620, que le terrein des couvens de Lima étoit plus étendu que le reſte de la Ville. Les habitans de Mexico préſenterent une requête au Roi Philippe IV, en 1644, pour le prier de défendre l'établiſſement de nouveaux couvens, vû qu'ils poſſéderoient bientôt tous les domaines du pays.

(2) Le faſte des grandes maiſons étoit ſi exceſſif & le goût de la fainéantiſe ſi général dans le peuple, que chaque Seigneur entretenoit deux à trois cents domeſtiques.

(3) Je dois obſerver, qu'il ne faut pas attribuer ce décroiſſement de population à la ſeule découverte de l'Amérique; puiſque le maſſacre des Grenadins à la fin du quinzieme ſiecle, l'expulſion des juifs, en 1492, & celle des Mauriſques en 1610, ont privé l'Eſpagne de près de deux millions d'hommes. Mais malgré cette conſidération, on peut encore aſſurer que la ſeule cauſe, dont nous développons les effets, coûte à l'Eſpagne plus de la moitié de ſa population. Aucune nation moderne de l'Europe n'a éprouvé un fléau auſſi funeſte.

guérir une plaie si effrayante. En vain le génie d'Olivarès voulut-il entreprendre de rendre la vie à ce grand corps, en faisant refluer les hommes & les richesses vers les vraies sources de l'abondance. Tous ses efforts pour modérer le luxe ne servirent qu'à le rendre plus actif & plus ruineux. Ses loix pour éloigner les hommes riches du séjour de la Cour & des grandes Villes furent éludées de mille manieres. Le goût de la débauche & de la fainéantise resta plus fort que tous les encouragemens donnés à la multiplication des mariages. Et les étrangers, qu'on invitoit à la culture des terres, étoient plus repoussés par la terreur de l'Inquisition & par la hauteur outrageante des Espagnols qu'ils n'étoient attirés par les promesses magnifiques d'un Gouvernement orageux.

La nation qui possédoit toutes les mines du Mexique & du Pérou, & qui puisa en peu d'années dans le nouveau Monde beaucoup plus de métaux précieux, qu'il n'y en avoit auparavant dans l'Europe entiere, devint tout-à-coup une des plus pauvres de l'univers. Ce phénomene politique, si étonnant pour le vulgaire, n'est que l'effet naturel des causes, qui ont agi sur l'Espagne, à l'époque de la découverte de l'Amérique.

Notre imagination est frappée de ces monceaux d'or & d'argent, que *la Flotte*

& *les Gallions* rapportoient en tribut dans les ports de Séville & de Cadix ; & nous nous appercevons à peine des richeſſes réproduites chaque année dans un royaume qui nourrit vingt millions d'habitans : parce qu'elles ſont diſperſées ſur une ſurface immenſe & que la plus grande partie ſe conſomme ſur les lieux même qui les ont fait naître. Cependant tout le numéraire, que la Métropole tiroit annuellement de ſes colonies, ne pouvoit entrer en comparaiſon avec la réproduction totale de ſon territoire : il en formoit tout au plus la dixieme partie, même au commencement de la révolution, dans les tems où les denrées de la Métropole étoient au plus vil prix. (1)

---

(1) Voici les faits & les calculs, qui me font croire que cette ſuppoſition approche de la réalité.

1°. La quantité d'or & d'argent apportée en Eſpagne, ſous les yeux du gouvernement, depuis la découverte juſqu'à nos jours eſt ſuivant Robertſon, année commune, de 90 millions de livres tournois, en ſe ſervant de la diviſion du Marc établie actuellement en France.

On ſe tromperoit ſans doute ſi l'on penſoit que cette ſomme annuelle étoit plus forte au commencement de la révolution. Car les plus riches mines ne furent découvertes qu'un demi-ſiecle après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue : puiſque celles du Potoſe le furent en 1545, & celles de Zaca-

D'un autre côté, si l'on rassemble sous un seul point de vue toutes les causes de

---

recas les plus abondantes du Mexique, en 1548. En général les mines du Mexique & du Pérou, ne furent recherchées & exploitées, qu'après qu'on eut dissipé les dépouilles des naturels du pays. Celles de Saint-Domingue furent mises en activité au temps même de la découverte : Herrera, toujours porté à l'exagération, prétend, qu'à l'époque de la mort d'Isabelle, ces mines produisoient 400 mille marcs d'or par an, ce qui feroit 300 millions de notre monnoie. Mais elles furent bientôt épuisées, ainsi que la race des insulaires qu'on y enséveliſſoit.

D'ailleurs, les dépouilles des Caciques de cette Isle & le fruit des rapines & des concussions de Bovadilla, successeur & bourreau de Christophe Colomb, furent engloutis avec lui dans les flots. Les peuples du Mexique jetterent dans les fleuves & dans les lacs une grande partie de leurs métaux précieux ; & les Espagnols furent bien éloignés de voir réaliser les espérances, qu'ils avoient conçues de la richesse de cet Empire. Le plus grand butin qui ait enrichi les vainqueurs du nouveau Monde est celui que firent les Pizarres à la prise de Cusco. Tous les historiens s'accordent pour assurer qu'il surpassa la rançon d'Atahualpa, qu'on peut évaluer à 50 millions. Mais une grande partie de ces richesses fut dissipée par les aventuriers qui les avoient envahies, ou employées à bâtir Lima, & il n'en est parvenu qu'une petite quantité dans les ports de la Métropole. Ce qui prouve d'une maniere sensible qu'au commencement de la révolution, il n'arrivoit pas en Espagne des sommes si considérables que par la suite, c'est qu'en 1534

dégradation, qui frapperent à la fois sur l'agriculture ; si l'on se rappelle que les

---

les richesses que Ferdinand Pizarre apporta à Madrid exciterent l'étonnement & l'admiration sur tout son passage, & lui mériterent l'accueil le plus distingué à la Cour de Charles-Quint. Cependant ces richesses, dont le Roi ne devoit avoir qu'une petite partie, ne montoient selon Herrera qu'à 654,300 pesos d'or, qui équivalent à-peu-près au même nombre de livres sterling du temps actuel, & en outre à 59,400 marcs d'argent, qui valent 3,225,420 livres tournois de notre monnoie. Il paroît que ces deux sommes forment toute la partie des dépouilles des Incas, qui arriva dans les ports de la Métropole. Nous n'affoiblirons donc point les élémens du calcul en supposant que dès le commencement, la somme annuelle que l'Espagne retiroit de ses colonies étoit égale à celle qu'elle a dû retirer, année commune, depuis la révolution jusqu'à nos jours. Ainsi nous évaluerons cette somme à. . . . . 90 millions.

2°. Une partie du produit des mines ne payoit pas le quint au Roi & circuloit en fraude dans le commerce. Les auteurs Espagnols prétendent que cette seconde partie égaloit au moins celle qui étoit légalement monnoyée ; mais on peut le soupçonner en cela d'exagération & ils n'ont aucune base fixe pour asseoir leur calcul sur cet objet. Cependant nous admettrons leur supposition, pour ne point affoiblir les données du problême. Nous ob-

90 millions.

richeſſes néceſſaires à l'entretien des avances furent détournées de leur deſtination

Ci-contre. . . . 90 millions.

ſerverons ſeulement que la plus grande partie de cet argent ſouſtrait à la vigilance du gouvernement ſervoit à alimenter le commerce interlope & prenoit directement la route des ports étrangers. Nous ne ſuppoſerons donc rien au-deſſous de la réalité, en évaluant à 45 millions la partie de cet article qui arrivoit dans les ports de la Métropole. . . . . 45 millions.

L'auteur des recherches ſur le commerce diſcute cet objet profondément & conclut qu'on a fait monter beaucoup trop haut les ſommes apportées en fraude en Europe. En comprenant même celles, qui ont pris directement la route des ports étrangers, il ne fait monter la ſomme totale de l'or & de l'argent fournis par l'Amérique en 283 ans, qu'à 6 milliards 422 millions de piaſtres fortes ; ce qui revient à 34 milliards 874 millions 700 mille liv. tournois. Il s'enſuit, qu'année commune, il n'eſt entré dans tous les ports de l'Europe enſemble que 123 millions 232 livres environ. Par conſéquent, en ſuppoſant qu'il eſt entré dans les ſeuls ports d'Eſpagne 135 millions, année commune, on ne doit pas craindre d'affoiblir les élémens du calcul.

135 millions.

pour fournir au luxe & aux dissipations des Grands, qu'une grande partie de la

---

De l'autre part. . . . 135 millions.

3°. Il faut observer que la Métropole ne recevoit pas cette somme gratuitement & qu'elle nourrissoit ses colonies en échange. Supposons donc qu'en vertu du monopole elle ait toujours gagné 200 pour 100, il s'ensuit qu'elle donnoit 45 millions en productions de son sol, pour recevoir 135 millions en argent. Il faut donc retrancher. . . . . 45 millions.

Et le profit annuel étoit. . . . 90 millions.

4°. Au moment de la découverte de l'Amérique, le prix des denrées étoit à-peu-près le quart du prix actuel. En effet, sous le regne de Charles VIII, le prix moyen du septier de bled à Paris a été de 1 liv. 1 sol 10 deniers, à-peu-près. Mais le marc d'argent étoit alors divisé en 11 liv. 8 sols, tandis que la division actuelle est de 54 liv. 6 sols. Le prix moyen du septier de bled sous Charles VIII, évalué en monnoie actuelle étoit donc de 5 liv. 4 sols environ, & par conséquent le quart du prix actuel, qu'on peut supposer de 20 liv. année commune.

Ce prix moyen tomba même au cinquieme du prix actuel sous Louis XII, qui régna 17 ans; puisqu'il fut

90 millions.

population abandonna les campagnes, que la plupart des bras furent enchaînés par

---

Ci-contre . . . . 90 millions.

de 3 livres 16 sols. Mais pendant celui de François I, qui dura 32 ans, le prix moyen s'éleva à 10 liv. 13 sols. Si l'on établit un prix moyen sur ces trois prix, en ayant égard à la durée de chaque regne & en observant que Charles VIII ne régna que 6 ans après la découverte, il en résultera que le prix du septier de bled a été, année commune, de 7 liv. 18 sols 9 deniers pendant les 55 ans, qui se sont écoulés depuis l'arrivée de Colomb en Amérique, jusqu'à la mort de François I, en 1547. Ce prix moyen est les deux cinquiemes du prix actuel. Par conséquent 90 millions dans ce demi-siecle équivalent à 225 millions dans le temps présent. . . . . 225 millions.

Il faudroit donc supposer que la réproduction totale d'un royaume, qui nourrit 20 millions d'habitans fut moindre que 2 milliards, 250 millions de notre monnoie actuelle, avec le prix actuel de nos denrées, pour que le profit annuel de l'Espagne sur ses colonies eût surpassé le dixieme de sa réproduction totale, pendant le demi-siecle, qui a suivi la découverte du nouveau Monde. . . . . 2250 millions

5°. Si l'on divise 2 milliards 250 millions de

l'orgueil & la pareſſe, on comprendra facilement qu'en un petit nombre d'années la réproduction totale put décroître d'un dixieme. Alors il ſe ſeroit établi une balance exacte entre les profits de la Métropole ſur les colonies & le décroiſſement des richeſſes renaiſſantes dans le ſein de la nation : & le royaume ſe ſeroit maintenu dans le même degré d'opulence, ſi ces deux cauſes oppoſées fuſſent reſtées conſtantes. Mais l'impulſion donnée à la machine politique étoit trop forte, pour qu'elle ſe remit ainſi en équilibre ; & les principes de dégradation reçurent chaque

---

livres en 20 millions de parties, on trouvera pour réſultat 112 liv. 10 ſols. Or il n'eſt pas poſſible que la dépenſe moyenne & perſonnelle de chaque individu ſoit par an moindre que 112 liv. 10 ſols, en ſuppoſant la diviſion actuelle du marc d'argent & le prix actuel des denrées. Cette ſomme ne donneroit à dépenſer par jour que 6 ſols 2 deniers.

D'où il ſuit qu'à la premiere époque, après la conquête du nouveau Monde, dans le temps même où les denrées étoient au plus vil prix, le profit annuel de l'Eſpagne ſur ſes colonies ne pouvoit ſurpaſſer le dixieme de ſa réproduction totale.

Je n'ai préſenté ici que des apperçus, & je ne prétends pas garantir l'exactitude rigoureuſe des données que j'ai ſuppoſées. Mais je crois m'être approché des vrais réſultats, autant que la matiere le comporte, & qu'il eſt néceſſaire pour les faire ſervir de baſe à mes raiſonnemens.

année de nouveaux degrés d'accroiſſement, tandis que la cauſe de proſpérité s'altéroit en ſens contraire.

Quand on ceſſe de confier le même fonds de richeſſes au ſein de la terre, il eſt encore fertiliſé en partie par l'effet des anciennes avances : il ne ſe ferme que graduellement & devient d'autant plus avare, qu'on s'éloigne davantage du moment de la révolution. Cette progreſſion s'accélere & devient très-rapide, ſi elle eſt long-temps prolongée, & ſur-tout ſi les vices politiques qui détournent le cours naturel des richeſſes prennent ſucceſſivement une nouvelle énergie. C'eſt ce que l'Eſpagne n'a point ceſſé d'éprouver depuis la premiere époque de ſa dégradation, juſqu'à la fin de la race des Rois Autrichiens. Cet orgueil, qui retenoit captifs tous les principes de l'activité nationale, parut, à chaque période, plus vain & plus exalté ; cette pareſſe, qui engourdiſſoit tous les reſſorts de l'induſtrie, devint univerſelle & ne fut éveillée ni par les triomphes de la nation ni par ſes défaites : ce luxe, qui attiroit à ſon foyer les richeſſes & les bras deſtinés à féconder la terre, profitoit de la miſere même pour étender ſon empire & ſes ravages.

Parmi les divers peuples, qui, par leur réunion, compoſoient alors la Monarchie Eſpagnole, les ſeuls Mauriſques

conservoient encore l'amour du travail. Eux seuls étoient restés fideles à la nature & subsistoient des fruits de l'agriculture, du commerce & des arts : eux seuls pouvoient un jour essuyer les larmes de la patrie & ranimer ses forces presque éteintes. Philippe III, poussé par un fanatisme imbécile & cruel, se priva tout-à-coup de cette unique ressource en proscrivant un million de sujets si utiles, qui porterent en Afrique & en Asie leurs richesses, leur industrie & la haine du nom Espagnol. Isabelle sembloit lui en avoir donné l'exemple, en expulsant les juifs de états. Mais la Monarchie étoit dans sa vigueur sous le regne d'Isabelle, & cette Princesse habile vouloit lui donner une nouvelle vie, en obligeant les Castillans de cultiver eux-mêmes les arts & le commerce déja trop dédaignés. L'insensé Philippe III ne suivit que le zele aveugle & farouche des inquisiteurs : il agit comme un malade épuisé, qui se feroit ouvrir les veines.

Les trésors de l'Amérique, loin de s'accroître & de balancer les pertes de l'agriculture & du commerce intérieur, perdirent eux-mêmes insensiblement une partie de leur valeur par l'abondance du numéraire, & par l'augmentation du prix des marchandises, qui en est la suite. Avant l'abdication de Charles-Quint, les prix étoient déja plus que dou-

blés (1), & ils s'accrurent ſucceſſivement ſous chaque regne. Il eût donc fallu importer annuellement en Eſpagne une quantité de métaux plus que double, pour qu'elle eût continué de repréſenter la même richeſſe. La découverte de mines plus abondantes ne pouvoit ſuppléer que foiblement à cette diminution de valeur : parce que d'autres mines s'épuiſoient & qu'on étoit forcé d'en abandonner un grand nombre, qui, avec un égal produit de matieres précieuſes, ne fourniſſoient plus le même profit, à cauſe du renchériſſement de la main-d'œuvre néceſſité par celui des denrées.

D'ailleurs, il n'auroit pas ſuffi de faire croître la quantité du numéraire importé, à raiſon de la diminution de ſa valeur, pour qu'il procurât à l'Eſpagne un avantage conſtant, il falloit encore qu'il fût également appliqué à l'utilité publique. Car c'eſt en vain que l'on accumuleroit des monceaux d'or dans le ſein d'une nation, s'ils ne devoient pas être échangés pour des productions utiles, ni ſervir à la ſubſiſtance des hommes. Mais quel étoit

(1) Le prix moyen du ſeptier de bled, qui étoit de 5 liv. 4 ſols, ſous Charles VIII, monta ſous Henri II à 13 liv. 8 ſols. Cet accroiſſement eſt dans un rapport un peu plus fort que celui de 2 à 5.

l'emploi de ces ſommes énormes apportées chaque année en triomphe dans les ports de la Métropole ? Elles alimentoient un luxe toujours plus avide de vaines jouiſſances : elles attiroient en abondance les précieuſes bagatelles de l'Inde & fourniſſoient des hochets de toute eſpece à la molleſſe & à l'orgueil : elles ne ſortoient des Monopoleurs, que pour ſe diſſiper en futilités, ou pour enrichir les nations étrangeres ; elles n'avoient d'influence ſur les campagnes que pour y porter la corruption & en arracher les cultivateurs.

Que dirai-je de la part que les Rois s'étoient arrogée dans ces richeſſes ? Servit-elle à ſoulager leurs ſujets du fardeau des impôts, à conſoler les peuples & à ranimer l'activité nationale ? Servit-elle à ouvrir des débouchés au commerce, à rendre les manufactures floriſſantes & à faire naître de nouvelles branches d'induſtrie ? Servit-elle à élever à la gloire de la nation des monumens durables ? Hélas ! elle enfla le cœur de ces Monarques ; elle les enivra d'orgueil & d'ambition ; elle les berça du vain eſpoir de tout envahir. Aucun ſouverain n'avoit encore raſſemblé dans ſes mains tant de moyens de puiſſance, & ils crurent que l'univers devoit appartenir à celui qui en poſſédoit les tréſors. Les Rois d'Eſpagne ne mettant donc plus de bornes à leurs prétentions ni à leurs deſirs, porterent dans toute l'Europe

l'Europe l'inquiétude & la terreur. Toutes les nations menacées d'un joug odieux s'ébranlerent, & la guerre s'alluma pour ne plus s'éteindre.

La succession de la Maison de Bourgogne, en procurant à la Monarchie des Provinces étrangeres, fournissoit sans cesse des prétextes à des querelles sanglantes & ruineuses. Les peuples de ces provinces accoutumés depuis long-temps au gouvernement paternel & modéré de leurs anciens maîtres, ne purent supporter la domination d'un despote éloigné, fier de ses richesses & de sa puissance; & la discorde civile vint mêler ses flambeaux à ceux de la guerre nationale. Il fallut entretenir des armées nombreuses, pour contenir & combattre les sujets rebelles & pour soutenir le choc des nations rivales. Il fallut mettre en mer des flottes formidables, pour faire respecter le pavillon Espagnol dans les quatre parties du monde. Mais comment la population, arrêtée dans sa source par tant d'autres causes, auroit-elle pu fournir à une telle consommation d'hommes? On se vit contraint de soudoyer des troupes étrangeres, que l'on incorporoit dans ces vieilles Bandes Castillannes, si renommées auparavant pour leur discipline, leur valeur & leurs exploits. Ces mercenaires toujours mécontens introduisirent dans les armées l'esprit d'insubordination & de

révolte, & altérerent insensiblement le courage & la fidélité des milices nationales. Ainsi l'or du Pérou corrompit de toutes les manieres les ressorts de la puissance publique.

Cet or fatal, fruit de tant de crimes, servoit dans les mains des Rois d'Espagne à acheter des espions & des traîtres, à fomenter des haines parmi les nations, & à les déchirer par des guerres civiles. Il étoit prodigué à des courtisans avides, qui n'avoient d'autres titres en leur faveur, que leur audace & leur importunité. (1) Il nourrissoit une multitude d'Officiers inutiles, qui servoient bien plus à dévorer la substance de l'état & à flatter l'orgueil du Monarque qu'à relever l'éclat de trône & la gloire de la nation. Les Favoris & les ministres, peu satisfaits des profusions du Souverain, vendirent les emplois & les magistratures du Mexique & du Pérou & se firent chérement payer le noble privilege d'opprimer &

(1) Les Flamands, qui accompagnerent Philippe I, profiterent de leur séjour en Espagne, pour prendre leur part dans les dépouilles de l'Amérique. Ceux de la suite de Charles-Quint, à son avénement au trône, en firent de même. Mais les profusions de ces deux Princes envers leurs Favoris, furent effacées par les dissipations de toute espece, qui signalerent le regne foible & malheureux de Philippe III.

de dépouiller les colonies. Le monopole de ces riches contrées fut mis à l'enchere (1) ; & le commerce, reſſerré dans les mains d'un petit nombre d'hommes opulens, devint en quelque ſorte étranger à la Métropole. Il n'épancha point ſon urne pour fertiliſer les campagnes : il la verſa toute entiere dans le ſein des autres nations & ne produiſit aucun fruit ; ou n'engendra que des effets funeſtes.

Loin donc que les richeſſes arrivées chaque année de l'Amérique fuſſent employées à réparer les pertes de l'agriculture, elles en accéléroient encore la dégradation : & la plus grande miſere ne tarda point à ſe faire ſentir & à percer de toutes parts, à travers les dehors brillans, qui en impoſoient à l'univers. Les troupes mal payées, même dans les temps où l'Eſpagne jettoit le plus grand éclat, ſe ſoulevoient & par leur défection faiſoient échouer les plus belles entrepriſes. Les provinces étonnées d'être ſoumiſes à des impôts vexatoires & inconnus depuis l'origine de la Monarchie, arboroient l'étendard de la révolte & de la liberté.

(1) Le Marquis de Serralvo fit paſſer dans une ſeule année un million de ducats en Eſpagne, pour obtenir d'Olivarès & de ſes créatures, la prolongation du monopole du ſel & d'autres privileges de commerce.

Le souverain lui-même manquoit honteusement à ses engagemens les plus sacrés. Philippe II, ce politique si profond, dont le génie étendu parcouroit toutes les branches de l'administration, dont l'œil pénétrant ne laissoit échapper aucun détail, refusa de payer les intérêts des sommes, qu'on lui avoit prêtées, & fit à la face de l'univers une banqueroute trop fameuse, qui entraîna la ruine des créanciers de l'état & celle du crédit public. Ce Monarque des deux Indes, ce fier despote, qui envahit le Portugal & comptoit dans son ivresse l'Angleterre & la France parmi les provinces de son Empire, se vit contraint d'aliéner des domaines en Italie pour cents millions de ducats, & laissa en mourant son Royaume tributaire des Gênois, par les arrérages des sommes énormes, qu'il devoit à ces républicains. (1) Qui le croiroit ? L'or & l'argent devinrent si rares en Espagne,

(1) Il leur devoit 140 millions de ducats & leur faisoit 7 millions de ducats de rente. Il est vrai que ce tribut ne fut pas toujours payé bien exactement : les Génois s'emparoient quelquefois, à main armée, des vaisseaux Espagnols, pour se dédommager : mais ils étoient bientôt obligés d'en venir à un accommodement, pour ne pas perdre le principal avec les intérêts, & pour n'être dépouillés des terres, que la plupart des grandes familles Génoises possédoient dans le Royaume de Naples.

que, pour y suppléer, Olivarès donna à la monnoie de billon une valeur presque égale à celle de l'argent & qu'il fit frapper des especes de cuivre, auxquelles il attacha une valeur idéale supérieure de plus d'un quart au prix réel de ce métal (1) : foible & honteuse ressource, qui pour procurer au fisc un avantage passager, exposa au grand jour la misere publique & y mit bientôt le comble. Que pourrois-je ajouter encore pour marquer la détresse & l'épuisement des finances ? De ces flottes nombreuses & formidables, qui avoient donné à Philippe II l'empire des deux mers, il ne restoit plus à Charles II que huit vaisseaux délabrés. Ce dernier des Rois Autrichiens vendit tout, jusqu'à la Grandesse & les Vice-Royautés, & sous son regne déplorable, la Monarchie accablée de dettes, sans marine, sans crédit (2), & presque sans revenu,

(1) Ces especes perdoient 25 à 30 pour cent, quand on vouloit les échanger pour de l'or ou de l'argent. Cette opération dans les monnoies porta le dernier coup au crédit public. Peu de temps après, Olivarès, même en offrant un intérêt exorbitant, eut bien de la peine à remplir un emprunt de quelques millions, dont il avoit besoin pour troubler la France, & fournir le nerf de la guerre à Gaston, révolté contre Louis XIII.

(2) Pendant ce regne languissant, le trésor public empruntoit à 15 pour cent & ne trouvoit pas de prêteurs.

ſembloit à chaque moment toucher à ſon dernier terme.

Toutes les ſources de la richeſſe étoient à la fois épuiſées. On étoit même alors ſouvent privé du produit des mines de l'Amérique. Ces tréſors, qui avoient apporté tant de maux, manquerent au ſeul inſtant, où ils pouvoient être précieux & utiles en retardant la chûte de l'état : les Flibuſtiers, une poignée d'aventuriers, en arrêtoient inſolemment le cours ; & dans les vaſtes poſſeſſions de l'Eſpagne il ne ſe trouva pas un ſeul vengeur.

Qu'eſt donc devenue cette vertu guerriere, qui élevoit les Caſtillans au-deſſus de tous les peuples ? Qu'eſt devenue cette conſtance à l'épreuve de tous les maux & de tous les périls, ce courage héroïque, qui leur a donné l'Empire du nouveau Monde ? Où ſont les vainqueurs des fiers Sarraſins ? Où ſont ces Bandes valeureuſes, toujours précédées par la terreur & ſi ſouvent couronnées par la victoire ? Eh quoi ! la guere n'a point ceſſé d'agiter la Monarchie depuis deux ſiecles, & les Eſpagnols exercés dans tant de combats laiſſent la patrie ſans défenſe. Aucun général, aucun homme de mer n'eſt-il donc ſorti de l'école de ces grands Capitaines, qui ont répandu tant d'éclat ſur les regnes précédens, & qui ont donné dans l'art de vaincre des exemples ſi frappans & ſi glorieux ! Ombres de

Gonsales, de Doria, de Leves, de Santa-Crux, de Dom-Juan, de Farnese, de Spinola, de Ferdinand d'Autriche (1),

---

(1) Ce Prince est connu dans l'histoire sous le nom de Cardinal Infant. Je n'ai pas prétendu faire ici l'énumération complette de tous les grands hommes de guerre, que l'Espagne a possédés, depuis Ferdinand V jusqu'à la fin du regne du Philippe IV. Je me contenterai de faire les remarques suivantes. Outre le fameux Gonsales de Cordoue, surnommé le grand Capitaine sous Ferdinand, il y en eut un autre sous Philippe IV, qui fut un très-habile général. André Doria étoit le plus grand homme de mer du regne de Charles-Quint & il fut encore plus grand en donnant la liberté à Gênes, sa patrie, que par ses victoires sur Barberousse. Antoine de Leves étoit un des meilleurs généraux de Charles-Quint. Sancta-Crux, vainqueur des François dans plusieurs batailles navales, étoit le plus digne de commander les flottes de Philippe II : il mourut de douleur de ce que Philippe, impatient des retards, que des préparatifs immenses mettoient au départ de la fameuse flotte l'*invincible*, lui dit : *vous répondez fort mal à la confiance que j'ai en vous.* Voilà le prix de ses services.

Il y eut deux Dom Juam d'Autriche ; le premier étoit bâtard de Charles-Quint ; il gagna sous Philippe II la célébre bataille de Lepanthe, & mourut gouverneur des pays-bas : le second étoit bâtard de Philippe IV, & fut le dernier des grands hommes de l'Espagne sous les Rois Autrichiens. Alexandre Farnese fut successeur du premier Dom Juan dans le gouvernement des pays-bas, & il est plus connu sous le nom de Duc de Parme. Il

venez en foule pour réveiller la nation de sa léthargie ; venez soutenir le sceptre prêt à tomber des mains du foible Charles II. Que votre voix redoutable retentisse dans le cœur de ses sujets & leur enseigne encore le chemin de l'honneur ! Que dis-je ? La renommée répete en vain aux deux extrêmités du monde & vos noms & vos exploits ; la nation, qu'ils ont illustréée, en conserve à peine la mémoire. Ah ! détournez plutôt les yeux de votre ingrate patrie : ne soyez point témoins de la honte, où elle est descendue. En vain pendant ce regne malheureux déploirez-vous vos drapeaux au milieu d'elle ; quels guerriers viendroient se ranger autour de vous ? Se présenteroit-il un seul soldat digne de marcher sur vos traces (1) ?

L'Espagne avoit perdu à la fois sa population, sa force & toute sa vertu. Tandis que la Suede brilloit encore de quelques rayons de la gloire qu'elle avoit acquise sous les loix du grand Gustave, tandis que Louis XIV étonnoit l'Europe

---

y eut deux Spinola sous le regne de Philippe III : ils étoient freres, l'un étoit grand homme de mer & l'autre grand général de terre.

(1) Les restes des vieilles Bandes Espagnoles & toute la gloire de la nation avoient été ensévelis, pendant le regne de Philippe IV, dans les lignes de Rocroi & dans les plaines de Lens.

par

par sa politique autant que par l'éclat de ses armes ; tandis que la Hollande attiroit dans ses ports les richesses des quatre parties du monde ; tandis que l'Angleterre élevoit l'édifice de sa liberté sur la ruine des Stuarts, & qu'elle faisoit jaillir de toutes parts les sources de cette fortune prodigieuse, qui lui donna l'Empire de l'océan ; Charles ne put trouver un seul homme d'état dans toute l'étendue de ses domaines : il ne put recueillir aucune étincelle du génie d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, de Philippe II & d'Olivarès. Ainsi le vaisseau de la Monarchie, sans pilote & sans gouvernail, erroit parmi les écueils & n'opposoit que des flancs entr'ouverts à la furie des flots & des vents : il eut été mille fois englouti ou brisé, si la politique jalouse des nations étrangeres n'eût retardé le moment d'en partager les débris.

Les ames dégradées & perdues dans l'oisiveté ne sentoient plus l'aiguillon de cette curiosité active, qui nous anime dans la recherche du vrai. L'amour du merveilleux, ce noble enthousiasme qui inspiroit autrefois aux Espagnols des conceptions fortes & sublimes, ne les échauffoit plus ; & leurs idées rampantes & communes ne sortoient pas du cercle étroit, qu'une vanité froide & puérile avoit tracé autour d'eux. Les cœurs glacés par l'orgueil, abattus par la misere

ou flétris par la molleſſe avoient perdu juſqu'au ſentiment des beautés de la nature : ils n'éprouvoient plus cet attrait puiſſant & enchanteur, qui nous fait chérir les arts & les chefs-d'œuvres du génie. Alors le plus beau jour luiſoit ſur la France : des grands hommes dans tous les genres formoient l'auguſte cortége d'un Roi couvert de gloire & embelliſſoient ſa vie par des productions immortelles. L'éclat de ce jour fortuné ſembloit devoir éclairer toute l'Europe. Il répandoit ſurtout en Allemagne & en Angleterre les lumieres & le goût des recherches & préparoit les découvertes fécondes de Leibnitz & de Newton. La ſeule Eſpagne étoit enveloppée de ténebres : après une aurore aſſez brillante, elle étoit replongée dans la nuit. Il ſemble que pendant tout le regne de Charles II, aucun Eſpagnol n'ait eu le courage ni même le deſir de lever la tête au-deſſus des autres. Depuis la mort de Dom-Juan, juſqu'à la guerre de la ſucceſſion, il n'y eut pas un homme, qui fit honneur à ſon eſpece & qui mérite d'être nommé. Les ouvrages des Caldérons, des Lopès & des Cervantes n'avoient plus de charmes & n'enflammoient plus l'imagination de la jeuneſſe : & ce peuple ſuperbe & dédaigneux, qui ne vouloit rien voir de grand que lui-même, foulait aux pieds ſes propres richeſſes, ſans en connoître le prix.

Ce n'eſt point l'Inquiſition ſeule, qui a pu produire une telle décadence. Quoique les torches du fanatiſme ne ſoit gueres propres à allumer la flamme du génie, l'Eſpagne poſſédoit pluſieurs grands hommes dans les tems mêmes, où ce tribunal étoit le plus redoutable. Quand l'Inquiſition étoit le principal inſtrument des perfidies & des cruautes du fils ingrat de de Charles-Quint, quand elle faiſoit trembler Philippe III juſque dans ſon palais, les ſciences & les arts jettoient le plus grand éclat, & ils ne s'éclipſerent que vers la fin du regne de Philippe IV. C'eſt aux cauſes générales, qui ont appauvri & dépeuplé l'Eſpagne, qu'il faut remonter pour reconnoître la ſource & juger des progrès de la dégradation des ames.

Ce ſeroit auſſi à tort que l'on regarderoit la foibleſſe des trois ſucceſſeurs de Philippe II, comme la cauſe des malheurs de la nation. Le honteux oubli de la gloire, le lâche abandon où ces Princes vécurent, étoient au contraire l'effet de l'ivreſſe nationale & de l'altération des mœurs publiques. Les mêmes cauſes, qui retenoient captive l'activité des ſujets, avoient endormi le Monarque ſur ſon trône. D'ailleurs Olivarès tint pendant vingt-deux ans les rênes de la Monarchie & ne les laiſſa point flotter au haſard. Aucun Miniſtre ne fut plus avide de gloire & ne déploya plus d'habileté

pour inventer de nouvelles reſſources & mettre en œuvre tous les moyens, que les circonſtances pouvoient offrir. Il vit l'accablement du corps politique & ne négligea rien pour ranimer ſes forces abattues. Il voulut mettre la hache à la racine du mal, mais ſes coups redoublés furent impuiſſans. La violence des cauſes de deſtruction triomphoit de tous les remedes ; elles renaiſſoient avec plus de vigueur ſous la main qui s'efforçoit de les détruire. Ce ne fut qu'après avoir épuiſé en vain tous les moyens de rendre à l'Etat ſon ancienne ſplendeur, que ce digne émule de Richelieu devint un tyran. Il ſouleva la Catalogne par des exactions, il perdit le Portugal ; parce qu'il ſe vit contraint de ne plus reſpecter les privileges de ces deux royaumes & d'y lever des ſubſides ruineux, pour ſoutenir les guerres interminables, où les malheurs des tems & la politique des regnes précédens l'avoient engagé.

Si la puiſſance réelle de la Monarchie eût répondu à l'appareil impoſant, qu'elle étaloit aux yeux des nations ſous les premiers Rois Autrichiens, ſa décadence auroit-elle été ſi rapide ? Un bon Roi ne meurt pas tout entier : du fond de ſon tombeau, il regne ſur la poſtérité de ſes ſujets & ſon génie étend encore ſes aîles protectrices ſur la nation, qu'il a rendu floriſſante & heureuſe. Ainſi l'influence du

gouvernement paternel de Louis XII soutenoit la France contre l'ambition de Charles-Quint & les prodigalités de François I : ainsi l'administration admirable de Sully, malgré la foiblesse du successeur de Henri IV, & les dissipations de deux minorités, préparoit le siecle de Louis XIV. Pourquoi donc, après trois regnes si longs & si glorieux, l'Espagne se vit-elle tout-à-coup menacée d'une chûte prochaine ? C'est qu'au milieu de ses triomphes & de ses prospérités apparentes, c'est qu'au sein d'une gloire trompeuse, elle fut frappée du coup mortel.

A la fin du regne de Philippe II, les vraies sources de l'abondance étoient déja taries & la circulation des richesses avoit abandonné sans retour les canaux, qui sont destinés par la nature à porter la vie dans tous les membres d'un Etat. Alors tous les ressorts de cette vaste machine fatigués depuis si long-tems par les entreprises d'une politique avide & insatiable, tendus à l'excès par l'enflure de la puissance publique, commençoient à tomber dans le relâchement & s'affaissoient de toutes parts pour ne plus jamais recouvrer leur ancienne énergie. Alors la jalousie & la haine de toutes les nations de l'Europe étoient déja portées à leur comble. C'est à la conquête de l'Amérique & à l'orgueilleuse ambition des Rois, qu'il faut attribuer l'origine de tant de guerres,

qui ne furent ſuſpendues qu'à la paix des Pyrrhennées, & ne ceſſerent qu'à l'extinction de toutes les forces de la Monarchie Eſpagnole.

Le Portugal donnoit en même tems à l'univers un exemple auſſi frappant de la vanité des richeſſes acquiſes par des conquêtes lointaines. Les trois regnes de Jean II, d Emmanuel & de Jean III peuvent être comparés à ceux de Ferdinand, de Charles-Quint & de Philipe II, pour la hardieſſe des entrepriſes & les ſuccès glorieux, & ils furent ſuivis des mêmes déſaſtres & d'une décadence encore plus rapide. Jean III poſſédoit en Aſie des établiſſemens riches & immenſes & voyoit tout le commerce des grandes Indes entre les mains de ſes heureux ſujets. Il poſſédoit le Bréſil; & les grands de ſon royaume, qui en avoient reçu les terres en partage, s'enrichiſſoient chaque année des dépouilles de cette conquête. Jamais le Portugal n'avoit paru plus floriſſant ni plus redoutable. Cependant une ſeule entrepriſe téméraire épuiſa tout-à-coup ce royaume, & lui fit ſentir toute ſa foibleſſe. Après la malheureuſe expédition de Sébaſtien, où ce Prince ſi chéri de ſes ſujets perdit la couronne & la vie, les Portugais dégénérés tomberent dans l'indigence; & l'on vit bientôt s'évanouir les hautes deſtinées, où ils paroiſſoient devoir prétendre. On vit cette nation, auparavant

ſi fiere & ſi active, languir ſous la main tremblante du Prêtre-Roi, manquer après ſa mort du courage néceſſaire pour placer la légitime héritiere ſur le trône, &, preſque ſans combattre, ſubir le joug odieux des Eſpagnols. Depuis cette époque fatale, le Portugal fut à peine compté parmi les puiſſances de l'Europe. Si dans des inſtans de calamité, l'amour de la patrie ſe fit ſentir au fond des cœurs, ſi l'eſprit national parut ſe ranimer & fit encore jaillir de vives étincelles, ce ne fut que quelques éclairs, qui brillerent par intervalles dans une nuit longue & obſcure. Si ce royaume profita de la foibleſſe & des malheurs de ſes tyrans pour ſecouer leur joug intolérable; s'il eut l'avantage d'affermir le ſceptre dans la maiſon de Bragance, ce ne fut qu'en mendiant l'appui des puiſſances étrangeres & que pour ſe mettre ſous le joug du monopole Anglois, peut-être encore plus funeſte que celui du deſpotiſme.

Il ſeroit difficile d'apprécier avec exactitude la part que la conquête du Bréſil dût avoir parmi les cauſes de la décadence du Portugal. Peut-être, indépendamment de cette conquête, les émigrations néceſſaires pour former les nombreuſes colonies des grandes Indes & la prodigieuſe conſommation d'hommes occaſionnée par les naufrages, par de fréquentes épidémies & par des guerres vives & con-

tinuelles dans des contrées éloignées, auroient-elles suffi pour dépeupler les provinces d'un Etat si peu considérable. Peut-être ne falloit-il que les richesses, qui découloient des établissemens de l'Asie pour inspirer à la nation le goût d'un faste ruineux, pour anéantir l'agriculture & pour achever d'éteindre la population, en la précipitant des campagnes dans les villes. Peut-être les mœurs atroces & dépravées des vainqueurs du Malabar & de leur postérité auroient-elles assez influé sur les mœurs de la Métropole pour abattre toutes les ames. On ne doit donc considérer ici les conquêtes des Portugais dans le nouveau Monde, que comme une cause secondaire & subordonnée, qui accéléra la chûte d'un Empire déja sur son déclin. Elles comblerent les malheurs publics, en augmentant les émigrations, en rendant plus excessive l'ivresse nationale & l'inégalité des fortunes, & en général en donnant plus d'énergie aux principes de corruption, qui infectoient déja la masse de l'Etat.

Il y eut une différence remarquable entre les effets que les établissemens de ce peuple & les colonies Espagnoles produisirent sur leur Métropole respective. Les richesses sorties de Saint-Domingue, du Mexique & du Pérou, engendrerent en Espagne un engourdissement subit & général; parce qu'elles consistoient uni-

quement en métaux précieux & que les raviſſeurs de ces tréſors, certains de les échanger ſans peine pour les productions des autres peuples, pouvoient en jouir dans le ſein de la molleſſe & de l'oiſiveté. Mais les richeſſes des grandes Indes & du Bréſil n'éteignirent pas tout-à-coup l'activité des Portugais. C'étoient des marchandiſes & des productions, qui devoient être façonnées, tranſportées & vendues pour procurer à la nation toutes les jouiſſances, qu'elle pouvoit s'en promettre. Des débris de l'agriculture, il s'éleva des manufactures dans les grandes villes : on remarqua plus d'agitation dans les ports, & ce peuple affoibli par tant de triomphes & de défaites n'étoit pas encore privé de toute induſtrie, lors même qu'il ſuccomboit ſous la verge de fer du deſpote Eſpagnol.

Cette circonſtance devoit ſuſpendre la chûte du Portugal & elle l'auroit en effet rendu beaucoup plus lente que celle de l'Eſpagne, ſi les premieres entrepriſes de ces deux nations avoient été dans le même rapport avec le degré de leur puiſſance. Mais tandis que l'Eſpagne donnoit des fers à l'Amérique par les mains de quelques aventuriers, qui avoient fait eux-mêmes les frais de l'armement, le Portugal, qui lui étoit ſi inférieur en richeſſes & en population, couvroit de ſes vaiſſeaux les mers de l'Afrique & des Indes

& sacrifioit beaucoup d'hommes pour subjuguer les belliqueux habitans du Brésil. Le nouveau Monde ne coûta presque rien à l'Espagne ; il ne lui fut fatal que par ses trésors & ses présens perfides. La conquête de l'Inde & du Brésil épuisa le Portugal & lui ôta jusqu'à la faculté de goûter les fruits, qu'il en auroit pu recueillir. Cet avantage étoit réservé à la Hollande.

Les peuples des Pays-Bas furent d'abord les victimes de la découverte du nouveau Monde. Qui peut ignorer l'usage que l'Espagne fit des trésors du Potosi pour accabler ses provinces étrangeres du poids de son orgueil & de sa tyrannie ? Qui est-ce qui n'a pas appris dès son enfance à frissonner d'horreur au seul nom de Granvelle & de l'infâme Duc d'Albe, les dignes Ministres des vengeances, du zele farouche & hypocrite du fils de Charles-Quint ? Mais quand le ressort de la liberté, comprimé à l'excès eût réjailli avec fureur contre la main qui le tenoit captif ; quand du milieu des marais de la Hollande, rougis de sang & souillés de crimes, l'humanité eût levé un front serein ; les richesses des deux Indes attirées par une activité infatigable y apporterent bientôt l'abondance & la prospérité. Elles consolerent les nouveaux Républicains de tous les maux, qu'elles leur avoient causés, & les éleverent en peu d'années à

un degré de puiſſance, qui étonna toute l'Europe. C'eſt un objet digne des méditations du Philoſophe, que de découvrir comment cet or, qui fut un principe ſi actif de deſtruction dans une vaſte Monarchie, devint une ſource inépuiſable de vigueur dans un petit Etat.

La Hollande éleva l'édifice de ſa liberté, du ſein des alarmes & d'une pauvreté honorable, dans un terrein arraché par une heureuſe induſtrie aux domaines l'Océan. Réduite aux ſeuls produits de ſes pâturages & de la pêche du hareng, elle auroit langui dans une éternelle enfance & ſeroit bientôt devenue la proie d'un nouveau tyran, ſi ſes habitans n'euſſent été animés du deſir de réparer par le commerce les torts d'une nature ingrate & avare. Mais ceux, qui avoient ſu oppoſer des digues à la fureur des flots & briſer les fers de la tyrannie, furent indignés des barrieres étroites qui les renfermoient & ſe hâterent de les franchir. On vit bientôt ſortir des ports de la Republique, non point de ces flottes formidables, qui vomiſſent la foudre & ravagent le monde, mais une multitude prodigieuſe de vaiſſeaux marchands, deſtinés à diſtribuer la richeſſe dans toute l'Europe. Les Hollandois tranſportoient les marchandiſes des Indes, de Liſbonne, qui en étoit l'entrepôt général, dans toutes les mers de nos contrées, juſques au fond de la

Baltique. Leur économie & leur frugalité leur donnerent tant d'avantages dans ce négoce, que ni les villes Anséatiques ni les Républiques d'Italie ne purent soutenir avec eux la concurrence; & ils devinrent bientôt les seuls facteurs de toutes les nations. Les profits de ces transports, quoique modérés, formerent par leur multiplicité une source de richesses très-abondante; ils se distribuerent dans toutes les branches de l'Etat par la multitude d'agens employés à la construction & à l'approvisionnement des navires : loin de faire naître un vain orgueil, une paresse dédaigneuse, un faste ruineux & corrupteur; ils inspiroient l'amour du travail, la simplicité des mœurs & la modération dans toutes les jouissances de la vie. Ainsi la navigation tint lieu d'agriculture; & ce peuple, en prenant sa part dans les productions de toutes les contrées de l'Europe, la distribuoit dans son sein de la maniere la plus propre à favoriser la population & à augmenter la félicité publique.

Quand Philippe II eut usurpé le Portugal, les Hollandois, exclus des ports de ce royaume, virent tout-à-coup leur activité enchaînée : mais cet obstacle ne servit bientôt, qu'à la rendre plus entreprenante; & en lui imprimant une direction nouvelle, il lui ouvrit un champ plus vaste & lui prépara de plus heureux développemens. Alors les Hollandois,

ayant armé en course leurs plus forts bâtimens, prirent le parti d'intercepter les rapports des colonies de la Métropole & d'arrêter au passage les richesses des deux Indes. Les succès surpasserent les espérances : ils furent d'autant plus rapides que la marine Espagnole étoit déja sur son déclin, & que la politique du Conseil de Madrid le portoit à négliger la défense des possessions Portugaises & même à se réjouir en secret de leurs pertes. Ce n'étoit plus les profits lents & médiocres d'un commerce de transport : c'étoient toutes les richesses du Brésil & de l'Asie, qui venoient en abondance dans les ports de la République, gratuitement & sans être achetées par aucun objet d'échange. Ce qui mérite sur-tout d'être observé, ces trésors arrivoient & se distribuoient par une multitude innombrable de canaux divers ; & l'opulence, qui en résulta, ne produisit point le faste ni une trop grande inégalité de fortunes. Non seulement l'aisance fut générale ; mais elle se répandit sur un grand nombre de nouveaux citoyens, actifs & industrieux, que les Etats voisins, en proie à l'esprit persécuteur & aux guerres de Religion, ne cessoient de donner aux Provinces-Unies, qui étoient devenues l'asyle de la liberté. Ainsi chaque nation de l'Europe étoit tributaire de la République & lui fournissoit ou des richesses ou des hommes.

Les forces maritimes de la Hollande s'accrurent prodigieusement des débris de celles de l'Espagne & du Portugal. Elle arracha ainsi des mains de ses anciens tyrans le sceptre des mers, & sans avoir fait des dépenses ruineuses, elle déploya un pavillon formidable aux yeux de l'Europe. Elle se vit alors en état de braver les loix séveres du monopole établi par l'Espagne sur les colonies du nouveau Monde & fit sur toutes les côtes du Brésil, du Mexique & du Pérou un commerce interlope très-étendu & très-lucratif. Non contente d'arrêter dans leur cours les richesses des grandes Indes, elle conçut & exécuta le dessein hardi de s'emparer des sources mêmes de ces richesses. Elle devint conquérante; mais elle mit dans toutes ses entreprises cette activité soutenue & graduée, qui prépare sans effort les plus heureux succès. Son ambition ne prenoit l'essor que par le développement naturel de ses forces. On ne la vit point courir après une vaine gloire; & au milieu de ses triomphes, elle ne perdit point de vue ses principes d'économie, ni le grand but de l'utilité publique. Elle eut sur-tout un soin extrême de ne point consommer ses propres habitans dans les tentatives périlleuses. Une partie des riches dépouilles de l'Amérique servoit à soudoyer des troupes mercénaires & des matelots étrangers. L'Etat

acquéroit de nouveaux domaines ſans diminuer ſa population ni l'aiſance de ſes ſujets, & les rameaux, qui ſortoient du tronc pour s'épanouir dans les Indes, loin d'altérer ſa vigueur, y faiſoient au contraire influer l'abondance & la vie. C'eſt ainſi que des conquêtes, qui avoient épuiſé le Portugal mirent le comble à l'opulence & à la proſpérité de la Hollande.

Cette république eſt peut-être le ſeul Etat, qui récueillit des avantages réels de la découverte de l'Amérique. Si nous jettons ſur l'Europe un coup d'œil général, nous verrons que les principes corrupteurs, qui ont détruit la puiſſance Eſpagnole, ont répandu leur influence maligne ſur la plupart des nations. Les armées nombreuſes entretenues avec l'or du nouveau Monde, en portant l'épouvante du midi au nord, ont affermi l'empire de l'eſprit militaire. Elles ont fait croire à chaque peuple que ſa ſûreté, ſa force & ſa ſplendeur devoient ſe meſurer ſur le nombre ſeul de ſes ſoldats; & la gloire des armes de Charles-Quint fit prendre de nouvelles racines à ce préjugé barbare.

Qui pourroit évaluer les pertes, que les querelles de la Maiſon d'Autriche avec les autres nations de l'Europe ont cauſées à l'humanité, les dépenſes d'hommes & d'argent qu'elles ont occaſionnées en Allemagne, en Angleterre & en France?

Il fallut sans cesse lever des armées & dépeupler les campagnes pour résister à une Monarchie, qui sembloit devoir tout envahir & qui ne laissoit respirer le monde par intervalles qu'afin de l'ébranler par des secousses plus violentes. C'est surtout depuis l'enflure de la puissance Espagnole, que les troupes nombreuses sont devenues le luxe principal des Rois de l'Europe & que par une aveugle rivalité ces corps ruineux se sont accrus jusqu'à épuiser, même au sein de la paix, les nations les plus opulentes. (1) Delà naquit l'art ténébreux de la finance & celui des emprunts publics, que j'ai nommé ailleurs (2) *l'art d'opprimer les générations futures*. C'est depuis cette époque funeste, que l'esprit de conquête a pris une nouvelle force, & que les Rois plus jaloux de reculer les bornes de leurs domaines

---

(1) Cet abus fut porté à son comble depuis le siècle de Louis XIV. On ne se contenta plus d'avoir des troupes sur pied en temps de guerre : le redoutable appareil des combats se prolongea pendant la paix. A voir tant de bras toujours armés, à voir ces remparts toujours prêts à vomir la mort par tant de bouches, dans les temps mêmes, où les nations s'unissent par des traités & se jurent une fidélité inaltérable, ne croiroit-on pas que l'état naturel des hommes est de s'entr'égorger ?

(2) Discours *sur le Luxe*, qui a remporté le prix à l'Académie de Besançon en 1783.

que

que de rendre leurs ſujets fortunés & puiſſants, ſe ſont ruinés à l'envi & ont dépeuplé leurs propres Etats pour régner ſur de nouveaux déſerts.

Chaque Empire a chancelé ſur ſes fondemens; & le ſceptre de la Monarchie univerſelle, en paſſant en apparence ſucceſſivement dans les mains des plus grands Rois de l'Europe, excitoit ſans ceſſe les commotions les plus dangereuſes & les plus effrayantes. Ce ſceptre fatal, fruit des tréſors & de l'ambition de Charles-Quint & de Philippe II, avoit cauſé tant d'alarmes que le vœu le plus ardent d'Henri IV étoit de le briſer entre les mains de leurs ſucceſſeurs, & qu'il deſtinoit à ce grand ouvrage toutes les épargnes de ſon regne.

A peine les nations commençoient-elles à ſe remettre de l'inquiétude & de l'épuiſement, où la branche aînée de la maiſon d'Autriche les avoit jettées, que la branche Allemande, enorgueillie du bonheur, des talens & des conquêtes de Ferdinand, ſon chef, renouvella toutes les craintes & répandit la terreur depuis le Volga juſqu'au Tibre. Alors l'Eſpagne, accablée par de longs revers, prodiguoit encore les tréſors de l'Amérique à l'heureux Ferdinand, & lui fourniſſoit les moyens d'entretenir cent cinquante mille hommes toujours prêts à déſoler l'Europe. C'eſt ainſi que le fier Olivarès vengeoit les outrages faits par la fortune à la Majeſté du Mo-

narque des deux Indes, & que le maître des richeſſes du Pérou, malgré ſa miſere, étoit encore le fléau du monde.

Richelieu ne négligea rien pour détourner cet orage & il ſuſcita dans tout le nord des ennemis à l'Empereur. La France ſe vit contrainte de ſuivre la politique ruineuſe de ſa rivale & de s'épuiſer à ſon tour pour ſoudoyer les troupes de Guſtave Adolphe. Ce conquérant ſuperbe arracha bientôt des mains de Ferdinand & les lauriers de la victoire & le ſceptre de cette Monarchie imaginaire, qui étoit l'effroi de tous les peuples. Mais il devint lui-même un objet d'épouvante pour ſes propres alliés; & ſans le coup mortel, qui l'arrêta dans le cours de ſes triomphes, il n'eut rencontré aucun obſtacle capable de s'oppoſer à ſes vues ambitieuſes & à ſon génie.

La mort de ce grand homme ne rendit pas le calme à l'Europe. Bientôt Olivarès & Richelieu, las de ne plus faire la guerre que par les bras des nations étrangeres, voulurent encore meſurer les forces des deux Monarchies, qu'ils gouvernoient; & l'Eſpagne parut d'abord reprendre ſon ancien aſcendant & devoir accabler la France. Le premier choc fut terrible, & ſe fit ſentir juſqu'à Paris: l'intrépide Richelieu en trembla dans le palais de ſon maître. Mais le ſein de l'Eſpagne, déchiré par ce dernier effort & en proie

aux dissentions civiles, offrit aux François une vengeance facile & éclatante : la Maison d'Autriche fut enfin désabusée sans retour du fol espoir d'asservir l'Europe entiere sous ses loix. Louis XIV parut encore renouveller le chimérique projet de la Monarchie universelle. Qu'il en coûta cher à la France pour de vains triomphes & pour remplir le monde de frayeur & d'admiration !

Le sceptre des mers, qui eut une origine commune avec celui de la Monarchie universelle, & qui fut engendré comme lui par la puissance giganteſque de l'Espagne, produisit les mêmes tempêtes & les mêmes calamités. Il passa des mains de la Maison d'Autriche dans celles de la Hollande, qui se vit contrainte de le céder aux Anglois. Louis XIV parut un moment le ravir à ces fiers insulaires, qui le reprirent avec audace pour ne le perdre que de nos jours : & dans ces changemens divers, il fut toujours souillé du sang des hommes & ne cessa d'écraser ensemble & les vainqueurs & les vaincus.

Il faut l'avouer à la honte des nations; graces aux trésors du nouveau Monde, la politique étoit devenue insidieuse & basse ; & les plus puissans Monarques ne rougissoient point d'employer les plus lâches artifices pour nuire à leurs ennemis. Dévoilerai-je ici les intrigues sourdes & ténébreuses, les noires trahisons, les hai-

nes & les diviſions inteſtines, qui ont été fomentées par l'or perfide des Eſpagnols? Dirai-je que Philippe II mettoit toute ſon étude à ſemer la diſcorde, à ſoudoyer des traîtres & à diſtribuer des poignards aux aſſaſſins? Dirai-je que ce Prince cruel & hypocrite dirigeoit dans l'ombre tous les reſſorts, qui ont produit les maſſacres de la Saint-Barthelemi, & que, malgré ſon caractere grave & mélancolique, on le vit à cette occaſion faire éclater les tranſports d'une joie inſenſée? Dirai-je qu'à la mort de Guſtave Adolphe on fit à Madrid des réjouiſſances publiques pour inſulter aux mânes de ce héros, & que pendant douze jours conſécutifs Philippe IV aſſiſta ſans pudeur à la repréſentation d'une tragédie burleſque & ignoble intitulée : *la mort du Roi de Suede?*

Avec quelle profuſion les richeſſes de l'Amérique furent-elles ſemées en France, pour y faire germer tous les malheurs & tous les attentats! L'Eſpagne devint par ſes tréſors l'ame de nos guerres civiles & de toutes les conſpirations qui éclaterent parmi nous pendant près de deux ſiecles. C'eſt elle, qui corrompit le cœur de Biron & qui ſoutint dans la révolte le Connétable de Bourbon, les Guiſes, le frere de Louis XIII & Condé. C'eſt ſon or, qui déchira le ſein de l'Angleterre & qui ne ceſſa de troubler l'Irlande pendant le regne glorieux d'Eliſabeth. Les Rois d'Eſ-

pagne s'étoient perſuadés qu'ils pouvoient acheter le monde avec leurs tréſors, & tous les moyens de parvenir à ce but tant deſiré ſembloient leur être indifférens : il leur importoit peu d'employer le fer des ſoldats ou celui des traîtres ; le feu de la guerre, les tiſons de la diſcorde ou les torches du fanatiſme.

Richelieu ne dédaigna point d'abaiſſer ſon génie, juſqu'à imiter Olivarès dans ſa politique perfide. Tandis que le miniſtre Eſpagnol répandoit l'or à pleines mains pour trouver des aſſaſſins, qui le délivraſſent du nouveau Roi de Portugal, & pour ſoulever les ſujets de Louis XIII ; ſon rival prodiguoit les richeſſes de la France, pour perpétuer la guerre civile en Catalogne & pour faire renaître en Ecoſſe & Angleterre ces diviſions ſanglantes, qui conduiſirent par la ſuite Charles I ſur l'échaffaud. Il ſembloit qu'alors la généroſité, la franchiſe & la grandeur d'ame fuſſent bannis du conſeil des Rois. On ne ſavoit plus vaincre que par le crime, & chaque nation ne cherchoit plus ſon bonheur & ſa proſpérité que dans l'abaiſſement & la miſere de nations voiſines.

Vers ces temps malheureux, la France & l'Angleterre formoient des établiſſemens dans le nord de l'Amérique. Champlain avoit déja bâti Quebec : Baltimore jettoit les premiers fondemens du Mary-

land, & la nouvelle Angleterre étoit alors dans son berceau. Peut-être allons-nous voir ces colonies dédommager les deux Métropoles des longs malheurs, que l'or du Mexique & du Pérou leur a fait éprouver. Peut-être les états de l'Europe enfin détrompés des illusions de la politique Espagnole, vont-ils recourir à des principes plus solides & plus conformes à la nature. Ces nouvelles contrées ne sont point fertiles en métaux précieux & n'offrent point à l'avidité des Conquérans des trésors perfides & corrupteurs. Elles leur présentent des fourrures, des côtes poissonneuses, des terres immenses à défricher. Elles vont leur servir d'asyle contre la tyrannie de Richelieu & de Cromwel, & contre l'esprit de vertige, qui bouleverse l'Angleterre. Les Isles de l'Archipel Américain, la plupart abandonnées ou dédaignées par les Espagnols, ouvrent encore un nouveau champ à l'activité des deux peuples. Un commerce sans bornes va s'élever à nos yeux : il va répandre sur l'Angleterre & la France des richesses toujours renaissantes & y faire revivre toutes les sortes de l'abondance & & de la prospérité. O vœu d'un cœur embrasé de l'amour de la patrie & du genre-humain, ne serez-vous donc jamais rempli ? C'est donc en vain que je parcours tous les états, qui ont pris part à la conquête de l'Amérique. En vain à chaque

point de vue, l'eſpérance vient-elle ranimer mon courage; le doux ſpectacle du bonheur public que je cherche avec tant d'avidité & que je crois toujours entrevoir, fuit devant moi & s'évanouit comme une ombre légere.

Le Canada, cette contrée ſi vaſte & ſi fertile ſous un ciel ſi pur, eſt devenu un champ de diſcorde, de carnage & de rapines, où le ſang François n'a point ceſſé de couler, où les tréſors de la Monarchie on été s'enfouir pendant plus d'un ſiecle. En attiſant le feu de la guerre entre les naturels du pays, au lieu de l'éteindre, Champlain dévoua ſa colonie naiſſante à des querelles interminables avec des peuples braves & féroces. Cet incendie ne tarda pas à ſe communiquer aux colonies voiſines, & bientôt des démêlés de hordes ſauvages devinrent en quelque ſorte des guerres nationales entre la France & l'Agleterre. La traite des pelleteries fourniſſoit de fréquentes occaſions de rupture & d'hoſtilités. On répandoit toujours du ſang; & les Canadiens, plutôt ſoldats que cultivateurs, redemandoient ſans ceſſe de nouveaux ſecours à leur Métropole, ſans jamais lui payer aucun tribut. Heureuſes encore les deux nations rivales, quand ces débats lointains n'excitoient pas en Europe des commotions violentes! L'exploſion fut terrible vers le milieu de ce ſiecle. C'eſt des bords de l'Ohio & du

fleuve Saint-Laurent, c'eſt des gorges des Apalaches que partirent les premieres étincelles de l'avant-derniere guerre, qui embraſa les quatre parties du monde & fut ſi fatale à la France. Que l'on vante maintenant les riches dépouilles du caſtor, de la martre & de l'hermine; qu'on regrette les produits du commerce du gin-ſeng. Mais qu'on ſe rappelle en même temps tous les malheurs, que cette colonie turbulente attira ſur ſa Métropole, tous les ſacrifices, qu'il fallut faire pour les beſoins des habitans, pour les dépenſes de ſouveraineté, & ſur-tout pour répondre aux engagemens frauduleux, aux malverſations inouies des prépoſés du gouvernement. Qu'on ſe ſouvienne que pendant pluſieurs années le Canada coûtoit au tréſor public le revenu d'une des plus belles provinces du royaume; & l'on bénira peut-être le moment, où cette vaſte contrée paſſa ſous la domination de nos fiers ennemis.

Que dirai-je de la Louiſiane? Elle doit être à jamais célébre dans nos faſtes, pour avoir donné naiſſance au ſyſtême, à ce monument éternel de démence & d'ivreſſe nationale. Peut-être, ſans les mines fabuleuſes de cette région, n'auroit-on pas trouvé ſur la terre de pays propres à accréditer les menſonges de Law; & cet aventurier téméraire n'auroit-il pas fait partager à la nation ſon délire & ſes projets

jets insensés. Peut-être sans la découverte du Missisipi, la France n'auroit-elle pas eu à gémir des maux de toute espece, qui ont été la suite d'un bouleversement universel dans les fortunes; & l'humanité n'auroit-elle pas eu à pleurer la perte de tant d'infortunés, qui ont péri dans le Biloxi, victimes d'une aveugle avarice & de la crédulité publique. Voilà donc tous les avantages, que nous avons retirés de la Louisianne: elle a produit les billets de banque & dévoré les habitans que nous lui avons donnés. Il semble que toutes les illusions funestes, toutes les especes de délire, aient été attachées à la découverte du nouveau Monde.

Si la France doit jamais espérer quelques biens de l'Amérique, elle les recevra des Isles qu'elle possede dans l'Archipel. La fertilité naturelle de leur sol nous offre une quantité prodigieuse d'objets d'échange, qui donnent de la valeur à nos denrées. C'est sur-tout depuis la conquête des Antilles, que nous avons un commerce extérieur & que nous jouissons de tous les avantages, qu'un peuple agricole & maritime à la fois peut attendre de sa position naturelle. Mais que nous sommes loin d'avoir profité de ces avantages dans toute leur étendue!

Dans les premiers temps, nos Isles languissantes & soumises à un monopole destructeur, qui se réproduisoit sous toutes

les formes, ne pouvoient alimenter qu'un commerce très-borné, dont tous les profits passoient dans les mains des étrangers par la contrebande. Après avoir été délivrées des compagnies exclusives, elles tomberent sous l'oppression de la finance, ce vampire qui s'attachoit alors à toutes les branches de la circulation des richesses pour en pomper la séve. Des droits exorbitans altéroient les rapports des colonies avec la Métropole : des prohibitions imaginées pour rendre plus facile la perception des droits, concentroient dans quelques ports toutes les opérations du commerce & l'empêchoient d'étendre son influence vivifiante sur les diverses provinces du Royaume. Le dirai-je ? La prospérité même de nos Isles & les richesses, qu'elles paroissoient verser dans le sein de la France, nous devenoient funestes, en excitant la jalousie d'un rival redoutable.

Les Antilles furent le principal foyer des querelles, qui diviserent la France & l'Angleterre depuis un demi-siecle. Ce sont autant de points, par lesquels ces deux puissances, qui ne peuvent plus s'entamer en Europe, ont cherché à se nuire & à s'entre-déchirer. Eh quoi ! Le chef-d'œuvre de la politique ancienne de nos Rois fut de reléguer l'Anglois dans son Isle & de lui ôter les moyens de pénétrer dans nos provinces. Falloit-il que nous eussions

des domaines dans une autre Monde pour donner encore prise à ses efforts ? Falloit-il aller chercher si loin des sujets de haine & de rivalité, des prétextes de guerre avec un peuple, qui depuis cinq siecles n'avoit presque point cessé de tourner ses armes contre nous? Quels que soient les profits du commerce de nos Isles, combien faut-il d'années pour nous indemniser des frais d'une seule campagne ? Si la politique des deux nations n'étoit point changée par le dernier traité de paix, si, pour conserver ces possessions lointaines, il falloit toujours exprimer la substance des peuples & verser le sang des François, on ne devroit pas les regarder comme une source de richesses, mais plutôt comme une cause féconde de calamités. (1)

Autrefois on combattoit pour la liberté, pour la patrie, pour la gloire, pour assouvir la passion des conquêtes. La guerre étoit le plus souvent l'effet du délire : mais au moins elle trouvoit une sorte

(1) Il y a quelques années, un Publiciste comparoit nos Isles à une ferme, qui seroit brûlée tous les deux ou trois ans, & qu'on seroit obligé de rebâtir chaque fois. Il est clair qu'un tel bien, quel qu'en soit le revenu, seroit fort à charge, & que tout homme sage prendroit le parti d'en abandonner la propriété.

d'excuſe dans la nobleſſe des motifs, dans la hauteur & la vaſte étendue des projets. Maintenant, graces aux poſſeſſions des Européens dans l'Amérique, on fait des guerres de commerce. Ce ſont des jeux, où les nations s'épuiſent d'hommes & d'argent, riſquent leur propre exiſtence, dans l'eſpoir d'envahir une nouvelle branche de richeſſes ſouvent incertaine & précaire. Peuples inſenſés ! Et quel eſt donc le but, qui vous fait deſcendre avec tant de fracas dans ces arênes périlleuſes, où toutes les chances ſont contraires, où le vainqueur même doit bientôt pleurer ſon infortune & ſa ruine ?

Les Anglois ſe ſont montrés les plus ardens à courir ces haſards ; & aucune nation n'a paru mieux prendre ſes avantages, ni employer des moyens plus efficaces pour ſe rendre le ſort favorable. Depuis Cromwel juſqu'à nos jours, ils ont mis toute leur ambition à s'emparer, à quelque prix que ce fut, de toutes les branches du commerce de l'univers. C'eſt dans cet eſprit, que l'on dreſſa le fameux acte de navigation : & ce fut là le fondement de cette puiſſance coloſſalle, qui fit pendant quelques momens l'épouvante des autres peuples de l'Europe.

En vertu de cette loi célebre, tout le commerce des poſſeſſions Angloiſes dans les Iſles & dans le continent de l'Amérique, prit ſon cours par la Métropole, &

plusieurs ruisseaux vinrent encore se joindre à ce grand fleuve & en augmenter la majesté. Outre les rapports immenses, que l'Angleterre s'est ménagés par des établissemens considérables dans les grandes Indes, outre le monopole étrange, qu'elle exerce sur le Portugal, elle se créa un commerce interlope très-étendu sur toutes les côtes des colonies-Espagnoles. Elle s'ouvrit des débouchés avantageux dans la Baltique & dans la mer du nord : elle envoya dans toutes les Echelles du Levant ses vaisseaux chargés des richesses du nouveau Monde. Comme elle eut toujours pour maxime d'entretenir toutes ces relations par ses seuls navires, sa marine marchande devint en peu de temps la plus florissante & la plus nombreuse, qui eut jamais paru sur les mers. Elle eut en abondance des matelots robustes, à l'épreuve du changement de climats, exercés à la manœuvre & accoutumés à braver les fureurs de l'Océan. Elle eut des hommes de mer, savans dans l'art de dompter cet élément terrible ; & le nombre de ses vaisseaux de haut-bord s'accrut à proportion du commerce immense, qu'il falloit protéger. Elle mit dans ses flottes toutes ses espérances, toute sa force & toute sa gloire. Ce peuple ambitieux & fier se vit bientôt en état de tout entreprendre & de résister à toutes les puissances maritimes de l'Europe conjurées

contre lui. Son pavillon déployé dans les quatre parties du monde annonçoit à toutes les nations du globe le Roi de la mer & l'arbitre du commerce universel.

Les Anglois jouissoient d'un grand avantage dans les parages des Antilles. C'étoit d'avoir, dans leurs colonies du nord, des vaisseaux, des matelots & des soldats acclimatés & toujours prêts à fondre sur les Isles des nations rivales & à s'emparer de leurs flottes marchandes. On ne les accusera pas sans doute de n'avoir pas su se prévaloir d'un si précieux avantage. Cette seule correspondance de forces & de moyens, qui lioit ses domaines des deux mondes, sembloit lui assurer pour toujours le sceptre de l'Océan.

Quel est donc le résultat de ces vastes combinaisons de commerce, qui embrassoient l'univers entier ? Que sont devenus ces trésors inépuisables, attirés dans la Tamise de toutes les régions de la terre ? Où vint aboutir cet appareil formidable, qui portoit d'un pôle à l'autre la gloire & la terreur du nom Anglois ? Pourquoi cette fiere nation se voit-elle tout-à-coup déchue de ses espérances & dépouillée du diadême ? Elle n'a manqué ni d'activité, ni de courage, ni de citoyens dévoués, ni de braves défenseurs. Elle ne s'est point endormie sur ses trophées, ni amollie au sein de la victoire : elle n'a point eu à gémir sur de longs revers,

ni sur un grand nombre de défaites. Quand ses entrailles se déchiroient, quand ses membres se séparoient du tronc, elle conservoit encore une contenance imposante & terrible : elle étonnoit le monde. Ce n'est qu'à sa politique orgueilleuse & mercantille, qu'elle doit attribuer tous ses malheurs : ils sont le fruit de l'enflure de sa puissance, de ses guerres de commerce, des succès même qui ont couronné ses entreprises.

Qui pouroit évaluer les sommes énormes, que lui ont coûtées les trois dernieres guerres ? Elle s'est attirée la premiere par son commerce de contrebande, dans les colonies de l'Espagne. Elle n'a entrepris la seconde, que pour s'emparer seule de toute la traite des fourrures & pour mettre obstacle à la prospérité de nos Antilles, qui étoient depuis longtemps l'objet de sa jalousie. La troisieme, qui fut pour elle une source de tant d'amertume & de regrets ; n'est qu'une suite nécessaire des dépenses & des triomphes des deux précédentes. Celle des trois qui la couvrit de gloire, fit monter sa dette publique presque de deux milliards : & dans ce traité de paix, à jamais célebre dans ses annales, où elle prescrivoit des loix avec tant de hauteur, elle dictoit elle-même l'arrêt, qui devoit la faire descendre du trône & lui arracher l'empire de la mer. Si à cette époque brillante,

elle n'eût pas été aveuglée par son orgueil, n'auroit-elle pas senti l'épuisement de ses forces intérieures? Auroit-elle eu l'imprudence de provoquer par des conditions humiliantes la vengeance d'un ennemi, qui n'étoit abattu que par les circonstances du moment & qui devoit bientôt recouvrer sa force & son courage? Si elle n'eût pas été écrasée sous le poids de sa dette publique, auroit-elle comblé la mesure de l'oppression envers ses colonies par des impôts arbitraires & intolérables? Si elle n'eût pas été dans un état désespéré, même après ses triomphes, se seroit-elle exposée à perdre son bras droit, ce bras qui lui assuroit la victoire, pour conserver le corps & lui redonner quelque vigueur?

Tels furent les principaux effets de la conquête du nouveau Monde sur l'Europe en général. Elle fut une source inépuisable de calamités; & elle influa, d'une maniere plus ou moins directe, sur tous les fléaux qui ravagerent depuis cette partie du globe. Elle prolongea l'empire des préjugés destructeurs & retarda peut-être de deux siecles les progrès des connoissances vraiment utiles au genre humain. Elle devoit adoucir les mœurs des Européens & les porter à la bienfaisance; elle les rendit plus cruels & plus impitoyables. Elle devoit relever la dignité de l'homme & lui apprendre la noblesse de

ſon origine ; elle ne fit qu'enfler le cœur de quelques deſpotes & leur fournir de nouveaux moyens d'opprimer & d'avilir l'eſpece humaine. Elle devoit enrichir l'Europe ; elle la couvrit de deuil & la rendit, en quelque ſorte, déſerte & miſérable.

Quels biens pourroit-on mettre en oppoſition, pour contrebalancer tant de maux ? Elle étendit ſans doute le domaine des ſciences & des arts en leur fourniſſant des matériaux & des inſtrumens & en ouvrant au génie une carriere plus vaſte & plus brillante. Elle contribua ſur-tout à perfectionner l'Hiſtoire naturelle, la Botanique, la Géographie, la Navigation & l'Aſtronomie. Elle nous apporta le quinquina, ce tonique reſtaurateur, cet antidote ſi sûr contre la gangréne & la putridité, ce remede univerſel contre la plupart des fievres intermittentes & ſur-tout contre celles, qui ſont accompagnées de la léthargie. Elle fit ſortir le commerce de l'enfance & lui donna des aîles pour parcourir l'univers entier ; elle nous appella au partage de toutes les productions de la nature & nous procura des jouiſſances plus nombreuſes & plus variées. Mais que tous ces préſens nous ont coûté cher ! Quel homme ſage devroit jamais les deſirer à un tel prix ? Et d'ailleurs la plupart de ces jouiſſances n'ont-elles pas plutôt irrité nos deſirs &

augmenté le nombre de nos besoins qu'elles n'ont contribué à notre bonheur réel?

Dirai-je que l'Amérique fournit des métaux précieux, des perles & des diamans, pour rehausser l'eclat de la beauté & la majesté du front des Rois? Laissons aux Poëtes & aux Rhéteurs le soin de vanter ces frêles avantages, qui sont d'un poids si léger dans la balance du bonheur public. Le vrai Philosophe est bien éloigné sans doute d'interdire la parure aux femmes & de bannir de la ceinture de Vénus les graces & les jeux qu'elle récelle. La femme est la compagne de l'homme; elle lui est donnée pour semer de fleurs le sentier pénible de la vie; & ce seroit être l'ennemi du genre-humain, que d'envier à ce sexe les attraits qu'il a reçus en partage, & l'art plus séducteur encore d'étendre l'empire de ses charmes. Mais la beauté ne peut-elle briller sans le vain étalage de l'opulence; & les étincelles des diamans ne doivent-elles pas au contraire affoiblir son éclat? Ne craint-elle pas de se priver d'une partie de nos hommages, en les détournant sur des objets, qui lui sont étrangers? Pourquoi voudroit-elle toujours mêler l'idée importune de la richesse aux doux sentimens, qu'elle inspire sans effort & sans contrainte?

La pompe, qui accompagne les Rois, n'est pas devenue plus imposante, depuis

la découverte des diamans du Bréſil ; & les pierres précieuſes de l'Aſie ſuffiſoient autrefois à l'ornement des têtes couronnées. D'ailleurs, quand on raſſembleroit plus facilement une grande quantité de ces richeſſes éblouiſſantes, elles exciteroient moins l'admiration du vulgaire : & l'orgueil perdroit davantage par la diminution de leur prix dans l'opinion publique, qu'il ne pourroit gagner par leur abondance. La vraie couronne d'un Roi n'emprunte rien des mines de Solempour ou du Bréſil ; elle reçoit tout ſon éclat de l'amour & du bonheur des peuples. La tête d'un Monarque entouré de ſujets, qu'il rend heureux par ſa ſageſſe, eſt toujours aſſez reſplendiſſante de gloire.

Doit-on ranger l'abondance des métaux précieux dans la claſſe des biens ou dans celle des maux, que nous a procurés l'Amérique ? L'accroiſſement du numéraire, conſidéré en général, ſeroit de nul effet, s'il étoit également diſtribué ſur toutes les nations de l'Europe. Il ne produiroit qu'un renchériſſement univerſel des denrées : & même à cet égard, il engendreroit un mal, puiſqu'en aviliſſant le gage des richeſſes, il altéreroit ſes deux qualités utiles, qui ſont de contenir le moindre volume poſſible & de pouvoir être facilement tranſporté. L'abondance des métaux monnoyés ne pourroit donc être avantageuſe qu'aux ſeules

nations, qui s'en procureroit une plus grande quantité relative : alors elle appauvriroit les autres Etats ; elle troubleroit l'harmonie générale & feroit un véritable fléau pour le genre-humain.

D'ailleurs l'avantage n'eſt le plus ſouvent qu'illuſoire, même pour les nations, qui paroiſſent le plus favoriſées : & celles qui ont la plus grande part dans la diſtribution du produit des mines achetent bien cher un éclat trompeur & perfide. Je ne parle point ici des peuples, qui négligeroient leur agriculture, pour s'occuper uniquement des moyens d'avoir une plus grande quantité d'or & d'argent. Il eſt clair qu'ils laiſſeroient échapper la réalité pour ſe ſaiſir de l'ombre ; & l'exemple de l'Eſpagne eſt trop frappant pour ne pas diſſimuler tous les doutes à cet égard. Je ne parle point non plus d'une nation, qui vendroit beaucoup plus de denrées, qu'elle n'en acheteroit de l'étranger, dans la vue d'acquérir une grande maſſe de numéraire. C'étoit là le ſecret de la balance du commerce, dont on a fait tant de bruit en Angleterre & en France pendant quelques années. Mais pour en ſentir l'illuſion, il ſuffit de penſer, qu'un Etat doit acquérir plus de force & de gloire en nourriſſant une grande population, qu'en augmentant le nombre de ſes lingots d'or.

Je ſuppoſe le cas le plus ſéduiſant ;

celui d'un peuple, qui par les seuls profits de son commerce accroîtroit ses richesses pécuniaires aux dépens des autres peuples de la terre. Si ces richesses ne sont pas distribuées avec harmonie dans le sein de la nation, si elles sont le fruit du monopole, l'aliment de l'agiotage & la proie des favoris; si elles engendrent un luxe desordonné, un mouvement rapide, qui précipite la population dans les grandes villes; si elles amenent des guerres ou des dissipations, qui nécessitent des emprunts publics & qui fassent regarder les Financiers & les Capitalistes comme les colonnes de l'Etat; alors elles engorgeront la plupart des canaux qui doivent faire circuler la vie dans le corps politique, & le feront tomber dans l'accablement & la langueur. Elles causeront le malheur d'une nation, dont elles paroissent être la force & l'ornement. Les richesses pécuniaires arrivées du dehors ne peuvent être utiles à un peuple que lorsqu'elles sont acquises par le commerce d'économie, & que l'esprit, qui les a fait acquérir, préside à leur distribution & à leur dépense. Or, parmi toutes les nations, qui se sont partagé les trésors de l'Amérique, une seule sut jouir de ce double avantage.

Je viens d'instruire, dans tous ses détails & sous tous les rapports, la cause importante, que j'avois entrepris de porter au tribunal du genre-humain. J'ai exa-

miné les avantages, que la découverte du nouveau Monde pouvoit procurer à ſes peuples indigenes, à ſes nouveaux habitans & aux diverſes nations de l'Europe. J'ai fait voir comment les fruits ineſtimables, que l'univers entier devoit en attendre, ont été changés en poiſons mortels par la rage des conquérans & l'ambition des Rois. J'ai ſondé les plaies de l'humanité, & j'ai d'avance indiqué les remedes, en traçant la marche qu'il auroit fallu ſuivre dès l'origine de cette révolution mémorable. Je pourrois donc régarder ma tâche comme remplie : mais pour ne laiſſer ſans développement aucune des branches de la queſtion propoſée, je vais reprendre l'expoſé des moyens d'accroître les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la découverte de l'Amérique. (1)

(1) Je n'ai pas cru de ſéparer ces deux objets, parce qu'ils ſont intimement liés & ſouvent confondus, & qu'on ne pourroit les traiter ſucceſſivement ſans des redites ſuperflues & faſtidieuſes.

VII.

QUELS sont les moyens d'augmenter les avantages & de diminuer les inconvéniens de la découverte de l'Amérique ?

IL semble que la nature ne médite ses plus hauts desseins que dans le trouble, & que c'est au sein du désordre même qu'elle se plaît à préparer ses plus grandes merveilles. Les élémens ne se mettent en équilibre que par les tourmentes & les orages : le printems est toujours précédé des tempêtes de l'équinoxe : les germes ne deviennent féconds que par l'altération & la dissolution apparente de leurs parties. Le passage de l'enfance à la jeunesse est marqué par une fievre ardente de l'ame : nos organes ne se forment que par des efforts pénibles, nos membres ne s'accroissent que dans les douleurs, nos facultés ne s'étendent que par les passions, notre raison ne se développe que dans le délire. Pourquoi l'espece humaine considérée dans son ensemble ne seroit-elle pas soumise aux mêmes révolutions & aux mêmes loix que les divers individus qui la composent? Pourquoi l'époque de sa force & de sa virilité ne seroit-

elle pas de même annoncée par des orages & des tempêtes ?

Si notre imagination s'agrandit & s'éleve à la hauteur d'un tel ſujet, ſi nous concevons que l'univers politique ait une durée proportionnelle à ſon étendue, lors tous les tems qui ſe ſont écoulés depuis l'origine des choſes ne nous paroîtront plus que l'enfance du monde : tous les grands événemens qui enrichiſſent l'Hiſtoire ancienne, qui étonnent notre foibleſſe & nous rempliſſent d'admiration ne ſeront plus que les jeux & les ébats d'un géant qui vient de naître & s'agite dans ſon berceau. La ſucceſſion rapide de tant d'Empires, qui ont brillé quelques momens pour aller tour-à-tour s'engloutir dans l'oubli, ſera ſemblable à ces légers paſſe-tems du premier âge, qui ne laiſſent aucune trace dans la mémoire, & ſont ſans ceſſe remplacés par des paſſe-tems auſſi frivoles. Tous ces trônes environnés de gloire, toutes ces têtes ſuperbes qui, dans des ſiecles reculés, ont attiré les regards & les hommages, ſeront comme ces bulles d'air, qu'un ſouffle a produites, & qu'un ſouffle fait diſparoître. Les divers fléaux qui ont effacé un ſi grand nombre de générations & ſembloient devoir dépeupler la terre, ſeront regardés comme ces levains qui excitent une fermentation ſalutaire pour jetter au dehors l'écume & le ſuperflu des humeurs, & les dégager

dégager de tous les vices qui pourroient nuire au développement & à la perfection des organes : enfin le choc épouvantable des grands Etats acharnés à s'entredétruire, les dissentions intestines, qui ont dechiré le sein des nations, ressembleront aux convulsions qu'on éprouve dans la premiere jeunesse à chaque secousse de la nature, lorsqu'elle fait effort pour étendre les membres & leur donner un nouveau degré d'accroissement.

En considérant le genre-humain sous ce point de vue, on pourra peut-être penser que la révolution étonnante de l'Amérique, doit le conduire à l'époque de sa virilité, quoiqu'elle paroisse lui avoir été si funeste jusqu'à nos jours. Quels sont en effet les signes qui annoncent que l'homme est sorti de l'enfance & qu'il s'avance vers sa perfection ? Un feu nouveau qui embrase ses sens & allume son imagination ; une surabondance de forces, qui le tourmente & le porte sans cesse hors de lui même ; une foule d'illusions qui l'enchantent & l'égarent ; une impatience, une témérité qui le précipitent dans des erreurs & des dangers sans nombre ; quelquefois des fureurs qui amenent de longs repentirs, des desirs inquiets & insatiables ; des projets que la sphere immense des possibles peut à peine renfermer.

(1) Or tel fut le genre-humain au moment de la découverte d'un autre Monde. Ebloui par l'éclat des nouvelles richeſſes, qui de tous côtés frappoient ſes regards, enivré de la poſſeſſion d'un ſi vaſte domaine, dont il ſe crut tranſporté dans un pays d'enchantemens & de délices. Méſurant ſes forces & ſes moyens ſur l'étendue des terres qu'il venoit d'acquérir & qu'il devoit découvrir encore, il ne vit plus de bornes à ſes eſpérances. La vigueur apparente dont il ſembloit jouir, dégénéra bientôt en une extrême foibleſſe par l'abus exceſſif qu'il ſe hâta d'en faire. La plupart des entrepriſes furent mal conçues & encore plus mal exécutées : elles énerverent & conſumerent ſans fruit tous les reſſorts de la puiſſance générale. Les cœurs dévorés d'ambition ne formerent plus que des vœux extravagants, la ſoif de l'or les avoit

(1) Je ne parle point ici des ames foibles & indifférentes, qui ſe targuent de leur ſageſſe & ſe vantent de n'avoir jamais connu ces inquiétudes & ces tourmens. Comme la nature deſtine de tels avortons à ramper toute leur vie dans la médiocrité; comme elle doit les laiſſer languir dans une éternelle enfance, elle ne leur fait point éprouver les tempêtes qui bouleverſent les ſens à l'entrée de la jeuneſſe. Je parle de ces éleves généreux qu'elle appelle aux grandes choſes, & qui n'ont beſoin que d'être mis à leur place dans l'âge de la raiſon, pour déployer les talens les plus riches & les plus utiles.

fermés à tous les ſentimens de la nature.

Mais après avoir parcouru toutes les routes qui conduiſent à l'erreur, après avoir été le jouet de toutes les illuſions, peut-être le genre-humain va-t-il enfin s'attacher à la vérité. Rendu à lui-même après les écarts d'une jeuneſſe orageuſe, détrompé des chimeres ſéduiſantes qui égaroient ſa raiſon, formé à l'école du malheur, peut-être va-t-il mettre à profit les leçons terribles qu'il a reçues de l'expérience, & recouvrer tous ſes droits. N'eſt-il pas tems de ſecouer le joug des maximes barbares qui l'ont fait gémir pendant tant de ſiecles? N'eſt-il pas tems de rompre ces entraves multipliées, qui ont arrêté ſon eſſor & l'ont fait ramper dans l'indigence & la baſſeſſe? Frémiſſez, conquérans ſuperbes, qui empruntez toute votre gloire des larmes & du ſang que vous faites répandre; frémiſſez, tyrans cruels qui tenez le genre-humain dans les fers, qui cherchez à prolonger ſon enfance & à perpétuer ſes erreurs, pour l'accabler avec plus d'aſſurance & d'impunité; frémiſſez, vous tous qui trafiquez de ſes ſouffrances & qui vivez du malheur public. L'homme va briſer ſes chaînes & déchirer le voile qui lui dérobe la lumiere, il va ſe dépouiller des préjugés oppreſſeurs & ſe revêtir de prudence & de ſageſſe. Il levera enfin la tête & paroitra dans toute ſa dignité.

Tout concourt à préparer cette révolution si désirable ; tout fait effort pour rendre à l'homme ses prérogatives & son diadême. Les écrits des sages ont découvert un nouvel horison aux yeux du vulgaire. Il s'éleve de toutes parts des voix, qui réclament pour les droits imprescriptibles de la nature : les maximes utiles se répandent & se propagent, l'opinion s'épure au creuset de la discussion & de la vérité ; la philosophie se fait jour à travers tous les obstacles, elle pénetre dans les conseils des Rois, elle assiege les trônes. Que dis-je ? Les Rois mêmes sont imbus de ces maximes consolantes qui assurent la félicité des nations. Désabusés du vain éclat des conquêtes, ils cherchent la gloire par des routes plus sûres ; ils dirigent leur ambition vers des objets moins fragiles ; & c'est dans le cœur de leurs sujets plutôt que sur d'immenses déserts qu'ils se montrent jaloux de régner. Déja les intérêts du peuple & de l'humanité ne sont plus étrangers aux vues de la politique Européenne. Déja l'amour du bien général devient l'ame de toutes les négociations & préside à tous les traités.

Voilà sans doute la conquête la plus importante que le genre-humain pouvoit attendre de la révolution des âges ; voilà le moyen le plus sûr & le plus général de mettre à profit les avantages réciproques que les deux mondes peuvent se procurer

& de réparer les maux qu'ils se sont causés depuis trois siecles : c'est de perfectionner la raison universelle ; c'est de faire aimer la vérité, de la dire avec courage, de la faire entendre à ceux qui balancent les destins des peuples : c'est de revenir aux doux sentimens de la nature, de fortifier les liens qui doivent unir les hommes & les nations, d'échauffer tous les cœurs d'un amour mutuel. Que d'actions de grace ne doit-on pas rendre à ces écrivains généreux qui se sont dévoués les premiers à la persécution, qui ont bravé les cris de l'intérêt, de l'hypocrisie, & d'une multitude aveugle & séduire, qui ont rendu à la vérité tout son éclat, & l'ont fait revivre sous l'empreinte de leur génie ! Que de gloire environne ces hommes transportés d'une sainte fureur, dont les bouches éloquentes ont entraîné toutes les opinions, dont le souffle véhément a renversé toutes les idoles du préjugé, dont l'ame brûlante a gravé en traits de flamme les divins préceptes de la nature si long-temps oubliés ou méconnus.

Ils ne sont plus ces temps, où les richesses accumulées dans les mains de quelques hommes avides étoient regardées comme des signes de la prospérité publique ; où celui qui dépouilloit le peuple & la nation passoit pour leur bienfaiteur & leur soutien. Ils ne sont plus ces temps ténébreux où la vérité captive gémissoit

dans le cœur d'un petit nombre de ſages. Les deux Mondes vont s'éclairer de plus en plus & ſe concerter ſur les moyens d'augmenter mutuellement le bonheur. Le feu ſacré va luire en liberté du couchant à l'aurore. Et qui pourroit déſormais l'obſcurcir ou l'éteindre parmi nous, quand le ſouverain lui-même s'efforce de le recueillir, d'en raſſembler les étincelles éparſes, de le ranimer autour de ſon trône comme dans un foyer ardent ? Comment pourroit-on condamner au ſilence le citoyen zélé pour le bien général, quand il s'éleve un concert de voix, qui accompagne & fortifie la ſienne ? L'homme puiſſant, qui abuſeroit de ſon pouvoir pour le punir, commettroit un crime inutile : & l'opinion publique a pris trop d'empire pour ne pas réſiſter à toutes les forces humaines. Le vrai Philoſophe dont on voudroit étouffer la voix, n'auroit qu'à frapper du pied la terre, il en feroit ſortir mille vengeurs de la juſtice & de l'humanité.

En rétabliſſant l'homme dans le droit inaliénable de publier les vérités utiles, en réclamant ce droit comme le moyen le plus efficace d'accélérer les progrès de la raiſon & de multiplier les avantages de la découverte de l'Amérique, on eſt bien éloigné de vouloir juſtifier & enhardir l'audace & la licence. Il importe au maintien de l'autorité publique qu'elle

soit respectée ; & la vérité même ne doit être annoncée aux personnes constituées en dignité qu'avec une sage circonspection. Loin de nous ces écrivains téméraires, qui ne connoissent point de frein, qui confondent tous les rangs dans leur orgueil, qui attaquent sans pudeur tout ce qui doit être l'objet de la vénération des peuples. Autant il est honteux & lâche d'être indifférent sur les malheurs de l'humanité, ou de n'en défendre les droits que d'une voix timide & tremblante ; autant il est dangereux & condamnable de relâcher les liens de la soumission des peuples envers la puissance tutélaire. Tous ces panégyristes outrés d'une liberté sans bornes & de l'égalité naturelle des hommes, tous ces déclamateurs turbulents qui se couvrent du manteau de la Philosophie & ne craignent point d'altérer l'harmonie générale, sont bien plus dévorés de la soif de la renommée, qu'ils ne sont échauffés de l'amour du genre-humain.

Loin de nous ces faux Sages qui se disent les citoyens de l'univers, qui décorent leur froid égoïsme du nom chéri de l'humanité, & sous le spécieux prétexte d'étendre nos affections sur tous les peuples, affoiblissent les nœuds sacrés qui nous attachent à la patrie. Les voyages & les liaisons de commerce nées de la découverte du nouveau Monde, n'ont que trop multiplié une espece d'hommes

étrangere par-tout, indifférente sur tous les cultes & sur tous les principes de la politique & de la morale, accoutumée à braver l'opinion, à mépriser la censure publique & à secouer le joug des loix. Ce seroit calomnier la Philosophie ou abuser étrangement de ses préceptes, que de la rendre complice d'un tel désordre. Quel plus puissant encouragement pour la vertu, quelle sauve-garde plus assurée des bonnes mœurs, que le penchant qui nous attire vers les lieux de notre naissance & l'espoir de mériter l'estime de nos concitoyens? Non, la vraie Philosophie ne détruit pas des affections si douces, & ne nous affranchit pas d'un frein si salutaire. En éteignant les haines nationales, loin d'amortir le feu de l'amour patriotique, elle en épure au contraire la flamme & la rend plus vive & plus durable.

Loin de nous ces Cyniques modernes, qui étendent la liberté d'agir & de penser jusqu'à arracher le voile de la pudeur, & ne rougissent pas de substituer aux attraits de la vertu les séduisantes amorces de la volupté! En vain prétendroit-on s'autoriser de l'exemple de quelques peuplades sauvages, connues depuis la découverte du nouveau Monde (1),

(1) Il n'est pas de mon sujet de fixer le degré de croyance, que méritent le livre de M. de Bougainville sur l'Isle d'Ota-Hiti & d'autres Romans pour

pour assurer qu'une nation peut atteindre au plus haut degré du bonheur en suivant aveuglement ses penchans, & en ne reconnoissant de loix que celles de l'amour. Qui peut ignorer que les bonnes mœurs sont le plus ferme soutien des états, & le gage le plus sûr de la prospérité publique ? En vain de Empiriques trompés eux-mêmes par les feux impurs d'une imagination dépravée préconisent-ils les plaisirs des sens comme le seul antidote offert par la nature pour adoucir les maux de l'existence & en faire supporter le fardeau : ils mettent entre les mains d'une jeunesse avide des poisons agréables au lieu de remedes, & ils versent l'opprobre sur cette vie, dont ils osent se vanter de faire les délices.

Loin de nous ces Sceptiques dangereux, qui ne recueillent de la comparaison des loix & des coutumes des peuples depuis l'état sauvage jusqu'au plus haut degré de civilisation, qu'une incertitude universelle sur la distinction du juste & de l'injuste &

---

historiques, nés de l'amour de la nouveauté & du desir de bercer l'ennui d'un peuple oisif. Ce n'est pas dans des relations de voyages remplies de fictions ingénieuses & embellies par les charmes d'une narration vive & animée que nous apprendrons à connoître l'homme & les vrais moyens de le rendre heureux.

ſur les principes de nos devoirs. Loin de nous ces nouveaux Eroſtrates, qui voudroient réduire en cendres l'édifice ſacré de la religion & enlever à la Divinité tous ſes adorateurs. Eh quoi ! N'eſt-ce point à la religion ſeule à ſécher les larmes du foible qu'on opprime, à établir un commerce ſublime entre le ciel & la terre, à élever nos cœurs & nos penſées vers la ſource de tout bien & de toute juſtice ? Il n'appartient qu'à elle d'annoblir nos ſentimens, & de nous ouvrir le chemin de l'immortalité. Sans la religion la probité n'a point de baſe, & la vertu privée de ſa récompenſe n'eſt plus qu'un vain nom. La conſcience, cette voix intérieure qui nous fortifie dans les tribulations & nous venge des injuſtices, ce juge incorruptible qui nous reproche ſans ceſſe nos mauvaiſes actions & nous engage au repentir, eſt le ſentiment même de la préſence de Dieu ; c'eſt le ſceau de la Divinité empreint dans nos ames. O homme, ſois bon & juſte ; l'Auteur de tous les biens te voit & t'accompagne ſans ceſſe ! Le dogme de la Providence ſoutient notre foibleſſe, releve notre courage & fait les vrais héros. Il ne produit pas comme le dogme de la fatalité ce courage aveugle & féroce, qui enhardit les ſcélérats dans le crime, ni cette brutale & bouillante ivreſſe qui fait les brigands déterminés & les conquérans : mais il engendre

la vraie force de l'ame & nous rend capables des plus sublimes efforts. Qui est-ce qui se croira foible dans la compagnie du Maître de l'univers ? Qui est-ce qui ne trouvera pas des charmes à pratiquer la bienfaisance sous les yeux d'un Dieu magnifique dans ses promesses ? Si le sein d'un véritable ami est un creuset où nos ames s'épurent, si c'est un foyer brûlant où la vertu nous embrase, combien sera forte & grande l'ame qui puisera l'amour du bien dans le sein de la Divinité même ? O Dieu de mon cœur ! je sens ta présence & ce sentiment fait toutes les délices de ma vie ; je me sens pénétré de ton essence, & dans l'ivresse de mes facultés, j'oublie ma foiblesse & je m'éleve jusqu'à toi.

Quel dédommagement pourroient nous offrir les pervers qui entreprennent de nous dépouiller d'un sentiment si cher ? Sous le vain pretexte de tranquilliser les esprits timides & de dissiper les phantômes affrayans de la superstition, ils détruisent en nous l'horreur du vice & le penchant qui nous porte au bien ; ils nous troublent dans la jouissance des plaisirs purs & inestimables attachés à une bonne conscience. Leur projet détestable est l'abus le plus révoltant qu'on ait pu faire du progrès des connoissances humaines, il est l'effet du délire & d'une audace effrénée, c'est le dernier terme où puissent

atteindre la malice & la dépravation du cœur.

Loin de nous ces orgueilleux Sophiſtes, qui portent un œil ſcrutateur ſur la Majeſté divine, & citent au tribunal de leur fiere raiſon tous les attributs de l'Etre ſuprême. Tout m'avertit que l'eſprit humain eſt reſſerré dans des limites très-étroites. Loin de pouvoir m'élever à la connoiſſance parfaite de l'infini, je ſens que les objets qui m'environnent, quoique bornés comme moi, s'échappent quand je veux les conſidérer de trop près. Je ne connois les corps que je touche que par leur ſurface; ſi je veux pénétrer dans leur nature & les connoître dans leurs élémens, je ne trouve que myſteres & obſcurité. Après bien des efforts & de vaines recherches, mon eſprit ſe perd en contemplant l'être le plus vil; un ſeul grain de ſable ſuffit pour confondre la ſcience la plus profonde. Eſt-il donc étonnant que l'eſſence de la Divinité ſe dérobe à notre foible vue? O mes amis? aimons la vérité, mais ſoyons ſobres & ne nous fatiguons pas dans des recherches au-deſſus de notre portée. Dieu en nous donnant la raiſon n'a pas voulu nous donner une intelligence ſemblable à la ſienne: c'eſt être téméraire, c'eſt vouloir s'égaler à lui que de chercher à le connoître parfaitement. Il punit de l'aveuglement les ſacrileges qui n'étudient ſa nature, que pour contenter leur curio-

sité. En contemplant la source de toute lumiere, leurs yeux sont éblouis de son éclat, & ne rencontrent que les ténebres. Le cœur de l'homme simple & vertueux pénétrera plutôt dans le sanctuaire de la Divinité que l'œil curieux du Philosophe. Au lieu de s'épuiser en vains raisonnemens pour mesurer l'Etre immense & de le dégrader en lui donnant les attributs de la créature, le sage pénétré de sa propre foiblesse, & accablé de la grandeur du Très-Haut, s'anéantit en sa présence. Tandis que le savant se tourmente pour entasser des sophismes, l'homme juste fait le bien en secret, dans la confiance qu'aucune bonne action ne restera sans récompense. Si le Dieu que nous adorons se dérobe à nos regards, il parle à nos cœurs: que les systêmes des Philosophes sont froids & stériles, que l'éloquence du divin Platon est foible & rampante, pour qui sait entendre ce sublime langage!

Ne confondons point la science avec les abus; & que la médiocrité jalouse ne se hâte point de ravaler à son niveau les grands talens qu'elle ne peut atteindre. Si quelques hommes épris de l'amour du paradoxe & doués d'une imagination vive & brillante ont trahi les droits de la vérité qu'ils avoient entrepris de venger, s'ils ont prostitué les plus belles qualités de l'esprit à la défense du mensonge, faudra-t-il proscrire tous les dons du génie

& renoncer aux avantages qu'on doit en attendre ? Malgré les réclamations de l'envie & les cris de l'ignorance, il n'appartient qu'aux grands hommes de donner à l'esprit humain ces nouvelles secousses qui le développent & le conduisent à sa perfection. En vain se plairoit-on à vanter les découvertes dues au seul hasard : si parmi les combinaisons sans nombre d'une nature toujours active, quelques jets heureux viennent frapper les regards du vulgaire, ces empreintes légeres & informes disparoitroient bientôt sans le génie qui les fixe & les met en œuvre. C'est au génie que nous devons nos plus douces jouissances ; c'est lui qui embellit nos instans & qui assure notre bonheur, en donnant à la vérité un caractere ineffaçable : il ravit notre admiration ; il n'y a que des ames arides, froides & envieuses, qui lui disputent son empire, & refusent de lui rendre hommage.

En cherchant à étendre les lumieres de la raison, sans passer les bornes qui lui sont prescrites ; en dissipant les préjugés, sans porter atteinte aux vérités de sentiment ni aux dogmes révélés ; en évitant l'esprit de système & les écarts de l'orgueil philosophique, on rétablira l'homme dans toutes ses prérogatives, on donnera à son bonheur toute l'étendue qui est réservée à sa nature. Le temps nous a détrompés de ces vaines subtilités de la

dialectique, qui ont arrêté les progrès des connoissances humaines, sur-tout à l'époque de la découverte du nouveau Monde : les disputes épineuses, fondées sur des jeux de mots & des équivoques puériles sont tombées dans l'oubli, & les esprits arrêtés trop long-temps dans les champs stériles & ingrats de la Métaphysique ont enfin pris la route des vérités utiles.

Quoique les sciences exactes portées à un certain degré d'élévation ne paroissent pas avoir un rapport direct avec le bonheur du genre-humain, elles servent cependant à la perfection de la raison universelle, en nous apprenant le grand art de généraliser nos idées. Elles détruisent par leur évidence le goût des discussions métaphysiques : elles fortifient notre entendement par la chaîne immense de vérités claires qu'elles lui font parcourir, & par les efforts prodigieux dont elles le rendent capable. Quel plus puissant instrument le génie peut-il employer pour étendre le domaine de la pensée ? Toutes les vérités sont fécondes sous l'œil des géometres ; ils apperçoivent dans chaque principe des rapports innombrables, qui échappent aux regards du vulgaire. Ils parviennent à des hauteurs qui étonnent notre foiblesse & leur découvrent un horison sans bornes. Ces géans levent la tête au-dessus des préjugés & contemplent la vérité sous un ciel pur & sans nuages :

ils ſont dignes d'être les précepteurs du genre-humain. Que les combinaiſons de l'homme d'état ſont peu compliquées en comparaiſon des rapports renfermés dans une formule de hauts calculs ! Avec quelle facilité celui qui devine le principe univerſel des mouvemens céleſtes, qui en évalue toutes les loix générales & les anomalies, ſe jouera-t-il des embarras & des obſtacles que peuvent offrir les phénomenes politiques ! On doit donc deſirer que les têtes fortes, qui ont inventé de nouvelles méthodes & reculé les bornes de la haute géométrie, ne conſument pas toujours leur activité dans des ſpéculations abſtraites, & ſe livrent à des recherches plus directement utiles. Si ces athletes vigoureux, après s'être exercés dans des travaux ſi pénibles & ſi élevés, daignoient deſcendre dans la carriere de la politique, ils en ſortiroient vainqueurs ſans beaucoup d'efforts, & ce ſeroit peut-être un des plus ſûrs moyens de mettre le genre-humain en poſſeſſion de tous les avantages qu'il peut retirer de la découverte du nouveau Monde. O vous à qui la nature a départi les dons de l'invention & du génie, c'eſt à vous à diriger & à fixer les regards de la multitude ſur les objets dignes de ſes hommages. Eſt-ce donc par des combinaiſons ſtériles & vaines que vous vous contentez de déployer les richeſſes de l'imagination & la force

de la penſée ? Laiſſez-là un moment ces vaſtes ſyſtêmes, ces hautes méditations qui nous raviſſent ſans nous rendre meilleurs ni plus fortunés, & montrez-nous que ce n'eſt pas en vain que le ſceptre eſt remis entre les mains de l'homme.

L'étude des ſciences exactes n'a pas peu contribué à éteindre l'eſprit perſécuteur & à calmer la fureur des diſputes théologiques. Graces aux tentatives heureuſes & aux découvertes des grands hommes, le goût des recherches utiles s'eſt répandu, le regne du fanatiſme eſt détruit & les ſeules armes de la perſuaſion préparent le triomphe de la vérité. Sainte émanation de l'eſſence divine, ô vérité, dont la vue ſeule fait les délices du ſage, tu ne lui inſpires que des ſentimens de paix : tu ne te communiques à lui que dans la retraite & le ſilence ; tu lui fais ſouvent préférer à l'éclat de la gloire les plaiſirs d'une heureuſe tranquillité ; tu répands une lumiere douce, une chaleur bienfaiſante ſur ceux qui t'aiment. Eſt-il poſſible que tu verſes dans nos cœurs le poiſon du fanatiſme ? Eſt-ce donc avec les tiſons de la diſcorde, eſt-ce à la lueur des bûchers que tu éclaires les hommes ? Ceux qui aiguiſent des poignards pour te défendre ; ceux qui ſe décorent de ton nom ſacré pour nuire aux hommes, ceux qui ſous une apparence de droiture & de ſincérité nourriſſent dans leurs cœurs des

haines de parti, ſont tes plus cruels ennemis & les apôtres du menſonge.

La raiſon univerſelle perfectionnée & dégagée de tous les nuages dont elle eſt encore enveloppée, découvrira ſans peine les moyens d'étendre les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la conquête de l'Amérique. Toutes les cauſes des maux qui ont ſuivi cette conquête ſont dévoilées : tous les obſtacles qui ſe ſont oppoſés à la proſpérité des états ſont connus : & en appliquant les remedes avec la prudence & la lenteur néceſſaires pour éviter les ſecouſſes trop violentes, on parviendra peut-être à cicatriſer les plaies de l'humanité. Il ne faut pas s'attendre que d'un pôle à l'autre tout rentrera dans l'ordre en peu d'années & que la génération préſente pourra jouir du ſpectacle enchanteur de la félicité générale. Ne perdons point de vue que les bornes de la durée du genre humain ſont inconnues, & qu'à ſon égard un ſiecle eſt peut-être plus court que le moindre de nos inſtans ne l'eſt pour chacun de nous.

L'indépendance des Anglo-Américains eſt l'événement le plus propre à accélérer la révolution qui doit ramener le bonheur ſur la terre. C'eſt au ſein de cette république naiſſante que ſont dépoſés les vrais tréſors qui enrichiront le monde. Ses ſuccès vont relever le courage des peuples de l'Amérique & déconcerter tous les

projets de la tyrannie. Elle ſera déſormais l'aſyle de l'Européen perſécuté, de l'Indien opprimé, du Negre fugitif. Sa population après avoir couvert ſes immenſes domaines, jettera des eſſaims vigoureux, & donnera de nouveaux habitans aux plaines déſertes & dévaſtées par l'avarice. Son agriculture floriſſante ouvrira toutes les ſources de l'abondance & de la vie, & fera naître de proche en proche l'émulation & l'activité dans toutes les autres colonies du nouveau Monde. Elle offrira des objets d'échange à toutes les nations du globe & réclamera conſtamment cette liberté ſi précieuſe, qui peut ſeule animer le commerce & l'induſtrie. Ses vertus feront revivre dans le nouvel hémiſphere les ſaintes loix de la nature oubliées, foulées aux pieds depuis trois ſiecles. Si les Anglo-Américains n'étendent point, comme les Incas, leur domination ſur de nouvelles contrées, ils y régneront du moins par l'exemple, par l'aſcendant de la ſageſſe & des bienfaits, & les conduiront à la proſpérité par des moyens plus puiſſans & plus durables.

Alors les peuples indigenes de l'Amérique reconnoîtront des génies tutelaires dans leurs nouveaux vainqueurs. Les ſauvages des montagnes oublieront les injures atroces qu'ils ont reçues de nous, ils diſpoſeront leur férocité & ſe laiſſeront

gagner par la voix touchante qui les rappellera au partage des dons les plus précieux de la nature. La postérité des Indiens qui ont subi le joug & qui ont eu le malheur d'échapper aux massacres & de survivre à leur patrie, recouvrera par degrés les droits de l'humanité : délivrée d'une longue & cruelle oppression, elle cessera d'être le rebut des esclaves ; elle ne sera plus ensévelie dans les mines. Ces souterrains qui sont depuis trois siecles, le séjour des douleurs & de la mort, ces gouffres immondes, d'où sont sortis tous les poisons qui ont désolé l'univers, seront fermés pour toujours.

Alors les colonies de l'Amérique ne tireront leurs richesses que de la surface de la terre & ne confieront la culture de leurs champs qu'à des mains libres. Les fers de l'esclavage seront brisés : la traite des Negres sera regardée comme le plus grand & le plus odieux des crimes : les marchands d'hommes & tous ceux qui ne rougissent point de s'associer à leur infâme trafic seront couverts d'opprobre & dévoués à la vengeance céleste. Nous cesserons de dépeupler l'Afrique, d'en bannir toutes les vertus, d'y faire régner la trahison, la rage & le désespoir.

Alors les nations de l'Europe renfermées dans leurs bornes naturelles, désabusées de l'envie d'étendre leur domination dans des contrées lointaines, ne

mettront plus leur gloire à s'épuiſer par de vaines conquêtes, ni à régner ſur d'immenſes déſerts : les colonies du nouveau Monde ſorties de l'enfance auront plus de confiance dans leurs forces & s'accoutumeront par degrés à voler de leurs propres aîles. Dégagés des liſieres qui ſoutenoient leur foibleſſe, elles ne conſerveront avec leurs Métropoles que les liens de la reconnoiſſance, d'un tendre attachement & d'un intérêt mutuel.

Alors tous les fruits de la terre recevront une valeur proportionnelle à leur utilité : une liberté indéfinie fera naître une juſte égalité dans les échanges. Le commerce alimenté par les productions de tous les climats répandra par-tout l'abondance. Ennemi des uſurpations, des préférences & des traités excluſifs, il n'engendrera plus ces jalouſies, ces haines, ces petites perfidies qui ont quelquefois déshonoré les nations les plus puiſſantes : il reſſerrera au contraire les nœuds qui doivent unir tous les peuples de l'univers.

Alors quels prétextes de guerre pourroient encore troubler l'harmonie générale ? les bornes des empires ſeront fixées ; & la gloire, loin d'être le partage des conquérans, ſera réſervée aux Rois pacifiques & amis de l'humanité. Les querelles de religion ne ſeront plus ſanglantes ; les diſputes de l'école n'armeront plus les puiſſances de la terre : l'ambition

couverte du masque de l'hypocrisie ne surprendra plus la crédulité des peuples jusqu'à les forcer à s'entr'égorger. La politique mercantille des états de l'Europe n'aura plus d'objet & tombera dans l'oubli, ou si l'on se souvient encore de la folie éphémere des guerres de commerce, ce ne sera que pour en rougir.

La nature & la philosophie uniront leurs voix pour applaudir à ces heureux changemens, pour les préparer à en étendre les effets. La religion continuera d'inviter les Sauvages à la participation de ses mysteres ; elle les vaincra par ses tendres exhortations ; elle amollira leurs cœurs par ses promesses & ses dogmes consolans, elle en fera des hommes. La politique ne se servira plus du ministere sacré des Missionnaires pour faire des esclaves : & les nations de l'Europe ne se croiront plus autorisées pas le droit de conquête à asservir les nouveaux prosélytes du Christianisme. Le peuplades converties seront conquises pour le bonheur : elles ne seront plus le jouet de nos caprices & de nos projets ambitieux. Eh quoi ! la voix d'un Dieu clément & bon ne les auroit-elle attirées du fond de leur retraites impénétrables, que pour les livrer à des maîtres & les faire tomber dans la servitude ? Ne les auroit-elle soustraites au joug de l'ignorance & de l'erreur que pour les soumettre au joug

de l'oppreſſion & de la tyrannie ? Que ces peuples courageux quittent leurs rochers arides & inacceſſibles ! Qu'ils deſcendent dans les campagnes voiſines, qui ont été rougies tant de fois du ſang de leurs peres, & que notre aveugle avarice a rendu déſertes ! Qu'ils apprennent de nous à les cultiver & à les embellir ! Qu'ils proſperent ſous l'égide de la religion & ſous l'étendard de la liberté ! Que leurs nouveaux établiſſemens ſoient autant de retraites, où l'humanité puiſſe reſpirer en paix, autant de foyers où le feu ſacré de la nature puiſſe ſe rallumer.

Si l'Indien ſubjugué depuis la découverte du nouveau Monde doit toujours être l'objet de nos mépris, s'il ne peut eſpérer parmi nous que des injuſtices & des outrages, il trouvera peut-être dans les nouvelles peuplades des cœurs plus compatiſſans & plus généreux, des amis qui eſſuieront ſes larmes & qui l'aſſocieront à leurs plaiſirs & à leurs travaux. En l'accablant du poids de notre orgueil, en le retenant dans la miſere & dans l'abjection, en l'appliquant à des occupations meurtrieres, nous avons perpétué ſa foibleſſe & ſa ſtupidité ; nous n'en tirons que des ſecours très-bornés, & ſa préſence nous reproche ſans ceſſe nos crimes & nos perfidies. Laiſſons-le s'échapper : qu'il aille parmi ſes égaux oublier ſes tyrans & ſes malheurs, qu'il recouvre les forces du

corps, qu'il se releve d'un si long abattement & renaisse à la vie de l'ame!

Nous aurons moins de victimes à précipiter dans les entrailles de la terre, pour en tirer des métaux précieux. Mais puisque la surabondance de ces richesses ne peut procurer aucun avantage réel au genre-humain, puisque le plus souvent elle ne sert qu'à troubler l'harmonie générale, puisqu'elle devient funeste aux nations mêmes qui paroissent le plus favorisées dans le partage, devons-nous regretter d'en voir tarir la source? La quantité totale d'or & d'argent monnoyés actuellement répandue dans l'Europe est plus que suffisante pour faciliter tous les échanges & répondre aux opérations du commerce le plus étendu. On doit d'autant moins desirer de l'accroître que les lettres de change & les autres papiers de crédit en usage parmi les Négocians, forment un numéraire fictif, qui sert de supplément au numéraire réel, & qui se multiplie suivant les besoins & les combinaisons des ventes & des achats. Plus la prospérité générale augmentera, moins l'abondance des richesses pécuniaires sera nécessaire; parce que le commerce deviendra réciproque & que le prix des denrées d'un climat sera toujours soldé en grande partie par le prix des denrées d'un autre. L'accroissement progressif du numéraire, considéré relativement au

genre-

genre-humain en général, ne ſert donc qu'à troubler continuellement l'équilibre des Empires par ſon inégale répartition, & à altérer les fortunes pécuniaires déja acquiſes (1), en diminuant le prix de

(1) J'ai préſenté depuis peu à une campagnie ſavante, un mémoire *ſur l'évaluation d'un fonds dont le revenu s'altere annuellement ſuivant une loi quelconque*. Après avoir établi une formule générale pour évaluer la ſomme totale que doit produire un fonds, ſoit pendant un nombre fini quelconque d'années, ſoit à perpétuité, en ſuppoſant le revenu conſtant & en ayant égard aux intérêts des intérêts; j'établis une autre formule où j'introduis des caracteres généraux pour déſigner les différens degrés d'altération annuelle fixe ou variable qu'on voudra ſuppoſer dans le revenu. Je donne enſuite des moyens d'obtenir la ſommation de ces formules, ſuivant différentes hypotheſes, & de les comparer entr'elles. Mais les procédés que j'ai mis en uſage pour y parvenir, ſont trop hériſſés de calculs & trop peu élémentaires, pour pouvoir entrer dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Il me ſuffira de dire, que parmi les cas différens qui peuvent être renfermés dans ma théorie, je développe celui de l'altération d'un revenu quelconque en argent, cauſée par l'accroiſſement continuel du numéraire d'une nation & en particulier de la France. Je ſuis parti des données que nous fournit M. Neker, dans les Chapitres huit & neuf du tome III de l'adminiſtration des finances. Cet habile publiciſte prétend, d'après le dépouillement des regiſtres des monnoies du royaume, depuis 1726, que la ſomme totale du numéraire exiſtant dans la nation, eſt environ deux milliards: il pre-

l'argent à l'égard des productions du sol. Sous ce point de vue, il doit paroître très-préjudiciable, puisqu'il attaque sourdement la fortune d'une classe de citoyens, qu'il dérange & déconcerte toutes les mesures de l'indigence & de la médiocrité, & qu'il réduit souvent à un état de détresse les agens de l'industrie, dont les salaires ne se proportionnent que lentement à l'augmentation du prix des consommations. Si l'extraction des métaux précieux de l'Amérique peut encore être utile à l'Europe, ce n'est qu'autant qu'ils seront convertis en meubles & en vaisselles; & l'avantage d'un nouveau numéraire continuellement renaissant se borne à la quantité qui est nécessaire pour alimenter le

---

rend aussi que l'accroissement annuel du numéraire est d'environ 40 millions. Or d'après ces suppositions, mes formules indiquent qu'un fonds qui doit rapporter un revenu perpétuel en argent ne vaut qu'environ les trois cinquiemes d'un fonds dont le revenu seroit en grain, ou conserveroit une valeur constante. S'il s'agit d'une rente en argent qui doive s'éteindre au bout de cinquante ans, elle ne vaudra que les neuf treiziemes d'une rente qui conserveroit une valeur constante pendant le même nombre d'années.

Ces résultats sont bien propres à nous éclairer sur les mépriſes & les faux calculs de ceux qui, séduits par l'intérêt apparent du moment, préférent des rentes pécuniaires à un revenu en fonds de terre un peu moins considérable dans l'origine.

commerce des grandes Indes, & qui par une bisarrerie étrange est, comme on sait, destinée en grande partie à être enfouie dans la terre.

Faudra-t-il donc que l'Espagne & le Portugal renoncent tout-à-coup à l'exploitation de leurs mines & qu'ils se privent d'un revenu, qui leur est devenu si nécessaire depuis la dégradation de leur agriculture ? C'est ainsi qu'on éloigne tout espoir de retour vers le bien, en exagérant les difficultés, & en portant à l'extrême les changemens qui pourroient nous offrir un meilleur sort ? Ce seroit sans doute le comble de l'imprudence que de vouloir détruire tout-à-coup les ressorts qui entretiennent un reste de vie dans ces deux Monarchies, pour en substituer de plus vigoureux : ce seroit même une entreprise impossible & au-dessus des forces humaines. On ne peut point ainsi refondre le méchanisme intérieur d'un état, ni changer subitement les principes de son organisation. Mais sans produire aucune secousse violente, ne peut-on par degrés imprimer une autre direction à l'activité générale & redonner une nouvelle vie au corps politique en modifiant successivement chacun des ressorts qui l'animent ? Après tant d'illusions & de calamités, les Espagnols & les Portugais ne sont-ils pas convaincus de la fragilité des richesses pécuniaires, & ne pourroient-ils pas tour-

ner graduellement vers l'agriculture & les arts utiles une partie des forces employées à l'exploitation des mines ? Alors les sources des vraies richesses couleroient avec d'autant plus d'abondance que celles des richesses factices sembleroient se tarir ; & à mesure que l'état perdroit d'un côté, il se régénéreroit avec plus de vigueur de l'autre. C'est ainsi qu'en retranchant les branches luxueuses & parasites on contient la séve de l'arbre dans les canaux destinés à le nourir & à le charger de fleurs & de fruits.

Tel paroît être en partie l'esprit de la politique actuelle de l'Espagne. Depuis que les Bourbons y regnent, elle fait des efforts continuels pour ranimer dans son sein l'amour du travail & favoriser la culture des terres. Au défaut d'une population nombreuse & active, elle invite les étrangers à venir défricher des campagnes que le soc n'a point sillonnées depuis près de deux siecles. Si le progrès des lumieres & l'exemple récent de la Sicile pouvoient engager à détruire l'inquisition, ce seul acte de justice, de sagesse & d'humanité, donneroit plus de cultivateurs à l'Espagne, que tous les privileges & les encouragemens possibles. Les manufactures se multiplient dans le royaume & lui procurent les moyens de retenir une partie des métaux précieux, qui ne lui arrivoient chaque année que pour être distribués aux

nations étrangeres en échange de leurs denrées. Mais ſon ambition ne doit pas ſe borner à ce foible avantage : ce n'eſt point à s'approprier une plus grande part dans le produit de ſes mines, qu'elle doit tendre, c'eſt à pouvoir ſe paſſer un jour de ces richeſſes périſſables & trompeuſes.

Le temps viendra, & il n'eſt peut-être pas très-éloigné, où l'abondance progreſſive de l'argent & de l'or les conduira à un tel degré d'aviliſſement, que le produit des mines ne dédommagera qu'à peine des frais d'exploitation. (1) Cette époque

---

(1) Monteſquieu prouve qu'en aviliſſant de moitié la valeur des métaux précieux, on diminue de plus de moitié le profit des mines. Voici ſon raiſonnement. « Pour tirer l'or des mines, pour » lui donner les préparations requiſes & le tranſ» porter en Europe il falloit une dépenſe quelcon» que. Je ſuppoſe qu'elle fut comme 1 à 64. Quand » l'argent fut doublé une fois & par conſéquent » la moitié moins précieux, la dépenſe fut comme » 2 à 64 ; ainſi les flottes qui porterent en Eſpa» gne la même quantité d'or, porterent une choſe » qui réellement valoit la moitié moins & coûtoit » la moitié plus. » (Eſprit des loix, livre 21, Chap. XXII.) Cette conſéquence pourroit faire croire que par l'aviliſſement des métaux de la moitié de leur valeur, le profit des mines ſeroit toujours réduit au quart & elle donneroit un air de paradoxe au raiſonnement de ce grand homme. Mais dans la ſuppoſition de l'auteur, elle ne ſignifie

s'approche d'autant plus de nous, que la plupart des mines sont moins riches

---

fie rien autre chose, sinon que le profit diminue dans le rapport de 63 à 31, qui est un peu plus fort que celui de 2 à 1. Au reste il est facile de voir qu'en général la diminution des profits est plus rapide que celle de la valeur de l'argent, à cause que les profits diminuent par l'avilissement de l'argent & par l'augmentation de frais d'exploitation, qui est une suite du renchérissement des denrées. Il est clair aussi que l'excès de la diminution des profits sur celle de la valeur de l'argent est d'autant plus forte que les dépenses d'exploitation approchent plus de l'égalité avec le produit des mines. Si les dépenses étoient à ce produit comme 1 à 4, le produit seroit exprimé par 3. Mais si le métal étoit ensuite avili de moitié, la dépense seroit exprimée par 2 & le profit par 2, qui n'équivaudroient qu'à 1; ainsi le profit tomberoit dans le rapport de 3 à 1.

Si les dépenses étoient au produit comme 1 à 2, le profit seroit exprimé par 1. Si l'on supposoit ensuite que le prix du métal diminuât de moitié, la dépense seroit exprimée par 2, & le profit par 1, qui n'équivaudroit qu'à une demie; ainsi le profit tomberoit dans le rapport de 2 à une demie, ou de 4 à 1.

La loi des différens degrés de décroissement du profit de mines, dans les différens rapports des avances avec le produit total, eu égard à l'avilissement progressif du numéraire & à l'augmentation de la dépense d'exploitation, peut facilement s'exprimer par une formule générale. Il ne seroit pas nécessaire pour cela d'emprunter le secours des hauts calculs.

qu'autrefois, & que pour fournir une égale quantité de métal, elles exigent beaucoup plus de travail & d'avances. Alors les profits ſeront trop bornés pour engager à faire de nouvelles recherches. Si les tentatives en ce genre ont été le plus ſouvent ſuivies de pertes ruineuſes, même dans les temps où les métaux étoient au plus haut prix; quel ſera l'attrait qui pourra encore exciter la cupidité & faire braver les dangers d'une ruine entiere, lorſque les ſuccès les plus brillans pourront à peine répondre aux dépenſes de l'entrepriſe? On abandonnera donc ſucceſſivement les mines les plus profondes & les moins abondantes en minéral ſans les remplacer par de nouvelles; le nombre & le produit de celles qui reſteront en activité diminueront par degrés pour s'évanouir enfin, lorſque les dépenſes d'exploitation de la plus riche d'entr'elles balanceront la recette. La perfection de la métallurgie peut ralentir les progrès de cette révolution: la Cour de Madrid a fait ſucceſſivement de grands ſacrifices pour en éloigner le terme. (1)

(1) On a réduit à un dixieme le droit de Quint que le Roi d'Eſpagne percevoit ſur l'argent. Le droit ſur l'or eſt réduit à un vingtieme. Le quint du vif-argent eſt aboli, & même le prix de ce demi-métal, qui ſe vend pour le compte du

Mais tous les efforts de la politique & des arts deviendront à la fin impuiſſans contre une cauſe qui agit toujours & qui reçoit chaque année un nouveau degré d'énergie. Oui, le temps viendra où l'or ne ſera plus arraché des entrailles de la terre, au prix du ſang & des angoiſſes des nombreuſes victimes de notre avarice ; il viendra ce temps heureux où l'homme avide de richeſſes & de crimes n'aura plus de gain à faire en précipitant dans d'affreux tombeaux ſes ſemblables tous vivans. Cette branche funeſte du revenu de l'Eſpagne & du Portugal ſe deſſéchera d'elle-même & par le ſeul effet des cauſes naturelles. Il eſt donc de la prudence de ne point attendre cet événement ſans ſe ménager des reſſources plus durables ; & c'eſt des progrès ſeuls de l'agriculture, qu'on peut les eſpérer.

Ils viendront auſſi ces jours tant deſirés, où l'homme ne trouvera plus de profits à faire en vendant ſon ſemblable. Hélas ! ce n'eſt que par l'extinction progreſſive de la race des Negres, qu'on parviendra au terme où le prix de l'eſclave ſurpaſſera celui qu'on peut en retirer.

Roi, eſt modéré dans le rapport de 4 à 3. Tous ces ſacrifices ont été faits pour ſoutenir l'exploitation des mines dont la fouille devient de plus en plus diſpendieuſe.

Mais

Mais puisque notre barbare cupidité leur rend insupportable le fardeau de la vie, puisque l'infâme trafic que nous osons faire de leurs sueurs, de leurs souffrances & de leur sang, est une source intarissable de crimes & de malheurs, peut-être le vœu que l'on formeroit pour leur anéantissement seroit-il conforme aux intérêts de l'humanité. Dois-je le former, ce vœu qui répugne tant à mon cœur, ce vœu sacrilege, qui tendroit à diminuer le nombre des hommes, à effacer une nation entiere du livre de la vie! Féroces Européens, détestables marchands de votre propre espece, à quoi réduisez-vous l'homme sensible! Oui, vous êtes mille fois plus cruels envers les Africains, que vous ne le fûtes en dévouant sans pitié les peuples de l'Amérique au tranchant du glaive, à des supplices inouis & à vos chiens affamés.

Les tourmens des Negres auront un terme. Si l'humanité, qui crie en leur faveur, ne peut se faire entendre, si tous les droits de la justice sont toujours oubliés à leur égard, si l'aveugle & insatiable cupidité du moment continue à l'emporter sur notre véritable intérêt, si le désespoir ne les arme point contre nous, le temps & la nécessité détruiront leur race & nous priveront tôt ou tard de leurs secours; le temps viendra où ces infortunés quitteront la vie dans la douce

eſpérance de n'être plus remplacés & de laiſſer ſans cultivateurs nos champs de l'Amérique. Ils fermeront avec joie les yeux à la lumiere; puiſque leurs derniers regards nous auront vu gémir ſur les mépriſes de notre avarice & briſer la verge de la tyrannie dans la rage de n'avoir plus de victimes à frapper.

Les côtes occidentales de l'Afrique ſont déſertes ; & la dépopulation s'étend déja dans les terres à une grande profondeur, à cauſe des neuf millions d'habitans que nous en avons arrachés. Non-ſeulement nous épuiſons l'eſpece des Negres par des enlevemens continuels, nous tariſſons dans ces climats les ſources mêmes de la fécondité en y faiſant régner le crime & l'infortune. La dépravation des mœurs, le luxe & la miſere ſont les grands obſtacles à la multiplication des hommes ; & nous avons introduit tous ces maux en Afrique Doit-on croire ſur la foi des voyageurs que les Africains deſirent avoir un grand nombre d'enfans pour avoir plus d'eſclaves à vendre ! Si quelques peres dénaturés, corrompus par nos encouragemens & nos maximes, ont formé ce vœu abominable, il n'eſt pas poſſible qu'il ait germé dans tous les cœurs. Je ne croirai jamais à cette conſpiration générale des peres contre leurs enfans : c'eſt une monſtruoſité que tous nos crimes n'ont pu encore produire. Si donc quelques indivi-

dus doivent l'existence à un motif aussi détestable, les passions que nous avons allumées dans cette nation en empêchent un bien plus grand nombre de naître.

Non-seulement la diminution de la population doit augmenter le prix des esclaves en les rendant plus rares & plus difficiles à réduire sous le joug ; les frais qu'il faut faire pour les tirer de l'intérieur des terres, la dépense des équipages des navires pendant le temps de la traite, le nombre de Negres qui meurent de fatigue dans les sables brûlans qu'il faut traverser, ceux qui périssent dans l'air infect du fond des vaisseaux pendant le temps nécessaire pour completter la cargaison ; toutes ces causes, qui prennent chaque jour plus de force, se réunissent pour accroître la cherté de ceux qui parviennent dans les marchés du nouveau Monde. D'un autre côté, la servitude fait une consommation d'hommes effrayante ; puisque la population des neuf millions de Negres importés en Amérique est réduite à quinze cent mille têtes. Avec quelle rapidité cette espece malheureuse s'anéantira-t-elle dans nos colonies, quand les bords Africains ne pourront réparer ses pertes ?

Tout conspire donc pour engager les nations Européennes à donner des cultivateurs libres aux campagnes du nouveau Monde & à les peupler d'une génération

d'hommes assez heureuse pour se multiplier au lieu de s'éteindre. Le Congrès général des Etats-Unis de l'Amérique a déja donné un grand exemple à l'univers en défendant l'importation des esclaves dans tous les domaines de la république. Cette loi, qui étoit desirée depuis longtemps par la Pensylvanie & par plusieurs autres colonies de l'Amérique Angloise & qui paroissoit trop opposée aux vues d'intérêt de la Métropole pour n'être pas rejettée, devoit être l'ouvrage d'un peuple indépendant, ami de l'humanité. Que l'assemblée des représentans d'une nation est auguste, quand elle rend à l'homme sa dignité naturelle, quand elle brise les liens qui l'asservissent & le dégradent! Voilà donc un peuple entier, qui signale les premiers essais de sa puissance en déclarant à la face de l'univers, qu'il ne veut plus être complice de l'infâme trafic des Negres! Que la voix, qui a promulgué dans le nord de l'Amérique cette loi émanée du ciel, retentisse au fond du cœur de tous les Rois de l'Europe! Que la main qui l'a consignée dans les archives d'un peuple nouvellement libre, imprime en même temps l'ignominie sur le front des Marchands d'hommes!

Les Quakers de la Pensylvanie auroient desiré qu'on eût rompu à la fois toutes les chaînes, & la plupart d'entr'eux ont en effet affranchi leurs esclaves. Mais une

révolution auſſi ſubite entraîneroit avec elle les plus grands inconvéniens. Les eſclaves ſont devenus la propriété des colons : quoique ce droit ſoit contraire à la nature, il eſt cependant acquis ſous la ſanction des loix. On ne pourroit dépouiller tout-à-coup les propriétaires des habitations de l'Amérique du droit qu'ils exercent ſur leurs Negres, ſans les expoſer à une ruine preſque certaine, & ſans arrêter pour long-temps les travaux de la culture. D'ailleurs on ne pourroit ſans danger briſer les fers d'un ſi grand nombre d'eſclaves nés dans la ſervitude & abrutis de longue main par des traitemens honteux & cruels. Le péril ſeroit moins grand dans l'Amérique ſeptentrionale où le nombre des noirs eſt incomparablement moindre que celui des blancs ; mais ce projet ſeroit impraticable dans les autres parties du nouveau Monde, où ſouvent il ne ſe trouve pas un blanc contre dix noirs. L'oiſiveté ſeroit le moindre des vices qu'on auroit à redouter dans les Negres affranchis.

« Ces hommes ſtudides, dit M. l'Abbé » Raynal, qui n'auroient pas été préparés à un changement d'état, ſeroient » incapables de ſe conduire eux-mêmes. » Leur vie ne ſeroit qu'une indolence » habituelle ou un tiſſu de crimes. Le » grand bienfait de la liberté doit être » réſervé pour leur poſtérité, & même

» avec quelques modifications. Juſqu'à la
» vingtieme année les enfans appartien-
» dront au maître dont l'attelier leur
» aura ſervi de berceau, afin qu'il puiſſe
» être payé des frais qu'il aura été obligé
» de faire pour leur conſervation. Les
» cinq années ſuivantes ils ſeront obligés
» de le ſervir encore, mais pour un ſa-
» laire fixé par la loi. Après ce terme
» ils ſeront indépendans. . . . . On
» leur donnera une cabanne avec un ter-
» rein ſuffiſant pour créer un petit jardin
» & ce ſera le fiſc qui fera la dépenſe
» de cet établiſſement. Aucun réglement
» ne privera ces hommes devenus libres
» de la faculté d'étendre la propriété qui
» leur aura été gratuitement accordée .....
» Cet arrangement produira les meilleurs
» effets. La population des Noirs actuel-
» lement arrêtée par le regret de ne don-
» ner le jour qu'à des êtres voués à l'in-
» fortune & à l'infamie fera des progrès
» rapides. Elle recevra les ſoins les plus
» tendres de ces mêmes meres, qui trou-
» voient ſouvent des délices inexprima-
» bles à l'étouffer ou à la voir périr.
» Ces hommes accoutumés à l'occupation
» dans l'attente d'une liberté aſſurée, &
» qui n'auront pas une poſſeſſion aſſez
» vaſte pour leur ſubſiſtance, vendront
» leurs ſueurs à qui voudra ou pourra
» les payer. Leurs journées ſeront plus
» cheres que celles des eſclaves, mais

» elles seront aussi plus fructueuses. Une » plus grande masse de travail donnera » une plus grande abondance de produc- » tions aux colonies, que leurs richesses » mettront en état de demander plus de » marchandises à la Métropole (1) ».

En combinant les avantages de ce plan avec ceux d'une loi générale, qui interdiroit pour toujours la traite des Negres, on parviendroit en moins d'un demi siecle à détruire l'esclavage en Amérique, sans arrêter les travaux utiles, sans nuire aux intérêts des particuliers & sans produire aucune secousse dangereuse. La population des Noirs devenus libres & heureux, loin de s'éteindre comme sous l'influence maligne de la tyrannie & de l'infortune feroit des progrès rapides qui surpasseroient facilement toutes les recrues qu'on va maintenant faire en Afrique. Les nouvelles générations béniroient leurs libérateurs & leur rendroient au centuple le prix de leur liberté. Que de crimes, que de calamités les Rois de l'Europe épargneroient au genre-humain, s'ils pouvoient s'accorder pour lui procurer un tel bienfait!

Nous parlons sans cesse des moyens de

(1) Hist. Philos. & Polit. tome VI, page 227, liv. XI; édition de *Pellet*, de Geneve, in-12, 1780.

multiplier le nombre des hommes, de les rendre heureux & libres, d'étendre leurs forces par des travaux modérés & gradués & par des alimens substantiels. Nous voudrions que les progrès de la population s'étendissent jusqu'à couvrir toutes les plaines de l'Amérique. Que deviendra donc la puissance de l'Espagne au milieu de ce torrent, prêt à l'engloutir ! Si, fidele à son ancienne politique, elle prolonge l'état de misere & de langueur de ses colonies, si elle les empêche de s'élever à un degré de force, qui puisse contre-balancer l'effort de leurs voisins, comment pourra-t-elle garder les frontieres de ses domaines depuis l'extrêmité du Chili jusqu'aux confins du nouveau Mexique ? Comment repoussera-t-elle les nombreux essaims, qui sortiront des colonies étrangeres, pour aller chercher des terres plus fertiles & des climats plus doux, & qui seront peut-être attirés par les indigenes de ses possessions & même par les Créoles ! Si au contraire elle prend le parti plus sage, plus conforme à la justice & à la nature, de faire prospérer ses colonies & de suivre l'impulsion générale des autres nations, comment pourra-t-elle contenir dans la soumission tant de millions d'hommes robustes & impatiens du frein, qui peupleront les plaines immenses du Mexique, du Chili & du Pérou ! Ne verra-t-elle pas avec effroi sa

propre puiſſance, qui paroîtra toujours prête à ſe tourner contre elle-même ? L'activité de ſa tête pourra-t-elle correſpondre au nombre & à la force démeſurée de ſes bras ?

J'ai ſenti tout le poids de cette objection ; & au lieu d'entreprendre de la réſoudre, je me contenterai d'expoſer les queſtions ſuivantes, qu'elle doit naturellement faire naître. Parce que de aventuriers féroces, tels que Cortez, Pizarre & Davila, ont porté leurs pas ſanglans à pluſieurs mille lieues de leur patrie & qu'ils ont ſans motif & ſans pitié exterminé des nations entieres, faut-il qu'une ſolitude éternelle & affreuſe regne dans les pays immenſes, qu'ils ont dévaſtés ? Faut-il que les terres, qu'ils ont rougies de tant de ſang innocent, ſoient à jamais arroſées de la ſueur de quelques malheureux eſclaves, qui formeront toute leur population, & qu'elles ſoient à perpétuité le ſéjour de l'oppreſſion & de la miſere ? Parce que, ſous l'autorité prétendue d'un Pontife ambitieux, ces conquérans barbares ont pris au nom du Roi d'Eſpagne poſſeſſion d'un domaine vingt fois plus vaſte que celui de la Métropole, & incomparablement plus étendu qu'il ne devroit être pour recevoir des loix & être bien gouverné à une ſi grande diſtance, faut-il continuellement réprimer ſa vigueur & condamner pour toujours à la

ſtérilité les provinces les plus fertiles de l'univers ? Pour délivrer l'Eſpagne de l'inquiétude que doit lui cauſer la conſervation d'un tel Empire, faut-il non-ſeulement le retenir dans la foibleſſe, mais mettre des bornes à la proſpérité des colonies voiſines, & vouer ainſi tout un hémiſphere à la médiocrité & même à l'indigence ?

Quoiqu'une domination auſſi diſproportionnée dans ſes parties n'ait ſervi qu'à flatter l'orgueil de la nation ſans lui procurer aucun avantage réel, quoiqu'elle n'ait été pour elle qu'une ſource inépuiſable de déſordres & d'infortune, chérira-t-elle des droits ſi vains & ſi funeſtes juſqu'à vouloir leur ſubordonner les loix du commerce général des peuples & à s'oppoſer aux deſtins du genre-humain entier ! Si elle vouloit former une telle entrepriſe, ſes efforts ne ſeroient-ils pas impuiſſans & ne mettroient-ils pas le comble à ſes malheurs ?

En attendant que l'expérience de l'avenir fourniſſe la réponſe à toutes ces queſtions, l'Eſpagne doit profiter de celle du paſſé, pour ſe rapprocher de plus en plus des vrais principes d'humanité, de juſtice & d'intérêt mutuel, qui doivent unir une Métropole avec ſes colonies. On ne lui propoſera point de reſſerrer les limites de ſes domaines de l'Amérique & de circonſcrire ſa puiſſance dans

une étendue plus proportionnée à ſes moyens. On lui repréſenteroit en vain, qu'une population plus rapprochée devient plus active & met plus d'accord dans l'emploi & le développement de ſes forces; que les frais de protection en ſont moindres & la défenſe plus facile & plus aſſurée; que les loix, les bonnes mœurs, les arts utiles & le commerce regnent & fleuriſſent plus aiſément dans des établiſſemens contigus, qui ſe prêtent un mutuel ſecours, que dans des colonies éparſes, jettées au haſard ſur les plaines d'un déſert. Ces conſeils de la raiſon & de la politique ſont trop contraires aux maximes, qui ont gouverné les peuples & les Rois depuis l'origine du monde, pour être encore goûtés & mis en pratique. On eſt bien détrompé dans notre ſiecle de l'illuſion des conquêtes: mais la ſageſſe des nations ne s'eſt pas encore élevée juſqu'au point de leur faire abandonner une partie de leur domaine pour rendre l'autre plus heureuſe & plus utile à leur puiſſance; quand même la diſproportion du nombre des habitans avec l'étendue du territoire ſeroit extrême. Les préjugés ont attaché tant de gloire à régner ſur de vaſtes états, que l'orgueil voudroit en réculer les bornes juſqu'aux extrêmités du monde. Le phantôme ſeul de la domination eſt ſi flatteur, les ſouverains trouvent tant de charmes à le voir s'aggrandir, qu'ils ne peu-

vent ſe réſoudre à s'en déſaiſir, ou à le réduire aux juſtes limites de la réalité.

Le moyen le plus efficace, que l'Eſpagne puiſſe employer pour conſerver ſes colonies, c'eſt de ſe les attacher par des bienfaits, & de renoncer pour toujours aux maximes oppreſſives de ſon ancienne politique. Elle a déja rompu ſucceſſivement une partie des entraves de leur commerce ; on a d'abord ſubſtitué aux flottes & aux Galions, des vaiſſeaux de regiſtres expédiés par des Négocians de la Métropole dans les diverſes ſaiſons de l'année. Par l'établiſſement des paquebots, le port de la Corogne fut admis à participer aux avantages du commerce des colonies, qui étoit autrefois concentré dans le port de Séville & enſuite dans celui de Cadix. Il eſt maintenant permis à tous les ſujets du Roi de tranſporter en toute ſaiſon & de toutes les rades de la Métropole des marchandiſes dans la plupart des poſſeſſions du nouveau Monde, & le Mexique eſt preſque ſeul excepté de cette loi générale. Toutes les barrieres, que l'inquiétude & la jalouſie d'un gouvernement aveugle dans ſa tyrannie avoient miſes entre les diverſes colonies de l'Eſpagne ſont enfin renverſées ; & ces établiſſemens peuvent à préſent ſe prêter un mutuel ſecours & s'enrichir par un commerce réciproque. C'eſt principalement au regne actuel que l'on doit ces

heureuſes innovations : elles ſont le fruit du progrès des connoiſſances utiles & elles nous annoncent d'autres changemens plus déciſifs & le retour des maximes ſalutaires, qui aſſurent la proſpérité des Etats. Malgré les efforts des Inquiſiteurs pour épaiſſir les ténebres & perpétuer l'ignorance, les Eſpagnols ouvrent les yeux à la lumiere : la Philoſophie a paſſé au-delà des monts, & les ſages de Madrid entendent la voix de ceux de Paris & de Londres : *Il n'y a plus de Pyrrennées.* (1)

Quand viendra-t-il ce temps, où l'on verra s'applanir les montagnes inacceſſibles, qu'une politique excluſive & fiſcale, a élevées entre les divers Empires ? Pourquoi chaque puiſſance de l'Europe s'efforce-t-elle d'entourer ſes colonies de barrieres impénétrables & de repouſſer le commerce des nations étrangeres ? On s'eſt perſuadé que les colonies devoient être dans une éternel eſclavage, qu'elles ne devoient travailler & exiſter que pour la Métropole. A l'exemple de l'Eſpagne, chaque état s'arroge excluſivement tous les profits de commerce de ſes poſſeſſions d'Amérique & ſe rend l'arbitre du prix des ventes & des achats. Il étouffe ainſi

(1) Ce ſont les dernieres paroles de Louis XIV à Philippe V, qui partoit de Verſailles pour aller prendre poſſeſſion du trône d'Eſpagne.

dans le sein de ses colonies tous les germes de l'industrie & de l'activité, & par un contre-coup nécessaire il se prive lui-même de la plus grande partie des avantages qu'elles devroient lui procurer. Mais si l'on vouloit consulter la raison & la justice, on ne verroit dans une colonie, qu'une nouvelle province du même Empire : on ne lui imposeroit donc que la partie de la charge publique, qui seroit proportionnelle à sa richesse & aux dépenses que le souverain doit faire pour la protéger & la gouverner. Après avoir acquité cette dette sacrée, elle seroit libre d'étendre à son gré toutes les branches de son travail, de son commerce & de son industrie. Les progrès de sa prospérité lui procureroient une quantité d'échanges incomparablement plus grande, & malgré l'admission des étrangers dans son commerce, elle auroit bientôt avec sa Métropole des rapports beaucoup plus étendus & d'une plus grande utilité réciproque.

La France commence à faire l'épreuve de ces principes ; & en accordant aux Anglo-Américains la liberté de concourir à l'approvisionnement de nos Antilles elle travaille à l'accroissement de sa puissance par l'augmentation des richesses de ses colonies ! Cet essai lui sera d'autant plus profitable qu'il ne peut manquer de multiplier ses rapports directs, avec la nouvelle

République. Mais l'Espagne n'est point encore détrompée à cet égard des illusions de sa politique jalouse. Cependant aucune Puissance de l'Europe n'a plus besoin qu'elle des secours du commerce extérieur. Elle ne peut substituer graduellement les profits de la culture à ceux des mines, ni ranimer son activité intérieure par la prospérité de ses colonies, sans donner de la valeur à leurs productions & sans leur ouvrir des débouchés multipliés & faciles. Non-seulement il importe à cette Métropole d'appeller les nations étrangeres au commerce de ses colonies : elle doit chercher à diminuer par degrés le nombre & le produit de ses douanes par l'accroissement progressif des impositions sur les terres. Les moyens s'offriroient d'eux-mêmes : ils naîtroient des progrès de la culture dans un terrein vierge & immense, où tous les germes de la fécondité se développeroient sous l'influence de la liberté & du bonheur public. Ainsi le revenu de l'état seroit insensiblement assis sur une base solide & s'augmenteroit à raison de la prospérité générale. Ainsi le commerce exempt des gênes & des taxes ruineuses, qui l'étouffent & l'anéantissent, réveilleroit l'Espagne de sa léthargie & lui rendroit toute sa splendeur. Ainsi le projet d'Alberoni d'unir les deux mondes par le Mexique & les Philippines & de faire habiller les Péruviens

& les Mexicains par les manufactures de l'Inde : ce projet, qui dans l'état d'épuisement où se trouvoit la Métropole fut rangé parmi les chimeres politiques, & mis à côté du système de Law, se réaliseroit de lui-même & donneroit au commerce général de l'univers une étendue qui surpasseroit nos espérances.

Mais de nouvelles craintes vont encore renaître & altérer à nos yeux les avantages d'un avenir si flatteur. « Si jamais, » dira-t-on, il s'établissoit un commerce » direct & absolument libre entre l'Amé» rique occidentale & l'orient de l'Asie, » les colonies du nouveau Monde, se» roient bientôt détachées de leurs Mé» tropoles. Elles aimeroient mieux com» mercer dans des mers sûres & tran» quilles, avec des nations pacifiques qui » ne troubleroient jamais le cours des » échanges ni de la navigation, que d'at» tendre leur subsistance & le débit de » leurs denrées de nos fantaisies passa» geres & des caprices de la mer Atlan» tique, si souvent bouleversée par la » tempête & agitée par les guerres de » l'Europe. » Politiques inquiets & jaloux, les bienfaits de la nature serviront-ils toujours de prétexte à votre tyrannie ! Et parce que les peuples de l'Amérique ont mille moyens de se passer de vous, faut-il appésantir le joug qui les opprime & multiplier leurs chaînes ! Craignez que la

la nature, qui veille à la conservation du genre-humain, ne leur révele un jour leurs droits & les ressources qu'elle leur a ménagées. Craignez que les obstacles que vous opposez sans cesse à leur prospérité, au lieu de vous assurer leur soumission, ne servent enfin à les détacher de votre Empire. Peuples de l'Europe, voulez-vous conserver vos colonies du nouveau Monde, n'attendez pas qu'elles brisent par la force les liens de l'enfance où vous les retenez : faites tomber vous-mêmes de leurs mains ces entraves odieuses & ne les enchaînez que par le bonheur.

S'il est contraire aux intérêts d'une nation d'exclure les étrangers de son commerce, c'est une faute bien plus funeste de l'abandonner entiérement & exclusivement à la merci d'un peuple actif & ambitieux. Le Portugal en se livrant ainsi à l'Angleterre, perdit en peu de temps les restes de son industrie, de sa richesse & de sa force : le commerce qui doit par sa nature animer toutes les parties du corps politique, ne fit plus que les dessécher & les priver de la vie ; parce qu'une cause étrangere altéroit la qualité des sucs nourriciers, ou les attiroit continuellement à elle. Ce n'est qu'en secouant le joug d'un monopole aussi destructeur, ce n'est qu'en excitant les cultures du Brésil par la concurrence de toutes les nations

dans les ventes & dans les achats de cette colonie, que le Portugal pourra reprendre son ancienne vigueur & recouvrer son existence politique, qu'il semble avoir perdue aux yeux des autres Puissances de l'Europe.

Tous les peuples paroissent maintenant reconnoître les avantages de la liberté générale du commerce & ils font des efforts pour le dégager de ses entraves & pour diminuer les impôts qui en retardent la marche & en arrêtent les progrès. Tel est le but principal de tous les nouveaux traités, sur-tout depuis l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique. Que ne puis-je hâter les instans de voir luire le jour fortuné où le commerce parcourrera l'univers d'un vol rapide & libre, en resserrant les nœuds de tous les peuples, en ranimant toutes les parties du globe de son souffle vivifiant & fécond ; où chaque nation convaincue qu'elle ne peut nuire à ses voisins sans se nuire à elle-même, ne cherchera plus son bonheur que dans l'accroissement de la félicité générale ! Peut-être ce jour tant désiré est-il bien loin de nous : peut-être cet avenir si plein de charmes n'est-il qu'un vain songe, qui trompe la sensibilité de mon cœur. Mais au moins j'emporterai avec moi dans le tombeau la douce satisfaction de n'avoir pas désespéré du salut du genre-humain. Eh quoi ! les passions des hommes

doivent-elles donc toujours déconcerter les mesures de la raison & de la sagesse ! Les cris de la cupidité, de l'intrigue & d'un zele hypocrite étoufferont-ils toujours la voix de la nature & de la religion ! Quand la lumiere vient de tous côtés frapper nos regards, manquerons-nous du courage nécessaire pour changer les destins de la terre ! Dans des siecles de ténebres & de barbarie, l'humanité a souvent trouvé des vengeurs ; demeurera-t-elle sans défense & sans appui, quand nous connoissons mieux les moyens de la rétablir dans ses droits ! Le regne de la Philosophie auroit-il donc fait disparoître toutes les ames grandes & généreuses ?

O toi, qui viens d'être enlevé à la France & à l'univers, après une vie consacrée toute entiere à l'utilité publique & consumée dans des travaux glorieux & pénibles, ministre chéri d'un Roi citoyen, descends pour confondre ces vils détracteurs du genre-humain, qui croient que la vertu ni le bonheur ne peuvent plus habiter parmi nous. Tu l'as dissipée cette politique insidieuse, jalouse & souvent cruelle, qui ne savoit que détruire & diviser, pour régner sur des ruines ; & tu as fait revivre les loix de la nature, de la justice & de la bonne foi. Tu les as tissus ces nœuds sacrés, qui doivent à jamais unir les nations : tu l'as préparé ce jour heureux où les deux Mondes toucheront

au faîte de la véritable opulence, en s'enrichiſſant mutuellement des fruits de leur ſol & de leur induſtrie. Si ta préſence nous eſt ravie pour toujours, ton génie nous reſte. Qu'il préſide encore à nos conſeils & qu'il ſoit le garant d'un ordre plus proſpéré & de la félicité de tous les peuples !

FIN.